

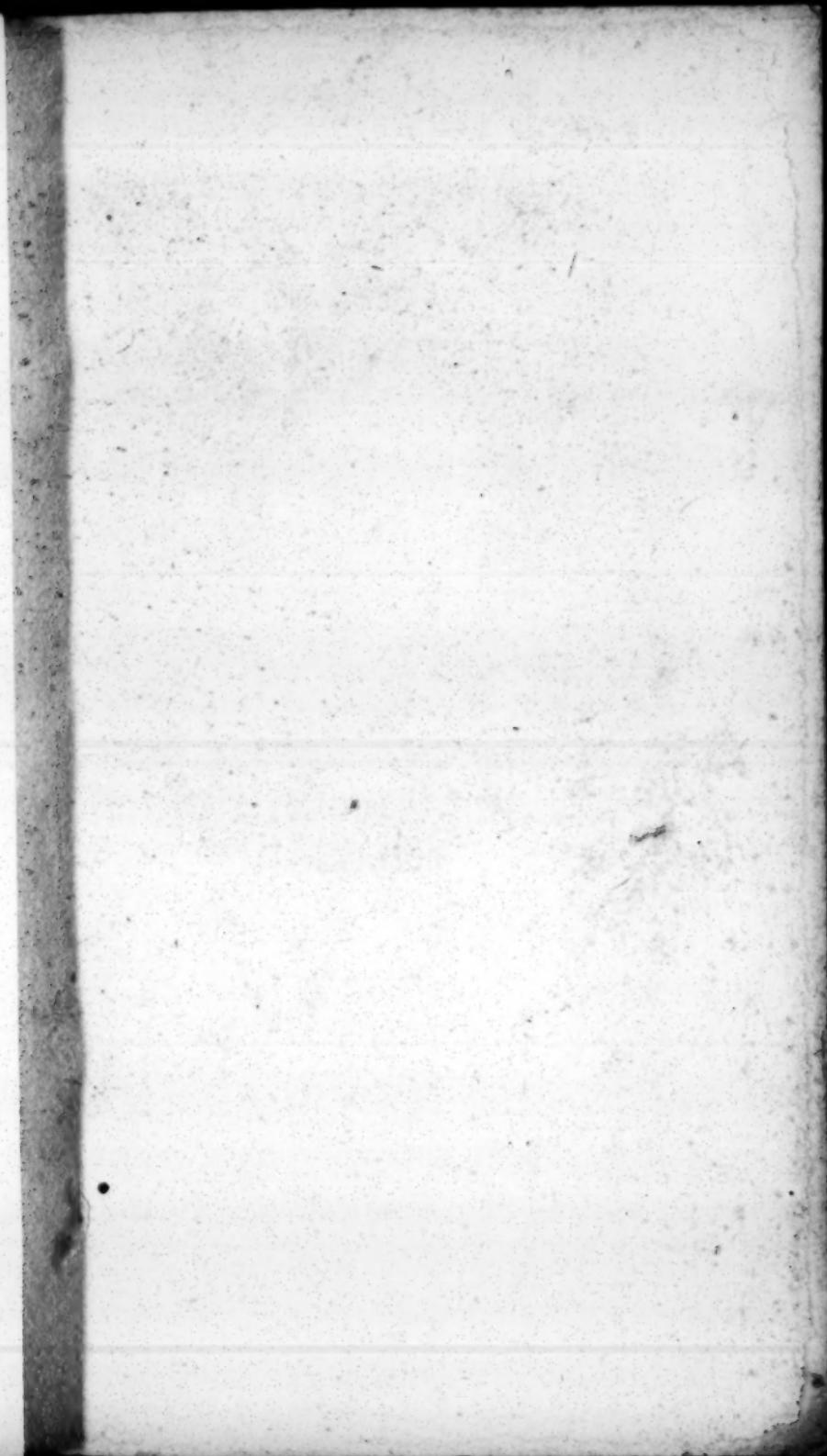
LA RELIGION,  
POËME.

---

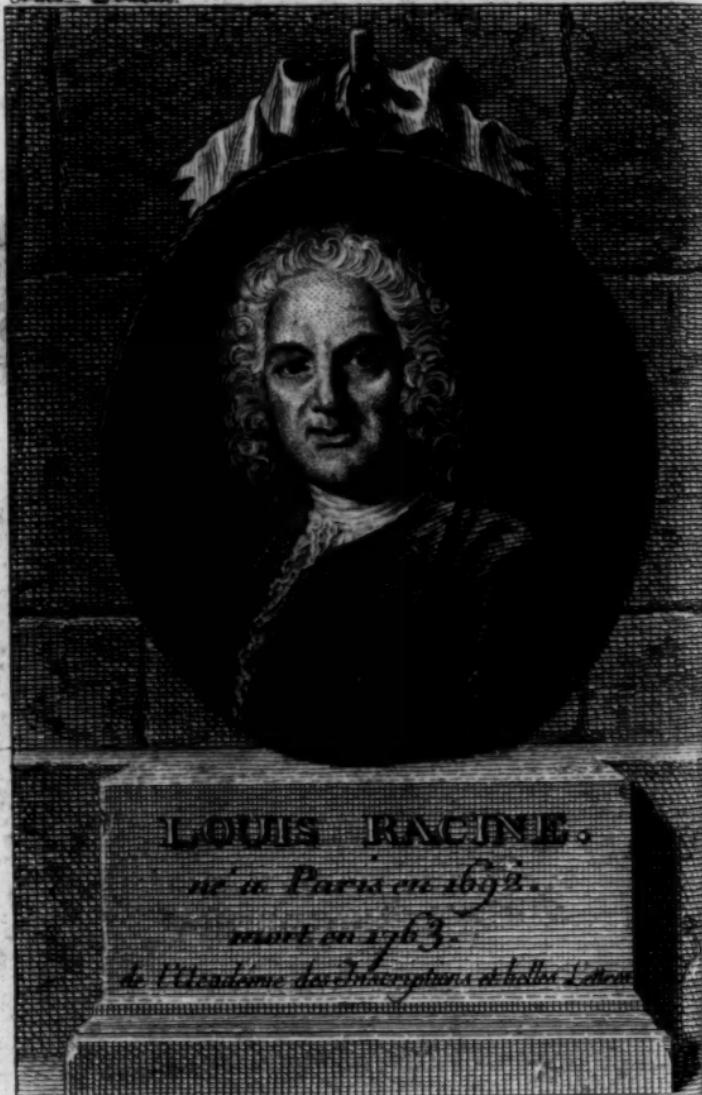
TOME PREMIER.

---





*Solles non le Cagin.*



*peint par Aved*

*grave par R. Delaunay*

LA RELIGION,  
POÈME;

Par MONSIEUR RACINE,

De l'Académie Royale des Inscriptions  
& Belles-Lettres.

NOUVELLE ÉDITION.

---

TOME PREMIER.

---



A LONDRES.

---

M. DCC. LXXXV.

EPISTOLA  
DOMINI RASSINII,  
BENEDICTO XIV.

BEATISSIME PATER,

**C**HISTIANUS Vates ad pedes Sanctitatis Vestra provolutus, munus offerre audeo, si ex illo quem obtine dignitatis apice spectetur, perexiguum, si ex argumento magnum. Versus mei laudes Religionis sonant, quos ut Principi Ecclesiae Pastori voveam, monet materia maiestas, suadet permagna illius doctrinæ celebritas, invitat spectata benignitas quam à summis Pontificibus multi jam experti sunt Poëta religiosi. Nemo nescit à Leone X, nec non à Clemente VII, Sannazarium d' eximium Poëma, litteris apostolicis fuisse remuneratum. Cui Vati si carminum magnificentia, saltem Religionis studio nequaquam cedo. In hanc enim propugnandum rotus incubui adversus illos homines, qui superbiā inflati, & inani desipientes philosophiā, quidquid sacrâ fiduci notâ signatur, fastidiosè rejiciunt.

Huic operi subjungitur aliud, quod si non multis annis in lucem fuisset editum, offerre Sanctitati Vestra eodem animo ambirem. In eo quippe Sanctorum Augustini & Thomae de gratia doctrinæ, tot Sedis Apostolicae decretis firmatae, tot maximorum Pontificum suffragiis



TRADUCTION DE LA LETTRE  
DE M. RACINE,  
A BENOIT XIV.  
TRÈS-SAINT PERE.

*Vestra  
obtine  
umenio  
t, quos  
materia  
ebritas,  
tificibus  
nescit à  
arium o  
neratum.  
eligionis  
gnandum  
i inflati  
cerā fida*  
*ultis ann  
ii Vestra  
Augustini  
Apostolica  
suffragia*

**U**N Poëte Chrétien, prosterné aux pieds de Votre Sainteté, ose lui offrir un présent, que le haut degré de dignité dans lequel elle est élevée, fait paraître très-médiocre; mais qui, par le sujet, deviendra grand à ses yeux. C'est la gloire de la Religion que chantent mes vers. La majesté des choses dont je parle, m'inspire le dessein de les présenter au premier Pasteur de l'Eglise; la grande réputation qu'il s'est acquise par ses lumières m'y encourage, & j'y suis invité par cette bonté que les Souverains Pontifes ont déjà témoignée aux Poëtes qui ont consacré leur plume à des sujets saints. Personne n'ignore que Léon X & Clément VII voulurent bien, par des lettres apostoliques, récompenser le fameux Poëme de Sannazar. Je n'approche pas de Sannazar par la noblesse des vers; mais je suis certain de l'égaler par mon zèle pour la Religion. Je me suis livré tout entier à l'ardeur de la défendre contre ces hommes entêtés d'orgueil, & aveuglés par une vaine philosophie, qui rejettent avec mépris tout ce qui est marqué au sceau divin de la foi.

Cet ouvrage est suivi d'un autre, que j'aurais la même ambition de présenter à Votre Sainteté, s'il n'avoit pas paru au jour depuis plusieurs années. Dans cet ouvrage j'osai quoique jeune encore, entreprendre d'ajouter la force & la dignité des vers à la doctrine de Saint Augustin & de Saint Thomas sur la Grace, doctrine con-

vj

consecratæ, carminum vim & dignitatem, juvenis adhuc addere studui.

Si quod in his duobus scriptis excidisset imprudenti mihi verbum, theologica diligentia minus, tanto judice, consonum, spondeo me libenter, beatissime Pater, ea carmina quæ Sanctitati Vestrae displicerint, quantumvis mihi arrideant, promptissimâ deleturum manu Christianum minimè juvat profana laus. Mihi fit lau maxima, Christi Vicario placere, & coronas, si quærerui, ante tronum Sublimitatis Vestrae mittere. Nulla quippe mihi fors videtur in terris optabilior, quam illi me probare, qui celebrati meis verbis divini Ecclesia Sponsi, gerit in terris vices, summumque illud dignitatis fastigium, ad Religionis decus, plaudente Christiano orbe, est consecutus. Hos animo penitus infixos sensus habet Sanctitatis Vestrae,

Submissimus & humillimus  
Servus & in Christo Filius,  
**RASSINIUS.**

Parisiis, Idibus Januarii 1743.

firmes su  
Si  
Jmpr  
Juge  
théol  
d'un  
le p  
malh  
point  
Chré  
au V  
ronn  
pieds  
haite  
que l  
la pla  
céléb  
la Ch  
tout  
gloire  
porte de Vo

A H

firmée par tant de décrets du Saint-Siege , & par les suffrages de tant de Souverains Pontifes.

Si dans ces deux Poëmes il m'étoit échappé imprudemment quelques termes qu'un si grand Juge ne trouvât pas conformes à l'exactitude théologique , je m'engage sans peine à effacer d'une main prompte les vers mêmes qui flatteroient le plus mon amour - propre , s'ils avoient le malheur de déplaire à Votre Sainteté. Ce n'est point une gloire profane que doit rechercher un Chrétien ; ma plus grande gloire est celle de plaire au Vicaire de Jésus-Christ , & de jeter mes couronnes , si j'en ai mérité quelques - unes , aux pieds de son trône. Je n'ai rien , en effet , à souhaiter de plus avantageux pour moi sur la terre , que l'approbation de celui qui , sur la terre , tient la place de ce divin Epoux de l'Eglise que j'ai célébré dans mes vers , & qui remplit si dignement la Chaire dans laquelle , avec l'applaudissement de tout le monde Chrétien , il a été placé pour la gloire de la Religion. Tels sont les sentimens que porte profondément gravés dans son cœur , de Votre Sainteté ,

TRÈS-SAINT PERE ,

*Le très-humble , très-soumis Serviteur ,  
& Fils en Jésus-Christ ,*

RACINE.

*A Paris , le 11 Janvier 1743.*

---

# EPISTOLA

EMIN. DOM. CARDINALIS

VALENTI GONZAGUA,

SS. D. N. BENEDICTI PAPÆ XIV.

*nomine ac mandato data.*

ILLUSTRISIME DOMINE,

**P**OEMA egregium ac laboriosum, quo tu Poëmate Religionem & res divinas intelligendi difficultate & enuntiandi periculo prope vetantes ornari se eximiâ gallicæ linguae dulcedine, & rarâ carminum pangendorum felicitate, mirificè pertraftasti atque ornafti, missum sibi gratissimum abs te munus, & perlubenter accepit & avidissimè degustavit Pontifex Maximus, qui primum pietatem tuam in argomento scribendi, deinde optimum iis in rebus sensum atque judicium animi tui, multâ cum voluptate perspexit, & excellentem multiplicemque doctrinam tuam, & vestræ linguae leporem ubertatemque, & ingenium maximè tuum admiratus, multum profectò gravissus est, hisce temporibus atque moribus, cùm tam multi licentiâ quâdam, & corruptels ingeniorum, carminibus abutuntur in argumenta vitiorum & impietatis, exortum in florentissimo Galliæ Regno fuisse te, qui veritatis & Religionis causam assumens, Musas atque Poëticam facultatem, ad pristinum sol-

---

---

## TRADUCTION DE LA LETTRE

DE S. E. M. LE CARDINAL

VALENTI DE GONZAGUE,

*écrite de la part*

DE SA SAINTETÉ.

LE Saint Pere a reçu très-favorablement, Monsieur, l'agréable présent que vous lui avez envoyé. Il a goûté avec avidité un Poëme d'une si grande beauté, & d'un travail si pénible, dans lequel vous avez admirablement développé la Religion, & vous avez su, avec l'élégante douceur de la langue françoise, & l'heureuse harmonie de vos vers, orner des matières divines, qui semblent presque interdire tout ornement, parce qu'elles sont si élevées au-dessus de la portée de notre esprit, & qu'il est toujours si difficile de les bien exposer. Le Souverain Pontife, après avoir reconnu d'abord avec un grand plaisir votre piété qui vous a fait choisir un pareil sujet, a remarqué votre sage & exact discernement dans la manière de le traiter ; il a admiré l'excellence & l'étendue de votre érudition, l'art avec lequel vous savez déployer les richesses de votre langue, & sur-tout la beauté de votre génie. Il a été transporté de joie en voyant qu'au milieu de la corruption des tems & des mœurs, lorsqu'infectés

**X**

*brandæ divinitatis officium atque institutum , conatus  
illustri ac felici , suscepis revoenudam.*

*Gratias itaque multas & singulares pro tali munere  
& agit & habet tibi Pontifex Maximus , teque celebri-  
tissimi Patris gloriam in eodem genere laudis , ingenio  
felicitate & mulantem , atque argumento vincentem , ege-  
giae suæ voluntatis vult esse certum , atque confiden-  
tia ubi se ferat occasio , Pontificem ipsum maximum &  
se semper & liberaliter , & lubenter ornando cogitaturum .*

*Apostolicam interea tibi benedictionem paternè &  
paramanter impertitur. Ego omnia fausta precor à Deo.*

Dominationis tuæ ad Officium  
J. Card. VALENTI.

Romæ , 8 Febr. 1743.

Cum figlio Secretarii Statûs , & suprà-scriptum  
Illustrissimo Domino RASSINIO , Lutetianæ  
Parisiorum.

d'une contagion funeste , & entraînés par un certain libertinage d'esprit , tant d'Auteurs abusent des vers pour faire triompher les vices & l'impiété , il s'étoit élevé , dans le sein du florissant royaume de la France , un homme , qui , prenant en main la cause de la vérité & de la Religion , avoit , par un effort aussi louable qu'heureux , entrepris de rappeller la poésie à son ancienne institution , & de rendre les Muses à l'auguste emploi de célébrer la Divinité .

Le Saint Pere vous remercie donc du présent que vous lui avez fait , & vous assure des sentiments de reconnaissance dont il est rempli . Charmé de ce que , devenu rival d'un illustre pere , par vos talents dans le même genre d'écrire , vous le surpassiez par le choix de la matière , il veut que vous soyez certain de sa bienveillance . Soyez donc bien persuadé que , toutes les fois que l'occasion s'en présentera , le Souverain Pontife lui-même se fera un plaisir de vous prouver la manière avantageuse dont il pense de vous .

Il vous accorde sa bénédiction apostolique avec toute la tendresse d'un pere ; & moi , je prie Dieu de vous protéger en tout .

*Disposé à vous rendre service ,  
Le Card. VALENTI.*

*A Rome , le 8 Février 1743.*

La Lettre est scellée du sceau du Secrétaire d'Etat , avec cette inscription : *A Monsieur RACINE , à Paris .*

EPISTOLA  
EMINENT. DOM. CARDINALIS  
VALENTI GONZAGUA,  
SS. D. N. BENEDICTI PAPÆ XIV.

*nomine ac mandato data.*

*CLARISSIME DOMINE,*

**L**ITTERARIUM munus , quod Pontifici Maximo nuper misisti , duobus contentum voluminibus , quorum alterum poëticos labores tuos quinto recusos , alterum verò de poëticâ facultate egregias animadversiones , exquisitumque judicium complectitur , gratum eidem summopè atque jucundum accedit , proptereaque gratias tibi multas suo nomine rursus haberi , novoque laudis argumento eruditionem tuam honestari præcepit . Quotiescumque enim nomen tuum & carmina ipso versantur ob oculos , reviviscit in ejus animo memoria parentis tui de re poëticâ optimè meriti , cuius viventis laudem , si nulla obscuravit invidia , mortui quoque nulla delebit oblivio . Quam igitur anteā sum tibi testatus Pontificis animi benevolentiam , eandem confirmo iterum , & apostolicae benedictionis internuncius , fausta omnia tibi precor à Deo .

Ad officia paratus J. Card. VALENTI. Romæ,  
4 Kal. Sextiles 1747.

D. RASSINIO , Lutetiam-Parisiorum.

TRADECTION

A  
A,  
IV.

---

TRADUCTION DE LA LETTRE  
DE S. E. M LE CARDINAL  
VALENTI DE GONZAGUE,  
écrite de la part  
DE SA SAINTETÉ.

LE Souverain Pontife a reçu avec joie, Monsieur, l'hommage littéraire que vous lui avez rendu , en lui envoyant deux volumes , dont le premier contient la cinquième édition de vos Ouvrages poétiques ; & le second , plein de judicieuses réflexions sur la poésie , fait connoître la délicatesse de votre goût sur cette matière. Votre présent a été si agréable à sa Sainteté , qu'elle m'a ordonné de vous faire une seconde fois des remerciemens de sa part , & de vous donner de nouvelles preuves de l'estime qu'elle fait de cette érudition. Votre nom & vos vers , toutes les fois qu'ils paroissent à ses yeux , lui rappellent , avec l'idée du fils , le souvenir d'un pere qui a fait tant d'honneur à la poésie , & dont la gloire , supérieure à l'envie pendant qu'il vivoit , ne pourra jamais après sa mort être effacée par l'oubli. Je vous réitere donc les mêmes assurances que je vous ai déjà données de la bienveillance du Souverain Pontife ; & , chargé de vous transmettre sa bénédiction apostolique , je prie Dieu de vous protéger en tout.

*Disposé à vous rendre service ,  
Le Card. VALENTI.*

*À Rome , le 29 Juillet 1747.*

*À Monsieur RACINE , à Paris.  
Tome I. b*

---

---

C O P I E   D E   L A   L E T T R E  
D E   S .   E .   M .   L E   C A R D I N A L  
M  
VALENTI   D E   G O N Z A G U E ,  
S E C R É T A I R E   D ' É T A T .

R IEN de plus flatteur pour moi que le présent que vous venez de me faire , Monsieur ; il m'a été aisé de m'appercevoir que le nom de Racine , si glorieux & si agréable aux Muses , n'étoit pas mort. Je me suis fait un plaisir singulier de présenter à notre Saint Pere l'exemplaire que vous lui avez destiné. Sa Sainteté y a été fort sensible : elle m'a ordonné de vous le marquer , comme vous le verrez par la Lettre ci- jointe. Agréez en même tems mes remercimens , aussi sincères que les sentimens de considération , par lesquels je voudrois vous persuader que personne n'est à vous , Monsieur , avec un plus parfait attachement , que

LE CARDINAL VALENTI.

*A Rome , le 8 Février 1743.*

RE  
L  
UE,  
présent  
il m'a  
Racine,  
toit pa  
de pré  
ue vous  
ensible;  
comme  
gréez en  
ères que  
quels je  
à vous,  
nt, qui  
ENTI.  

---

---

A SON ÉMINENCE  
MONSEIGNEUR LE CARDINAL  
DE VALENTI.

MONSEIGNEUR,

Jamais les Muses n'ont pu procurer à ceux qu'elles ont le plus favorisés , une gloire comparable à celle que me procure VOTRE ÉMINENCE La Lettre dont j'ai été honoré , flatte plus mon amour-propre que tous les lauriers du Parnasse ; & je me livrerois à tout l'orgueil poétique qu'elle est capable d'inspirer , si je ne me rappellois que je suis un Poète chrétien , & que c'est uniquement cette qualité que VOTRE ÉMINENCE a voulu récompenser.

Les Poëtes , si naturellement jaloux , auront bien sujet de l'être de mon bonheur ; mais cette jalouſie leur sera avantageuse , quand ils apprendront qu'en faveur de la matiere que j'ai choisie , VOTRE ÉMINENCE a bien voulu présenter mes Ouvrages à SA SAINTETÉ , qui les a reçus favorablement , & qu'un si grand Pape a daigné jeter les yeux sur le moindre de ses enfans ; ils ambitionneront une gloire pareille , qui ne s'accorde pas aux talens seuls , mais au sage emploi des talens.

La grande récompense que j'ai reçue , leur doit

**XVJ**

inspirer cette heureuse ardeur, comme elle m'inspire la vive reconnoissance, & le profond respect avec lequel je ferai toute ma vie,

MONSIEUR,

DE VOTRE EMINENCE,

Le très-humble & très-obéissant  
Serviteur,

RACINE.

*A Paris, le 15 Mars 1743.*

---

## P R É F A C E.

LA Raison qui me démontre avec tant de clarté l'existence d'un Dieu, me répond si obscurément lorsque je l'interroge sur la nature de mon ame , & garde un silence si profond quand je lui demande la cause des contrariétés qui sont en moi , qu'elle-même me fait sentir la nécessité d'une révélation , & me force à la désirer. Je cherche parmi les différentes Religions , celle dont cette révélation doit être le fondement. Par le premier de tous les Livres , que me donne le premier de tous les Peuples , & par la suite de l'histoire du monde , je trouve à la Religion Chrétienne tous les caractères de certitude que je souhaite. Plein d'admiration pour elle , je m'y soumettrois aussi-tôt , si je n'étois arrêté par l'obscurité de ses mystères & par la sévérité de sa morale. J'examine la foi-blesse de mon esprit , & je reconnois que ma raison ne doit pas être ma seule lumiere. J'examine mon cœur , & je reconnois que la morale chrétienne est conforme à ses besoins. J'embrasse avec joie une Religion aussi aimable que respectable.

Tel est le plan de cet Ouvrage , que j'a  
conduit sur cette courte pensée de M. Pascal :  
*A ceux qui ont de la répugnance pour la Religion , il faut commencer par leur montrer qu'elle n'est pas contraire à la Raison , ensuite qu'elle est vénérable ; après , la rendre aimable faire souhaiter qu'elle soit vraie , montre qu'elle est vraie , & enfin qu'elle est aimable.*

Cette pensée est l'abrégué de tout ce Poëme , dans lequel j'ai souvent fait usage des autres pensées du même Auteur , aussi bien que des sublimes réflexions de M. de Meaux , sur l'Histoire Universelle. En suivant ces deux grands Maîtres , j'ai choisi les deux hommes qui ont écrit sur la Religion de la maniere la plus convaincante , la plus noble & la plus digne d'elle.

Quoique chaque Chant contienne une matière différente , & fasse , pour ainsi dire , un Poëme particulier , ils doivent tous cependant répondre au dessin général , & être liés ensemble ; de façon que le premier amène le second , celui-ci le troisième , & ainsi de autres.

#### C H A N T I.

La vérité fondamentale de toutes les aum

vérités , est l'existence d'un Dieu. Elle fait le sujet du premier Chant. J'en tire la preuve des merveilles de la Nature & de l'harmonie de toutes ses parties , qui , concourant à la même fin , font voir l'unité du dessein de l'Ouvrier. Je montrerai dans la suite que cette même unité de dessein regne aussi dans l'établissement de la Religion , parce que ces deux grands ouvrages ont le même Auteur. L'idée que nous avons d'un Dieu me fournit la seconde preuve. Cette idée est commune à tous les hommes , qui n'ont couru après les fausses Divinités , que parce qu'ils cherchoient la véritable. Ainsi l'idolatrie me fournit une nouvelle preuve. La dernière preuve est prise dans notre conscience intérieure , & de la Loi naturelle , qui , avant toutes les autres Loix , a toujours forcé les hommes à condamner l'injustice , & à admirer la vertu.

## C H A N T I I.

La nécessité de se bien connoître soi-même , pour bien connoître Dieu , conduit au second Chant : j'imiter le langage d'un homme , qui , après avoir perdu ses premières années dans des études frivoles , veut faire la plus importante des études , qui est celle de soi-même.

J'ouvre les yeux sur moi , & je suis étonné des contrariétés que j'y trouve. Que suis-je ? Mon bonheur ne peut être ici-bas , puisque j'y dois rester si peu. Quand j'en sortirai , où irai-je : Mon ame est-elle immortelle ? Ma raison m'en donne des assurances que je saisis avec joie : cependant , comme je crains que mon intérêt à croire une vérité si consolante , ne m'en ait fait trop aisément recevoir les preuves , je veux m'instruire de ce que la raison a dit aux plus fameux Philosophes de l'antiquité. Je les vois tous divisés entre eux , par des systèmes qui ne m'expliquent rien. Platon me contente plus que les autres ; mais quand je lui demande la cause de mes malheurs , il se tait. Ces Philosophes ont connu notre misère , & tous en ont ignoré la cause. Le silence de la raison m'alarme : mais lorsque je suis prêt à me désespérer , j'apprends que Dieu a parlé aux hommes. Quel est ce peuple dépositaire de sa parole ? La raison qui m'a fait sentir la nécessité d'une révélation , m'anime à la chercher.

## C H A N T III.

Cette recherche est la matière du troisième Chant. Deux Religions partagent presque toute

la terre ; la Chrétienne & la Mahométane. Mahomet , en avouant qu'il n'est venu qu'après Jésus-Christ , par cet aveu favorable aux Chrétiens , me renvoie à eux. Les Chrétiens , pour me faire connoître l'antiquité de leur Religion , me renvoient aux Juifs , & les Juifs me renvoient à leurs Livres sacrés. Le misérable état de ce peuple , & son obstination à attendre un Messie , sont des preuves vivantes du Livre qu'il conserve avec tant de soin , puisqu'il contient une claire prédiction de ce double événement. Ce Livre m'explique l'éénigme que la raison n'avoit pu pénétrer. Ce Livre m'apprend ensuite l'histoire de la naissance du monde , & celle du peuple favorisé de Dieu. Tandis que tous les autres s'égarent dans l'idolatrie , l'idée pure d'un seul Etre infini reste chez ce peuple plus ignorant que les autres : mais une protection visible le sauve du naufrage. Dieu le rappelle sans cesse à lui , ou par des miracles , ou par les Prophètes. Je m'arrête à ces Prophètes. Surpris de leurs prédictions , ainsi que des figures aussi claires que les prophéties , je reconnois un Dieu toujours occupé de son grand Ouvrage , qui tantôt

nous le fait annoncer par des hommes qu'il inspire, & tantôt nous le fait envisager de loin dans des images si ressemblantes.

## C H A N T I V.

La venue d'un Libérateur tant de fois prédit & figuré, est le sujet du quatrième Chant. L'enchaînement des révolutions des Empires avec l'établissement de la Religion Chrétienne, en prouve la divinité. Son histoire est celle du monde ; parce que Dieu, par l'unité de son dessein, rapporte tous les événemens à son grand Ouvrage. La réunion de presque tous les Empires à l'Empire Romain, si favorable au progrès de l'Evangile, conduit à la paix générale de la terre sous Auguste. Cette paix prépare les Payens au renouvellement des siècles prédits par leurs Oracles, & les Juifs, à la venue de ce Messie prédit par leurs Prophètes. Dans cette attente générale Jésus-Christ paroît, prouve sa mission par ses miracles & par sa doctrine. Le châtiment des Juifs prouve leur crime : le rapide progrès de la Religion, les Martyrs, & leurs miracles font tomber le Paganisme en ruine ; & il est entièrement aboli.

par les Barbares que Dieu appelle du fond du Nord , pour détruire Rome enivrée du sang Chrétien , & former une Rome nouvelle , dont la grandeur , qu'elle conserve jusqu'aujourd'hui , fert encore de preuve à une Religion déjà prouvée par tant de faits. Mais quelque admirable qu'elle soit par son histoire , elle semble , par ses mystères & par sa morale , révolter l'esprit & le cœur. Il me reste à parler à l'un & à l'autre.

## C H A N T V.

Je tâche dans ce cinquième Chant d'humilier cet esprit si fier. Les mystères , il est vrai , paraissent contredire la raison ; mais la raison ne doit pas être notre seule lumière : par elle seule nous ne sommes qu'ignorance : comment pourrions-nous lire dans le grand livre des secrets du Ciel , puisque nous ne lisons presque rien dans le livre de la nature , qui semble ouvert à nos pieds ? Qu'avons-nous appris depuis que nous l'étudions ? Quelques faits , jamais les causes primitives. La Nature ne nous laisse jamais entrer dans son sanctuaire. Une histoire abrégée de nos progrès dans la physique en est la preuve. Le hasard qui nous

a procuré quelques découvertes , nous a peu à peu guéris de nos anciennes erreurs. La raison a semblé établir son regne depuis Descartes & Newton : mais tous deux , en nous montrant la grandeur de l'esprit humain , en ont aussi montré la faiblesse ; puisqu'ils se sont égarés comme les autres , quand ils ont voulu passer les bornes que Dieu a prescrites à notre curiosité. L'homme peut-il seulement savoir la cause de la pesanteur ? Sait-il comment se fait la digestion ? Connoît-il la cause de la fièvre , & la vertu du quinquina ? Tout est voilé pour lui dans la nature ; mais il y met encore un nouveau voile , s'il éteint le flambeau de la Religion. Pourra-t-il m'expliquer pourquoi il n'est qu'ignorance ? pourquoi la terre est pleine de désordres & d'imperfections ? Ou Dieu n'a pas voulu rendre son ouvrage plus parfait , ou il ne l'a pu. Des deux côtés le Déiste trouve un abîme , tandis que moi , pour qui la Fortune a levé un coin du voile , j'en vois assez pour n'être plus dans les ténèbres. La Religion , en m'apprenant les causes de tous les désordres , & de nos malheurs , m'apprend à mettre ces malheurs à profit , & me montre que notre ignorance , peine du péché , doit nous engager

ger à ne pas perdre un tems si court dans des recherches inutiles. Une Religion qui me répond plus clairement que la Philosophie , & qui se suit avec tant d'ordre , ne peut être une invention humaine. Je n'ai plus de doute , & ma raison n'en trouve point la lumiere contraire à la sienne : mais ces deux flambeaux se réunissent , & ne font qu'une clarté pour moi.

## CHANT VI.

Après avoir combattu les Athées dans le premier Chant , & les Déistes dans les quatre suivans , j'attaque dans le dernier ceux qui ne sont incrédules que par lâcheté. Leur opposition à croire ne vient que de leur opposition à pratiquer : ils feroient à la Religion le sacrifice de leurs iumieres , si elle n'exigeoit pas encore le sacrifice des Passions. Quand le cœur n'est point touché , l'esprit qui en est toujours la dupe , cherche des prétextes pour excuser sa révolte. C'est aussi le cœur que j'attaque , en montrant la conformité de la morale de la raison avec celle de la Religion. La premiere a été connue des Poëtes , même les plus voluptueux ; mais elle n'a point été pratiquée par les

Philosophes, même les plus séveres ; au lieu que la morale de la Religion a changé l'Univers, parce qu'elle est fondée sur l'amour, qui rend tous les préceptes faciles. Cet amour qui a allumé la ferveur des premiers siècles, va toujours en s'affoiblissant, ainsi qu'il a été prédit : quand il sera prêt à s'éteindre, Dieu viendra juger les hommes ; & au dernier jour du monde sera consommé le grand ouvrage de la Religion, qui commença le premier jour du monde.

Un sujet si vaste, si intéressant & si riche, n'a pas besoin, pour se soutenir, d'autres ornemens que de ceux qu'il fournit de son propre fonds. Je perdrois le respect que je dois à mon sujet, si je m'égarois en quelques fictions. Dans tout autre Poème didactique, elles pourroient trouver place de tems en tems pour délasser de la froideur des préceptes & des raisonnemens ; mais elles n'en peuvent trouver dans celui-ci. La Religion est si grave, que la fiction la plus sage prend auprès d'elle un air de fable, qui ne peut s'allier avec la vérité.

C'est ce mélange monstrueux qu'on compare avec raison dans le Poème de Sannazar, on se rebute d'entendre les merveilles saillantes

dans la bouche de Protée , le catalogue des Néréïdes qui environnent Jésus-Christ lorsqu'il marche sur les eaux ; & l'on méprise les hommages que lui rend Neptune , lorsqu'à son aspect il baisse son trident. Cependant ce Poème qui coûta vingt ans de travail à l'Auteur , lui attira des Brefs honorables de deux Souverains Pontifes , dans l'un desquels Léon X remercie la Providence , qui a permis que l'Eglise trouvât un si grand défenseur que Sannazar , dans un tems où elle étoit attaquée par tant d'ennemis.

*Divinā factū Providentiā ut divina Sponsa tot impiis oppugnatoribus laceratoribusque lacesſita , talem tantumque načta sit propugnatorem.* Non qu'un Pape si éclairé pût approuver labus que le Poète avoit fait des ornementz de la Fable , ni penser que le Jourdain , parlant de Jésus-Christ à ses Nymphez , pût convertir les hérétiques & les incrédules ; mais parce qu'on a toujours senti combien il étoit louable à un Poète de consacrer son travail à des sujets utiles , & sur-tout à la gloire de la Religion.

J'avoue qu'en renonçant aux beautés brillantes de la fiction , il faut peut être renoncer aussi au titre de Poète , & se contenter du rang

xxvij      *Préface.*

de versificateur ; mais comme l'utilité des hommes doit être le principal objet d'un Ecrivain sage , je serois assez récompensé de mon travail , si ma versification contribuoit à imprimer plus facilement dans la mémoire , des vérités qui intéressent tous les hommes. Quelquefois même la versification est gênée par la matière , qui ne permet pas qu'on se livre à toute son imagination , & dans laquelle on doit sacrifier , quand il le faut , les ornemens à la justesse du raisonnement .

Ce fut le seul amour de l'utilité publique , & non l'ambition de passer pour Poète , qui engagea le célèbre Grotius à mettre d'abord en vers Hollandois , quoique dans un style simple & à la portée du vulgaire , son excellent Traité de la vérité de la Religion Chrétienne , qu'il donna depuis en prose Latine , & qui a été traduit en tant de Langues. Il voulut fournir à ses compatriotes , que le commerce conduit parmi tant de Nations , & par conséquent parmi tant d'opinions , un ouvrage dont la lecture servît à les affermir dans la Foi , en même temps qu'elle les délasseroit pendant ces momens d'oisiveté que laisse une longue navigation. Et lorsqu'il osa mettre en vers un

(\*)

sujet pareil , il s'attendit à cette indulgence qu'on doit avoir pour les Auteurs , qui , suivant les paroles d'un Ancien , dans une entreprise dont la difficulté ne les a point rebutés , ont préféré le desir d'être utiles , à l'ambition de plaire (\*). *Qui difficultatibus vicitis , utilitatem juvandi prætulerunt gratia placendi.*

C'est encore à l'exemple de cet homme illustre , que j'ai ajouté des notes , dont la plupart sont absolument nécessaires , ou pour développer les raisonnemens , ou pour autoriser les faits. J'établis presque tous ces faits sur le témoignage des Ecrivains Payens , parce que les aveux de nos ennemis sont des preuves pour nous. Si je cite quelquefois les Poëtes & les Philosophes profanes , c'est pour faire voir que , sur des vérités si importantes , les plus grands génies de l'antiquité ont pensé comme nous , parce que la raison a tenu le même langage à tous ceux qui l'ont écoutée attentivement : que loin d'être contraire à la Religion , comme le croient ceux qui ne l'ont pas bien consultée , c'est elle au contraire qui nous en

---

(\*) Plin. Nat.

a fait sentir la nécessité ; qui nous y conduit comme par la main , & qui , entrant avec nous dans le Temple , s'y prosterne , & écoute en silence.

L

E

aduit  
nous  
te en

LA RELIGION,  
POËME  
EN SIX CHANTS.

L.

O

LA  
C'est  
M'cr  
M'ap

Fa  
Un  
Lara  
A to  
Sous  
C'ef  
Et pa  
Vous

Et  
C'ef  
Celui  
Relie  
Ain  
Les

LA

# LA RELIGION, POÈME.

---

## CHANT PREMIER.

---

LA raison dans mes vers conduit l'homme à la foi.  
C'est elle , qui , portant son flambeau devant moi ,  
M'encourage à chercher mon appui véritable ,  
M'apprend à le connoître , & me le rend aimable.

Faux sages , faux savans , indociles esprits ,  
Un moment , fiers mortels , suspendez vos mépris .  
La raison , dites-vous , doit être notre guide .  
A tous mes pas aussi cette raison préside .  
Sous la divine loi que vous osez braver ,  
C'est elle-même ici qui va me captiver ,  
Et parle à tous les cœurs , qu'elle invite à s'y rendre :  
Vous donc , qui la vantez , daignez du moins l'en-  
tendre .

Et vous , qui du saint joug connoîsez tout le prix ,  
C'est encore pour vous que ces vers sont écrits .  
Celui que la grandeur remplit de son ivresse ,  
Relit avec plaisir ses titres de noblesse ;  
Ainsi le vrai chrétien recueille avec ardeur  
Les preuves de sa foi , titres de sa grandeur :

Tome I.

A

Doux trésor, qui, d'une ame à ses biens attentive,  
Rend l'amour plus ardent, l'espérance plus vive.  
Et qui de nous, hélas ! n'a jamais chancelé ?  
Le prophete lui-même est souvent ébranlé. (1)  
Il n'est point ici-bas de lumiere sans ombres.  
Dieu ne s'y montre à nous que sous des voiles sombres;

**La colonne qui luit dans ce désert affreux,**  
**Tourne aussi quelquefois son côté ténébreux.**  
Puissent mes heureux chants consoler le fidèle !  
Et puissent-ils aussi confondre le rebelle !

**L'hommage t'en est dû , je te l'offre , ô GRAND Roi !**

**L'objet de mes travaux les rend dignes de toi.**  
**Quand de l'impiété poursuivant l'insolence ,**  
**De la Religion j'embrasse la défense ;**  
**Oserois-je tenter ces chemins non frayés ,**  
**Si tu n'étois l'appui de mes pas effrayés ?**  
**Ton nom , Roi très-chrétien , fils ainé d'une mère ,**  
**Qui t'inspire un respect si tendre & si sincere ;**  
**Ton nom seul me rassure , & mieux que tous mes vers ,**  
**Confond les ennemis du maître que tu fers.**

**Et toi , de tous les coeurs la certaine espérance ,**  
**Et du bonheur public la seconde assurance :**  
**CHER PRINCE , en qui le Ciel fait croître chaque jour**  
**Les graces & l'esprit , autant que notre amour ;**  
**Dans le hardi projet de mon pénible Ouvrage ,**  
**Daigne au moins d'un regard animer mon courage.**

## *Chant premier.*

3

C'est ta Foi que je chante ; & ceux dont tu la tiens ,  
En furent de tous tems les augustes soutiens.

Oui , c'est un Dieu caché , que le Dieu qu'il faut croire.

Mais tout caché qu'il est , pour révéler sa gloire ,  
Quels temoins éclatans devant moi rassemblés !  
Répondez , cieux & mers ; & vous , terre , parlez .  
Quel bras peut vous suspendre , innombrables étoiles ? ( 2 )

Nuit brillante , dis-nous qui t'a donné tes voiles !

O Cieux , que de grandeur , & quelle majesté !

J'y reconnois un Maître à qui rien n'a coûté ,  
Et qui dans nos déserts a semé la lumiere ,  
Ainsi que dans nos champs il sème la poussiere.

Toi qu'annonçe l'aurore , admirable flambeau ,  
Astre toujours le même , astre toujours nouveau , ( 3 )  
Par quel ordre , ô soleil , viens-tu du sein de l'onde ,  
Nous tendre les rayons de ta clarté féconde ?

Tous les jours je t'attends , tu reviens tous les jours ; ( 4 )

Et ce moi qui t'appelles , & qui regles ton cours ?

Ettoi dont le courroux veut engloutir la terre , ( 5 )

Mer terrible , en ton lit quelle main te resserre ?

Pour forcer ta prison tu fais de vains efforts ;

La rage de tes flots expire sur tes bords .

Fais sentir ta vengeance à ceux dont l'avarice

Sur ton perfide sein va chercher son supplice .

Hélas ! prêts à périr , t'adressent-ils leurs vœux ?

Ils regardent le Ciel , secours des malheureux .

La Nature qui parle en ce péril extrême ,

A ij

## 4 *La Religion,*

Leur fait lever les mains vers l'asyle suprême :  
Hommage que toujours rend un cœur effrayé , (6)  
Au Dieu que jusqu'alors il avoit oublié.

La voix de l'Univers à ce Dieu me rappelle.  
La terre le publie. Est-ce moi , me dit-elle ,  
Est-ce moi qui produis mes riches ornemens ?  
C'est celui dont la main posa mes fondemens.  
Si je sers tes besoins , c'est lui qui me l'ordonne :  
Les présens qu'il me fait , c'est à toi qu'il les  
donne. (7)

Je me pare des fleurs qui tombent de sa main : (8)  
Il ne fait que l'ouvrir , & m'en remplit le sein.  
Pour consoler l'espoir du laboureur avide ,  
C'est lui qui dans l'Egypte , où je suis trop aride ,  
Veut qu'au moment prescrit , le Nil loin de ses bords ,  
Répandu sur ma plaine , y porte mes trésors.  
A de moindres objets tu peux le reconnoître :  
Contemple seulement l'arbre que je fais croître .  
Mon suc dans la racine à peine répandu , (9)  
Du tronc qui le reçoit , à la branche est rendu :  
La feuille le demande , & la branche fidelle ,  
Prodigue de son bien , le partage avec elle .  
De l'éclat de ses fruits justement enchanté ,  
Ne méprise jamais ces plantes sans beauté :  
Troupe obscure & timide , humble & foible vul-  
gaire ,  
Si tu fais découvrir leur vertu salutaire , (10)  
Elles pourront servir à prolonger tes jours ;  
Et ne t'afflige pas si les leurs sont si courts .  
Toute plante en naissant déjà renferme en elle , (11)  
D'enfans qui la suivront une race immortelle :

## *Chant premier.*

5

Chacun de ces enfans , dans ma fécondité ,  
Trouve un gage nouveau de sa postérité .

Ainsi parle la terre , & , charmé de l'entendre ,  
Quand je vois par ces noeuds que je ne puis com-  
prendre ,

Tant d'être différens l'un à l'autre enchaînés ,  
Vers une même fin constamment entraînés ,  
À l'ordre général conspirer tous ensemble ;  
Je reconnois par-tout la main qui les rassemble ,  
Et d'un dessein si grand j'admire l'unité ,  
Non moins que la sagesse & la simplicité .

Mais pour toi , que jamais ces miracles n'étonnent ,  
Stupide spectateur des biens qui t'environnent ;  
O toi qui follement fais ton Dieu du hasard , ( 12 )  
Viens me développer ce nid qu'avec tant d'art ,  
Au même ordre toujours architecte fidelle ,  
À l'aide de son bec , maçonne l'hirondelle . ( 13 )  
Comment pour éllever ce hardi bâtiment ,  
A-t-elle , en le broyant , arrondi son ciment ?  
Et pourquoi ces oiseaux , si remplis de prudence ,  
Ont-ils de leur enfans su prévoir la naissance ?  
Que de berceaux pour eux aux arbres suspendus !  
Sur le plus doux coton que de lits étendus !  
Le pere vole au loin , cherchant dans la campagne  
Des vivres qu'il rapporte à sa tendre compagne ;  
Et la tranquille mère , attendant son secours ,  
Echauffe dans son sein le fruit de leurs amours . ( 14 )  
Des ennemis souvent ils repoussent la rage ,  
Et dans de foibles corps s'allume un grand cou-  
rage . ( 15 )

A iii

Si cherement aimés , leurs nourrissons , un jour ;  
 Aux fils qui naîtront d'eux , rendront le même  
 amour. ( 16 )

Quand des nouveaux zéphyrs l'haleine fortunée  
 Allumera pour eux le flambeau d'hyménée ,  
 Fidélement unis par leurs tendres liens ,  
 Ils rempliront les airs de nouveaux citoyens :  
 Innombrable famille , où bientôt tant de frères ( 17 )  
 Ne reconnoîtront plus leurs aïeux ni leurs percs .  
 Ceux qui de nos hivers redoutant le courroux , ( 18 )  
 Vont se refugier dans des climats plus doux ,  
 Ne laisseront jamais la saison rigoureuse  
 Surprendre parmi nous leur troupe paresseuse .  
 Dans un sage Conseil par les chefs assemblé ,  
 Du départ général le grand jour est réglé ;  
 Il arrive , tout part : le plus jeune peut-être  
 Demande , en regardant les lieux qui l'ont vu naître ,  
 Quand viendra ce printemps par qui tant d'exilés  
 Dans les champs paternels se verront rappelés ?

A nos yeux attentifs , que le spectacle change .  
 Retournons sur la terre , où jusques dans la fange ,  
 L'insecte nous appelle , &c , certain de son prix ,  
 Ose nous demander raison de nos mépris .  
 De secrètes beautés quel amas innombrable !  
 Plus l'Auteur s'est caché , plus il est admirable . ( 19 )  
 Quoiqu'un fier éléphant , malgré l'énorme tour , ( 20 )  
 Qui de son vaste dos me cache le contour ,  
 S'avance , sans ployer sous ce poids qu'il méprise ;  
 Je ne t'admire pas avec moins de surprise ,  
 Toi qui vis dans la boue , & traînes ta prison ,  
 Toi que souvent ma haine écrase avec raison , ( 21 )  
 Toi-même , insecte impur , quand tu me développes

Les é  
 Oui ,  
 Qu'É  
 C'est

Que  
 Dans

Rasse  
 Fatig  
 Dz fe  
 A leu  
 Où p  
 Don

Nou  
 Et to  
 Tanc  
 De l  
 Qui  
 Et la  
 Che

Sur  
 Sem  
 Mai

On  
 Laif  
 Par  
 O v  
 De

## *Chant premier.* 7

Les étonnans ressorts de tes longs télescopes ;  
Oui , toi , lorsqu'à mes yeux tu présentes les tiens  
Qu'élévent par degrés leurs mobiles soutiens ;  
C'est dans un foible objet , imperceptible ou-  
vrage , ( 22 ) .

Que l'art de l'ouvrier me frappe davantage.  
Dans un champ de bleds mûrs , tout un peuple  
prudent

Rassemble pour l'Etat un trésor abondant.  
Fatigués du butin qu'ils traînent avec peine ,  
De faibles voyageurs arrivent , sans halte ,  
A leurs greniers publics , immenses souterrains ,  
Où par eux en monceaux sont élevés ces grains , ( 23 )  
Dont le Pere commun de tous tant que nous  
sommes ,

Nourrit également les fourmis & les hommes ;  
Et tous nourris par lui , nous passons sans retour ,  
Tandis qu'une chenille est rappelée au jour.  
De l'empire de l'air cet habitant volage ,  
Qui porte à tant de fleurs son inconstant hommage ,  
Et leur ravit un suc qui n'étoit pas pour lui ;  
Chez ses frères rampans qu'il méprise aujourd'-  
hui , ( 24 )

Sur la terre autrefois traînant sa vie obscure ,  
Sembloit vouloir cacher sa honteuse figure.  
Mais les tems sont changés , sa mort fut un som-  
meil.

On le vit plein de gloire à son brillant réveil ,  
Laisson dans le tombeau sa dépouille grossière ,  
Par un sublime effort voler vers la lumiere.  
O ver , à qui je dois mes nobles vêtemens ,  
De tes travaux si courts que les fruits sont charmans !

## 8 . *La Religion,*

N'est-ce donc que pour moi que tu reçois la vie ?  
Ton ouvrage achevé , ta carrière est finie :  
Tu laisses de ton art des héritiers nombreux ,  
Qui ne verront jamais leur pere malheureux.  
Je te plains , & j'ai dû parler de tes merveilles ;  
Mais ce n'est qu'à Virgile à chanter les abeilles. (25)

Le Roi pour qui sont faits tant de biens précieux , (26)

L'homme élève un front noble , & regarde les cieux. (27)

Ce front , vaste théâtre où l'ame se déploie , (28)  
Est tantôt éclairé des rayons de la joie ,  
Tantôt enveloppé du chagrin ténébreux.

L'amitié tendre & vive y fait briller ces feux ,  
Qu'en vain veut imiter , dans son zèle perfide ,  
La trahison , que suit l'envie au teint livide.

Un mot y fait rougir la timide pudeur. (29)

Le mépris y réside , ainsi que la candeur.

Le modeste respect , l'imprudente colère ,  
La crainte & la pâleur , sa compagne ordinaire ,  
Qui dans tous les périls funestes à mes jours ,  
Plus prompte que ma voix , appelle du secours.

A me servir aussi , cette voix empressée ,  
Loin de moi , quand je veux , va porter ma pensée ;  
Messagere de l'ame , interprète du cœur , (30)  
De la société je lui dois la douceur.

Quelle foule d'objets l'œil réunit ensemble ! (31)  
Que de rayons épars ce cercle étroit rassemble !

Tout s'y peint tour à tour. Le mobile tableau  
Frappe un nerf qui l'élève , & le porte au cerveau.  
D'innombrables filets , ciel ! quel tissu fragile ! (32)

## *Chant premier.*

9

Cependant ma mémoire en a fait son asyle ,  
Et tient dans un dépôt fidèle & précieux ,  
Tout ce que m'ont appris mes oreilles , mes yeux :  
Elle y peut à toute heure & remettre , & reprendre ;  
M'y garder mes trésors , exacte à me les rendre.  
Là ces esprits subtils , toujours prêts à partir , ( 33 )  
Attendent le signal qui les doit avertir.  
Mon ame les envoie ; & , ministres dociles ,  
Je les sens répandus dans mes membres agiles :  
A peine ai-je parlé qu'ils sont accourus tous.  
Invisibles sujets , quel chemin prenez-vous ?  
Mais qui donne à mon sang cette ardeur salutaire ?  
Sans mon ordre il nourrit ma chaleur nécessaire.  
D'un mouvement égal il agite mon cœur ;  
Dans ce centre fécond il forme sa liqueur :  
Il vient me réchauffer par sa rapide course :  
Plus tranquille & plus froid il remonte à sa source ,  
Et toujours s'épuisant , se ranime toujours.  
Les portes des canaux destinés à son cours , ( 34 )  
Ouvrent à son entrée une libre carrière ,  
Prêtes , s'il reculoit , d'opposer leur barrière.  
Ce sang pur s'est formé d'un grossier aliment ,  
Changement que doit suivre un nouveau change-  
ment ;  
Il s'épaissit en chair , dans mes chairs qu'il arrose ,  
En ma propre substance il se métamorphose .  
Est-ce moi qui préside au maintien de ces loix ; ( 35 )  
Et pour les établir ai-je donné ma voix ?  
Je les connois à peine. Une attentive adresse ( 36 )  
Tous les jours m'endécouvre & l'ordre & la sagesse .  
De cet ordre secret reconnoissons l'Auteur .  
Fut-il jamais des loix sans un Législateur ? ( 37 )

Stupide impiété, quand pourras-tu comprendre (38)  
 Que l'œil est fait pour voir, l'oreille pour entendre?  
 Ces oreilles, ces yeux, celui qui les a faits,  
 Est-il aveugle & sourd? Que d'ouvrages parfaits,  
 Que de riches présens t'annoncent sa puissance!

Où sont-ils ces objets de ma reconnaissance?  
 Est-ce un côteau riant? Est-ce un riche vallon?  
 Hâtons-nous d'admirer: le cruel aquilon  
 Va rassembler sur nous son terrible cortège,  
 Et la foudre & la pluie, & la grêle & la neige:  
 L'homme a perdu ses biens, la terre ses beautés,  
 Et plus loin qu'offre-t-elle à nos yeux attristés?  
 Des antres, des volcans & des mers inutiles, (39)  
 Des abîmes sans fin, des montagnes stériles,  
 Des ronces, des rochers, des sables, des déserts:  
 Ici de ses poisons elle infecte les airs;  
 Là rugit le lion, ou rampe la couleuvre.  
 De ce Dieu si puissant, voilà donc le chef-d'œuvre?

Et tu crois, ô mortel! qu'à ton moindre soupçon,  
 Aux pieds du tribunal qu'érigé ta raison,  
 Ton maître obéissant doit venir te répondre?  
 Accusateur aveugle, un mot va te confondre.  
 Tu n'appesçois encor que le coin du tableau:  
 Le reste t'est caché sous un épais rideau;  
 Et tu prétends déjà juger de tout l'ouvrage!  
 À ton profit, ingrat! je vois une main sage  
 Qui ramène ces maux dont tu te plains toujours.  
 Notre art des poisons même emprunte du secours. (40)  
 Mais pourquoi ces rochers, ces vents & ces orages?

## *Chant premier.*

II

Daigne apprendre de moi leurs secrets avantages,  
Et ne consulte plus tes yeux souvent trompeurs.

La mer, dont le soleil attire les vapeurs, ( 41 )  
Par ces eaux qu'elle perd voit une mer nouvelle  
Se former, s'élever & s'étendre sur elle.  
De nuages légers cet amas précieux,  
Que dispersent au loin les vents officieux,  
Tantôt féconde pluie arrose nos campagnes,  
Tantôt retombe en neige, & blanchit nos montagnes.

Sur ces rocs sourcilleux, de frimats couronnés,  
Réservoirs des trésors qui nous sont destinés,  
Les flots de l'Océan apportés goutte à goutte  
Réunissent leur force & s'ouvrent une route.  
Jusqu'au fond de leur sein lentement répandus,  
Dans leurs veines errant, à leurs pieds descendus,  
On les en voit enfin sortir à pas timides,  
D'abord foibles ruisseaux, bientôt fleuves rapides.  
Des racines des monts qu'Annibal fut franchir,  
Indolent Ferrarois, le Pô va t'enrichir. ( 42 )  
Impétueux enfant de cette longue chaîne,  
Le Rhône suit vers nous le penchant qui l'entraîne;  
Et son frere, emporté par un contraire choix. ( 43 )  
Sorti du même sein va chercher d'autres loix.  
Mais enfin terminant leurs courses vagabondes,  
Leur antique séjour redemande leurs ondes :  
Ils les rendent aux mers ; le soleil les reprend :  
Sur les monts, dans les champs, l'aquilon nous les rend.

Tel est de l'Univers la constante harmonie.  
De son empire heureux la discorde est bannie;

Tout conspire pour nous , les montagnes , les mers ,  
 L'astre brillant du jour , les fiers tyrans des airs .  
 Puisse le même accord regner parmi les hommes !

Reconnaissons du moins celui par qui nous  
 sommes ,

Celui qui fait tout vivre & qui fait tout mouvoir ,  
 S'il donne l'être à tout , l'a-t-il pu recevoir ?  
 Il précède les tems ; qui dira sa naissance ?  
 Parlui l'homme , le ciel , la terre , tout commence ,  
 Et lui seul infini n'a jamais commencé .

Quelle main , quel pinceau dans mon ame a tracé  
 D'un objet infini l'image incomparable ? ( 44 )  
 Ce n'est point à mes sens que j'en suis redévable .  
 Mes yeux n'ont jamais vu que des objets bornés ,  
 Impuissans , malheureux , à la mort destinés .  
 Moi-même je me place en ce rang déplorable ,  
 Et ne puis me cacher mon malheur véritable :  
 Mais d'un Etre infini je me suis souvenu  
 Dès le premier instant que je me suis connu .  
 D'un Maître souverain redoutant la puissance ,  
 J'ai , malgré ma fierté , senti ma dépendance .  
 Qu'il est dur d'obéir & de s'humilier !  
 Notre orgueil cependant est contraint de plier ;  
 Devant l'Etre éternel tous les peuples s'abaissent ; ( 45 )  
 Toutes les nations en tremblant le confessent .  
 Quelle force invisible a soumis l'Univers ?  
 L'homme a-t-il mis sa gloire à se forger des fers ?

Oui , je trouve par-tout des respects unanimes , ( 46 )  
 Des temples , des autels , des prêtres , des victimes :

## *Chant premier.*

13

Le Ciel reçut toujours nos vœux & notre encens.  
Nous pouvons, je l'avoue, esclaves de nos sens,  
De la Divinité défigurer l'image.  
A des Dieux mugissans l'Egypte rend hommage;  
Mais dans ce bœuf impur qu'elle daigne honorer,  
C'est un Dieu cependant qu'elle croit adorer.  
L'esprit humain s'égare, &c, follement crédules, (47)  
Les peuples se sont faits des maîtres ridicules.  
Ces maîtres, toutefois par l'erreur encensés,  
Jamais impunément ne furent offensés :  
On détesta Mézence, ainsi que Salmonée, (48)  
Et l'horreur suit encor le nom de Capanée.  
Un impie en tout tems fut un monstre odieux ;  
Et quand pour me guérir de la crainte des Dieux,  
Epicure en secret médite son système,  
Aux pieds de Jupiter je l'apperçois lui-même. (49)

Surpris de son aveu, je l'entends en effet  
Reconnôtre un pouvoir dont l'homme est le  
jouet, (50)

Un ennemi caché qui réduit en poussière  
De toutes nos grandeurs la pompe la plus fiere.  
Peuples, Rois, vous mourrez, & vous, villes aussi,  
Là, gît Lacédémone; Athenes fut ici.  
Quels cadavres épars dans la Grece déserte ! (51)  
Eh ! que vois-je par-tout ? La terre n'est couverte  
Que de palais détruits, de trônes renversés,  
Que de lauriers flétris, que de sceptres brisés.  
Où sont, fiere Memphis, tes merveilles divines ?  
Le tems a dévoré jusques à tes ruines.  
Que de riches tombeaux élevés en tous lieux,  
Superbes monumens qui portent jusqu'aux cieux,

Du néant des humains l'orgueilleux témoignage !  
 A ce pouvoir si craint tout mortel rend hommage,  
 Aux pieds de son idole un Barbare à genoux,  
 D'un être destructeur vient flétrir le courroux.  
 Etre altéré de sang, je te vais satisfaire ;  
 Que cette autre victime apaise ta colère ;  
 J'arrose ton autel du sang de cet agneau.  
 N'en es tu pas content ? Te faut-il un taureau ?  
 Faut-il une hécatombe à ta haine implacable ?  
 Pour mieux me remplacer, te faut-il mon semblable ?  
 Faut-il mon fils ? je viens l'égorger devant toi. (52)  
 De ce sang enivré, cruel, épargne-moi.

Ces épaisses forêts qui couvrent les contrées ,  
 Par un vaste Océan des nôtres séparées ,  
 Renferment , dira-t-on , de tranquilles mortels ,  
 Qui jamais à des Dieux n'ont élevé d'autels .

Quand d'obscurs voyageurs racontent ces nouvelles , ( 53 )  
 Croirai-je des témoins tant de fois infideles ?  
 Supposons cependant tous leurs rapports certains :  
 Comment opposerois-je au reste des humains  
 Un stupide Sauvage errant à l'aventure ,  
 A peine de nos traits conservant la figure ;  
 Un misérable peuple égaré dans les bois ,  
 Sans maîtres , sans Etats , sans villes & sans loix ?  
 Qu'à bon droit , libertins , vous êtes méprisables ,  
 Lorsque dans ces forêts vous cherchez vos semblables !

## *Chant premier.*      15

Ces hommes toutefois à ce point abrutis,  
Dans la nuit de leurs sens tristement engloutis,  
Montrent quelques rayons d'une image divine,  
Restes défigurés d'une illustre origine.  
Il est une justice & des devoirs pour eux : (54)  
Du sang qui les unit ils connoissent les nœuds.  
Au plus barbare époux la tendre épouse est chère.  
Il chérit son enfant, il respecte son père.  
La nature sur nous ne perd point tous ses droits.

Mais ces droits, que font-ils? D'imaginaires loix  
Quand d'un Etre vengeur j'ai secoué la crainte,  
Ne peuvent sur mon ame établir leur contrainte.  
C'est pour moi que je vis, je ne dois rien qu'à  
moi. (55)  
La vertu n'est qu'un nom; mon plaisir est ma loi.

Ainsi parle l'impie, & lui-même est l'esclave  
De la foi, de l'honneur, de la vertu qu'il brave:  
Dans ses honteux plaisirs, s'il cherche à se cacher,  
Un éternel témoin les lui vient reprocher:  
Son juge est dans son cœur, tribunal où réside (56)  
Le censeur de l'ingrat, du traître, du perfide.  
Par ses affreux complots nous a-t-il outragés?  
La peine suit de près, & nous sommes vengés.  
De ses remords secrets, triste & lente victime,  
Jamais un criminel ne s'absout de son crime. (57)  
Sous des lambris dorés ce triste ambitieux  
Vers le Ciel, sans pâlir, n'ose lever les yeux.  
Suspendu sur sa tête, un glaive redoutable (58)  
Rend fades tous les mets dont on couvre sa table.  
Le cruel repentir est le premier bourreau

B ij

Qui dans un sein coupable enfonce le couteau.  
 Des chagrins dévorans attachés sur Tibere,  
 La Cour de ses flatteurs veut en vain le distraire,  
 Maître du monde entier, qui peut l'inquiéter?  
 Quel juge sur la terre a-t-il à redouter?  
 Cependant il se plaint, il gémit; & ses vices  
 Sont ses accusateurs, ses juges, ses supplices.  
 Toujours ivre de sang, & toujours altéré,  
 Enfin par ses forfaits au désespoir livré,  
 Lui-même étale aux yeux du Sénat qu'il outrage,  
 De son cœur déchiré la déplorable image. (59)  
 Il pérît chaque jour consumé de regrets,  
 Tyran plus malheureux que ses tristes sujets.

Ainsi de la vertu les loix sont éternelles. (60)  
 Les Peuples ni les Rois ne peuvent rien contre elles;  
 Les Dieux que révéra notre stupidité,  
 N'obscurent jamais sa constante beauté:  
 Et les Romains, enfans d'une impure Déesse, (61)  
 En dépit de Vénus, admirerent Lucrece.

Je l'apporte en naissant, elle est écrite en moi, (62)  
 Cette loi qui m'instruit de tout ce que je doi  
 A mon pere, à mon fils, à ma femme, à moi-même.  
 A toute heure je lis dans ce code suprême  
 La loi qui me défend le vol, la trahison,  
 Cette loi qui précéde & Lycurgue et Solon.  
 Avant même que Rome eût gravé douze tables,  
 Métius & Tarquin n'étoient pas moins coupables. (63)  
 Je veux perdre un Rival. Qui me retient le bras?  
 Je le veux, je le puis, & je n'acheve pas.  
 Je crains plus de mon cœur le sanguin témoignage,

## *Chant premier.*      17

Que la sévérité de tout l'Aréopage.  
La vertu qui n'admet que de sages plaisirs,  
Semble d'un ton trop dur gourmander nos désirs.  
Mais quoique pour la suivre il coûte quelques larmes,  
Toute austere qu'elle est, nous admirons ses charmes.  
Jaloux de ses appas, dont il est le témoin,  
Le vice, son rival, le respecte de loin. (64)  
Sous ses nobles couleurs souvent il se déguise,  
Pour consoler du moins l'âme qu'il a surprise.

Adorable vertu, que tes divains attraits (65)  
Dans un cœur qui te perd laissent de longs regrets !  
De celui qui te hait, ta vue est le supplice.  
Parois : que le méchant te regarde, & frémisse.  
La richesse, il est vrai, la fortune te fuit ;  
Mais la paix t'accompagne, & la gloire te suit.  
Et perdant tout pour toi, l'heureux mortel qui t'aime,  
Sans biens, sans dignités, se suffit à lui-même.  
Mais lorsque nous voulons sans toinous contenter,  
Importune vertu, pourquoi nous tourmenter ?  
Pourquoi par des remords nous rendre misérables ?  
Qui t'a donné ce droit de punir les coupables ?  
Laisse-nous en repos, cesse de nous charmer,  
Et qu'il nous soit permis de ne te point aimer.  
Non, tu seras toujours, par ta seule présence,  
Ou notre désespoir, ou notre récompense.

Qui te pourra, grand Dieu, méconnoître à ces  
traits ?

Tu nous parles sans cesse, & les hommes distraits  
N'écoutent point la voix qui frappe leurs oreilles.  
Tu fais briller par-tout tes dons & tes merveilles ;

## 18 *La Religion, Chant I<sup>er</sup>.*

Mais sur la terre , hélas ! admirant tes bienfaits ,  
Nos regards jusqu'à toi ne remontent jamais : ( 66 )  
Quelque maître nouveau sans cesse nous entraîne ,  
Et d'objets en objets notre ame se promène ,  
Tandis que de toi seul nous restons séparés .  
Quel crime , quelle erreur nous a donc égarés ?  
Nos malheurs , ô mon Dieu ! seroient-ils sans res-  
source ?

Sondons leur profondeur , remontons à leur source ,  
Que l'homme maintenant se présente à mes yeux ;  
Quand je l'aurai connu , je te connoîtrai mieux . ( 67 )

*Fin du premier Chant.*

---

## N O T E S

### DU PREMIER CHANT.

(1) *S*UIVANT ces paroles du Pseaume 72. *Mei autem penè moti sunt pedes, penè effusi sunt gressus mei.... pacem peccatorum videns.*

(2) Les Anciens qui croyoient voir toutes les étoiles, en croyoient aussi pouvoir fixer le nombre ; mais depuis que le télescope nous en a tant fait connoître, que nos yeux seuls ne peuvent découvrir, les Astronomes avouent que les étoiles sont innombrables.

(3) La grandeur des corps célestes nous paraît inconcevable. Saturne, disent nos Astronomes, est quatre mille fois plus gros que la terre : Jupiter huit mille fois : le soleil un million de fois. Notre imagination se perd dans l'espace immense qui renferme tous ces grands corps. *C'est une sphère infinie*, dit M. Pascal, *dont le centre est par-tout, la circonference nulle part.* La petiteſſe des animaux que le microscope nous fait découvrir est également inconcevable : en sorte que nous nous trouvons placés entre deux infinis, l'un en grandeur, l'autre en petiteſſe, & notre imagination se perd dans tous les deux.

(4) Il rend & retire sa lumiere insensiblement, parce que s'il nous la rendoit tout-à-coup, nos

yeux seroient éblouis ; & s'il disparaîssoit tout à coup , l'horreur des ténèbres nous alarmeroit. S'il étoit plus ou moins grand , ou plus ou moins éloigné , nous serions brûlés ou glacés. Qui donc a réglé , suivant nos besoins , la grandeur , la distance & la marche de ce globe de feu ?

(5) Quelque grande idée que les astres nous donnent de la puissance de Dieu , nous devons encore dire avec l'Auteur du Ps. 92. *Mirabiles elationes maris , mirabilis in altis Dominus.* Ces flots qui dans leur colere menacent si souvent la terre d'un nouveau déluge , viennent se briser à un grain de sable ; & quelque furieuse que soit la mer en approchant de ses bords , elle s'en retire avec respect , & courbe ses flots pour adorer cet ordre qu'elle y trouve écrit : *Usque hoc venies , & non procedes amplius.* Job. 38.

Les Philosophes ont cherché quelles causes retenoient ainsi la mer. *Quæ mare compescant causæ...* *cur-ve suos fines altum non exeat æquor?* disent Horace & Properce. Quelle autre cause que l'ordre d'un Dieu ?

(6) Quand l'homme voit de près la mort , dit Pline le jeune , c'est alors qu'il se souvient qu'il y a des Dieux , & qu'il est homme. *Tunc Deos , tunc hominem esse se meminit.* Plus d'un esprit fort a changé de langage dans ce moment , & a fait dire de lui :

*Oculis errantibus , alto  
Quæsivit caelo lucem , ingemuitque repertæ.*

(7) Pline dit que la nature nous vend bien cher

les présens. *Hominis causâ videtur cuncta alia genuisse natura, magna & seva mercede contra tanta sua munera: ut non sit satis estimare parens melior homini, an tristior neverca fuerit.* La nature est devenue marâtre, depuis que l'homme est devenu rebelle à Dieu : ce que Pline ne favoit pas.

(8) Dans la moindre fleur, la moindre feuille, la moindre plume, Dieu, dit Saint Augustin, n'a point négligé le juste rapport des parties entre elles. *Nec avis pennulum, nec herbæ flosculum, nec arboris folium, sine partium suarum convenientia reliquit.*

(9) Le suc de la terre circule dans les arbres & dans les plantes, comme le sang dans le corps des animaux.

(10) La cendre de la fougere, du chardon, & d'autres herbes qu'on méprise, sert à faire le verre, le cristal & les glaces. L'ortie est un remede, & elle est hérissée de dards, parce que, suivant la réflexion de Pline le Naturaliste, la nature protège les plantes salutaires contre les insultes des animaux. *Ne se depascat avida quadrupes, ne procaces manus rapiant, ne infidens ales infringat, his muniendo aculeis, telisque armando, remediis ut salva fit.* Il faut avouer cependant que cette réflexion de Pline est plus ingénue que solide. Le chardon a beau crier *ne se depascat avida quadrupes*, l'âne ne l'entend point. Nous ignorons pourquoi telle plante plutôt qu'une autre est hérissée de pointes.

(11) La fécondité des plantes prouve le dessein du Créateur, qui non-seulement veille à la con-

servation de l'espèce; mais au besoin de tant d'animaux qui se nourrissent de graines. Ceux qui ont des terres, disent souvent que l'abondance du bled est un malheur, parce qu'il ne se vend pas. Dieu qui n'écoute point ces plaintes de notre cupidité, prodigue le grain nécessaire aux hommes. Isaac, Gen. 26. retira le centuple du bled qu'il sema près de Gerare. Pline le Naturaliste, liv. 18. assure qu'un boisseau de bled en produit quelquefois cent cinquante, & qu'un Gouverneur envoya à Néron trois cents soixante tuyaux sortis d'un seul grain; et qui lui fait faire cette réflexion, qu'il n'y a point de grain plus fertile que le bled, parce qu'il est le plus nécessaire à l'homme. *Triticum nihil fertilius: hoc ei natura tribuit, quoniam eo maximè alat hominem.* Par la même raison, c'est le grain qui se conserve le plus long-tems. On a mangé du pain fait avec un bled qui avoit plus de cent ans. Pline qui savoit si bien admirer les merveilles de la nature, chose étonnante! en oublia l'Auteur. Cependant elles raiment si nécessairement à un Dieu, que la philosophie, comme dit Saint Cyrille, est le catéchisme de la Foi. *Philosophia catechismus ad fidem.*

(12) Les Matérialistes ne se servent pas du nom de *hasard*, mais de celui de *nécessité*. Les personnes éclairées comprennent aisément que je puis également me servir de l'un ou de l'autre de ces termes, puisqu'ils désignent la même chose, c'est-à-dire, des effets sans cause.

Le *hasard* d'Epicure, la *nécessité* de Spinoza, la *vertu plastique* de Cudworth, la *raison suffisante* de

## *du premier Chant.* 23

Leibnitz, sont tous mots qui signifient la même chose, parce qu'ils ne signifient rien.

(13) Cicéron admire la prudence des oiseaux : *Aves quietem requirunt ad pariendum locum, & cedra sibi nidosque construunt, eosque quam possunt mollissime substernunt.* De Nat Deor.

(14) Rien ne naît que par le concours des deux sexes.

*Nil nisi conjugio sexus utriusque creatur.*

Et tout animal a eu, comme l'homme, ses aïeux, excepté le premier, comme dit encore le Cardinal Polignac. *Anti-L.*

*Nullus avis, atavisque caret, si exceperis unum, quem sator omnipotens, ullo sine semine finxit, Semina concredens olli evolvenda per ævum.*

(15) Les plus timides sont courageux alors. Les poules mêmes veulent attaquer l'homme. Cette tendresse finit, sitôt que les petits n'ont plus besoin de secours ; les peres & les enfans ne se reconnoissent plus. Pline, à la vérité, *liv. 8.* prétend que les rats nourrissent tendrement leurs peres accablés de vicellese : *Genitores fessos senectâ alunt insigni pietate.* On n'est pas obligé de l'en croire.

(16) On trouve dans le Spectateur, discours 47, une réflexion qui mérite d'être rapportée. « Si nous ne supposons pas, dit-il, que la sagesse infinie d'un Etre suprême nous gouverne; comment expliquer cette exacte proportion qu'il y a dans toutes les grandes villes entre ceux que l'on y voit naître & mourir, aussi-bien qu'à l'égard des

» garçons & des filles qui viennent au monde?  
 » Qui est-ce qui fourniroit à chaque nation de  
 » recrues si exactement proportionnées à ses pertes;  
 » & qui est-ce qui partageroit ce nouveau surcroît  
 » d'habitans, avec tant d'égalité entre l'un &  
 » l'autre sexe? Le hasard ne pourroit tenir d'une  
 » main si ferme la balance toujours égale. Si un  
 » souverain Inspecteur ne régloit toutes choses,  
 » tantôt nous serions accablés sous la multitude;  
 » & tantôt nos villes seroient réduites en déserts;  
 » nous serions quelquefois, suivant l'expression de  
 » Florus, *populus virorum*, & une autre fois un  
 » peuple de femmes. Nous pouvons étendre cette  
 » réflexion à toutes les espèces de créatures vivan-  
 » tes, qui depuis plus de cinq mille ans se con-  
 » servent. Si nous avions des billets mortuaires de  
 » tous les animaux dans tous les continens, que  
 » dis-je? dans chaque bois, marécage ou monta-  
 » gne, quelles preuves étonnantes n'y verrions-  
 » nous pas d'une Providence qui veille sur tous les  
 » ouvrages? »

. ( 17 ) Dans la fécondité des animaux on trouve le même dessein du Créateur, que dans celle des plantes. Il veille non-seulement à la conservation des espèces; mais à leur nourriture. Les petits animaux, qui servent de nourriture aux autres, sont ceux qui multiplient le plus. Si les animaux sauvages multiplioient comme les animaux domestiques, les hommes bientôt ne seroient plus les maîtres de la terre. A l'égard des hommes, suivant les calculs faits en Angleterre, il regne toujours une proportion à peu près égale entre

les morts & les naissances ; de façon qu'une génération passe, une autre vient, & la terre ne peut être ni surchargée, ni déserte.

(18) Un Auteur Anglois, amateur d'opinions singulières, a avancé sérieusement que les oiseaux de passage s'envoloient dans la lune. Il est certain que plusieurs passent les mers ; les autres restent engourdis dans le creux des rochers.

(19) La nature, dit Pline, n'est jamais si entière que dans les petites choses ; & sa majesté, comme resserrée à l'étroit, n'en devient que plus admirable. *Natura numquam magis quam in minimis tota... in arctum coarctata naturæ majestas, nullâ sui parte mirabilior.* Elle s'y réunit comme dans un point ; c'est-là qu'elle se retranche toute entière.

(20) Nous admirons, dit Pline, ces épaules des éléphans chargées de tours, *turrigeros elephantonum miramur humeros.* Mais quelle perfection incompréhensible dans ces petits animaux, qui ne sont rien ! *in his tam parvis, atque tam nullis, quam inextricabilis perfectio !*

(21) Le Traducteur Allemand de ce Poème, s'écrie ici dans sa note : *Qu'a donc fait à M. Racine le pauvre limaçon ?* Les dégâts qu'il fait dans nos jardins justifient ma haine ; mais quoiqu'odieux, sa machine est admirable. Aristote avoit avancé que les animaux à coquille n'avoient pas d'yeux. Le microscope a fait revenir de cette erreur. Les cornes du limaçon sont des nerfs optiques, au haut desquels chaque œil est placé ; c'est ce que nous assurent plusieurs célèbres Observateurs. D'autres,

à la vérité, en doutent, aussi-bien que des greniers des fourmis : les Observateurs ne sont donc pas toujours d'accord. Dans mon cinquième Chant, en parlant de notre ignorance dans les secrets de la nature, je dis que nous en savons quelques faits, jamais les causes. Les faits même ne sont pas toujours certains, parce que Dieu qui nous donne des yeux pour nous conduire, ne nous en donne pas pour voir tous ses ouvrages. Mais nous en voyons assez pour connoître l'ouvrier, & l'admirer.

(22) Comme le dit le Cardinal Polignac :

*Miracula magna*

*In minimis . . . . .*

*Maximus in minimis certè Deus, & mibi majus  
Quam vasto cœli in templo, astrorumque cetera.*

Galien a fait la même réflexion, aussi-bien que Pline, que j'ai déjà cité.

(23) On a prétendu même qu'elles en rongeoient le germe pour prévenir l'inconvénient de l'humidité. Aldrovandus dit avoir vu leurs greniers, Derham en rapporte plusieurs autres particularités étonnantes. Cependant M. de Réaumur prétend que les fourmis dorment tout l'hiver, & ne mangent point ; que les grains qu'on leur voit emporter, ne servent qu'à la construction de leurs édifices : voilà donc tous leurs magasins détruits. Mais en attendant que la nouvelle observation soit généralement connue, on peut parler suivant l'opinion ancienne, qui est autorisée non-seulement par Salomon, mais par plusieurs Naturalistes. Si

## *du premier Chant.* 27

les fourmis n'ont plus de greniers , il faut du moins admirer leurs édifices , qui sont toujours une preuve de leur prévoyance de l'avenir. Enfin Derham parle de petits animaux qu'on trouve dans l'Ukraine , qui passent tout l'hiver sous terre , après avoir pendant l'été amassé leurs provisions.

( 24 ) L'Auteur du Spectacle de la Nature appelle les papillons , *les resuscités du peuple chenille.* Ils ravissent aux fleurs un suc qui semble destiné aux abeilles. Ovide n'étoit pas bien instruit des merveilles de cette résurrection , lorsqu'il s'est contenté de dire , livre 15 :

*Agrestes tinea (res observata colonis)  
Ferali mutant cum papilione figuram.*

Ce qui fait dire à Dante , que nous sommes des vers nés pour être changés en anges.

*Noi siam vermi  
Nati à formar l'angelica farfalla.*

( 25 ) Il en débite des nouvelles , souvent fausses ; mais celles qu'en débitent nos modernes Observateurs ne sont pas moins étonnantes : elles sont même encore plus admirables dans Messieurs Mazzardi & Réaumur , que dans Virgile.

( 26 ) Cette proposition , que tout est fait pour l'homme , est vraie dans un sens , & fausse dans un autre. Tout n'est pas fait pour lui directement , puisqu'il ne connoît pas même une partie des biens de la terre : mais tout ce qu'elle renferme en entretient ou la beauté , ou la conservation : en ce sens tout se rapporte indirectement à l'homme ; &

comme il est le seul Etre raisonnable , & que par son esprit & son industrie , il fait s'approprier tous les biens de la terre , il en est justement nommé le Roi.

( 27 ) On oppose quelques animaux qu'on dit marcher droits comme l'homme , & le poisson dont parle Galien qu'il nomme *uranoscope* , parce que ses yeux sont tournés vers le ciel . On oppose encore les oiseaux à long cou , qui ont plus de facilité que l'homme à regarder le ciel . Ces objections sont puériles : on ne prétend pas attribuer à l'homme un privilège unique . Il paraît même que ses yeux sont plutôt faits pour regarder en-bas qu'en-haut , puisqu'il a sa paupière supérieure plus grande que l'inférieure . Mais il est le seul dont l'épine du dos soit en ligne directe avec les os des cuisses : dans tous les animaux elle forme un angle . La posture droite , qui est la plus noble , est donc sa posture naturelle , & Ovide a eu raison de dire :

*Os homini sublime dedit , cœlumque tueri  
Jussit , & erectos ad sidera tollere vultus.*

On oppose que les enfans marchent à quatre pieds . Oui , mais par foiblesse , & parce que les deux colonnes , sur lesquelles leur corps doit porter , ne sont point encore assermies .

( 28 ) Nous avons plusieurs parties communes avec les animaux : mais nous en avons qui ne conviennent qu'à un être créé pour regarder le ciel , marcher debout , parler , &c. Telles sont les parties du front , celles des mains , celles qui

servent à la voix. Galien observe que les animaux carnagers ont des ongles pointus & des dents aiguës ; au lieu que l'homme a des ongles plats , & n'a qu'une dent canine de chaque côté : parce que , dit cet Auteur , *la nature savoit bien qu'elle formoit un animal doux , qui devoit tirer sa force , non de son corps , mais de sa raison.*

( 29 ) Sur l'article admirable du corps humain , on peut lire Galien , Ray , Nieuwentyt & Derham. L'ouvrage de ce dernier est le précis des sermons qu'il avoit composé pour la chaire fondée par M. Boyle en Angleterre , & destinée aux preuves de l'existence de Dieu. Il est étonnant qu'on ait été obligé de fonder une pareille chaire chez des Chrétiens. Pour Galien , il n'est pas surprenant qu'il se soit tout appliqué à faire remarquer le dessein du Créateur dans ses ouvrages : il avoit à confondre les Epicuriens , qui attribuoient tout au hasard.

( 30 ) La parole , signe certain de la pensée , n'est donnée qu'à l'homme. Plusieurs animaux ont comme nous les organes de la voix , & nous les instruisons à prononcer quelques mots : mais leur imitation de parole n'est qu'une imitation machinale , & jamais les mots qu'ils prononcent , ne sont en eux des signes de pensée.

( 31 ) Nous avons deux yeux sans voir les objets doubles , afin que l'un puisse réparer la perte de l'autre. Les araignées en ont 4 , 6 & 8 , parce que n'ayant point de cou , & ne pouvant remuer la tête , la multiplicité des yeux supplée au défaut de ce mouvement. Le dessein du Créateur paroît

en tout. C'est ainsi que les dents ne viennent aux enfans qu'après l'âge où ils sont à la mamelle ; parce que si les dents venoient plutôt , elles seroient préjudiciables aux nourrissons & aux nourrices.

(32) Que de choses différentes renfermées dans le spacieux magasin de la mémoire ! Tout se présente au premier signal ; quand ce que nous n'appelons pas , se présente malgré nous , nous savons l'écartier. *Quædam statim prodeunt , quædam requiruntur diutius , quædam catervatim proruunt.* Saint Augustin , Conf. I. 10.

(33) Je veux parler : que de mouvemens dans ma langue , dans mes levres , dans mes poumons ! Suivant que je regarde de loin ou de près , ma pru-nelle se dilate ou se resserre , ma volonté n'y contribue pas : elle ne peut suspendre ou précipiter ma respiration , ce qui est avantageux pour parler. Cependant quand je dors , je respire sans le savoir & sans le vouloir : ce qui prouve que si notre ame a un empire sur notre corps , elle ne tient pas cet empire d'elle-même ; mais d'une puissance plus grande que la sienne.

(34) Les veines & les vaisseaux lymphatiques ont d'espace en espace des valvules , qui font l'office d'une soupape dans une pompe ; c'est-à-dire , qui s'ouvrent d'un côté & se ferment de l'autre , pour ouvrir le passage à la liqueur , & l'empêcher de retourner vers les parties d'où elle vient.

(35) De toutes les extravagances dont l'esprit humain est capable , celle des Epicuriens paitoit la

plus grande tout point en avi trouv la ter jeunet & des une fu qui co aux A s'imag de plu cette e

(36) fection peller tenelle piété cette j tomie ment L'une gence. quelques que l'i

(37) ces ver

(38) moral deux p

plus grande. Ils s'imaginoient que le hasard avoit tout fait : que les parties de notre corps n'avoient point été destinées à quelque usage ; mais que nous en avions fait usage , parce que nous les avions trouvées : que les premiers hommes naquirent de la terre échauffée par le soleil. La terre dans sa jeunesse , dit Lucrece , L. 5. enfanta des hommes & des animaux : depuis elle devint stérile comme une femme le devient par l'âge. Cette opinion qui commença en Egypte , paroisoit vraisemblable aux Anciens , à cause de ces grenouilles qu'ils s'imaginoient voir naître de la terre dans le tems de pluie. Nos Physiciens nous ont appris à rire de cette erreur.

(36) L'anatomie , qui s'est beaucoup perfectionnée dans ces derniers tems , nous doit rappeler à Dieu , autant que l'astronomie. M. Fontenelle , après avoir parlé dans ses *Eloges* , de la piété de M. Cassini , & de celle de M. Meri , ajoute cette judicieuse réflexion : *L'astronomie & l'anatomie sont les deux sciences où sont le plus sensiblement marqués les caractères du souverain Etre. L'une annonce son immensité , l'autre son intelligence.... On peut même croire que l'anatomie a quelque avantage. L'intelligence prouve encore plus que l'immensité.*

(37) Le Traducteur Italien a rendu fidélement ces vers.

*Senza Legislator non fur mai Leggi.*

(38) L'objection du mal physique & du mal moral , donna naissance à l'ancienne opinion des deux principes , renouvelée par les Manichéens.

On ne peut répondre à cette objection, que par la Religion chrétienne. Bayle, qui dans l'article des Manichéens, & dans celui des Pauliciens, se plaît à étendre cette difficulté, avoue qu'on n'y peut répondre que par la révélation, qui nous apprend la cause du désordre. Je ferai aussi cette objection aux Déistes dans le cinquième Chant; mais ayant à répondre aux Athées dans celui-ci, il me suffit de leur faire voir que le monde n'est pas l'ouvrage du hasard, & que les désordres que nous y croyons voir, n'empêchent pas de reconnoître par-tout une Intelligence suprême.

(39) Les imperfections de la terre sont souvent une suite du bouleversement général causé par le déluge, comme je le dirai dans le cinquième Chant.

(40) On fait des remèdes avec la vipere, la ciguë, &c.

(41) Soit que les rivières, dit Derham dans sa Théologie Physique, viennent des vapeurs condensées, ou des pluies; soit qu'elles viennent de la mer par voie d'attraction, de filtration, ou de distillation; soit que toutes ces causes concourent ensemble, il est certain que les montagnes ont la plus grande part dans ces opérations. Ces excès de l'érosion de la terre sont comme autant d'alambics.

(42) Ferrare, bien différente autrefois de ce qu'elle est aujourd'hui, brilla par le commerce & les beaux arts.

(43) Le Pô, le Rhône & le Rhin ont leurs sources dans les Alpes; ces deux derniers sortent de la même montagne.

(44) Loke prétend que nous formons l'idée de

l'infini  
toujour  
Platon  
étoit i  
nous f  
suppos  
ainsi n  
l'idée e  
(45)  
même  
Établi  
fentem  
suivan  
ni in  
tanda

(46)  
Vous i  
sans th  
Dieux  
écartier

(47)  
praud,  
divina  
troisiè  
été pe  
recher  
pris po

(48)  
senté  
monde  
les Po  
Protag

## *du premier Chant.*      33

l'infini , par la puissance que nous avons d'ajouter toujours à l'idée du fini. Descartes , & avant lui Platon & Cicéron , ont cru que l'idée de l'infini étoit innée en nous. En effet , pourquoi trouvons-nous finis les objets que nous voyons ? Le fini suppose l'infini , comme le moins suppose le plus : ainsi nous ne nous trouvons finis , qu'à cause de l'idée de l'infini qui est en nous .

( 45 ) On n'a jamais trouvé aucune nation , même dans le nouveau Monde , qui n'eût un culte établi en l'honneur de quelque Divinité ; & ce consentement de toutes les nations doit être regardé , suivant Cicéron , comme la loi de la Nature : *Omnis in re consensio omnium gentium lex naturæ punita est.*

( 46 ) C'est ce que dit Plutarque contre Colotes : *Vous trouverez des villes sans murs , sans Rois , sans théâtre ; mais vous n'en trouverez jamais sans Dieux , sans sacrifices , pour obtenir des biens & écarter des maux .*

( 47 ) C'est encor Cicéron qui le dit : *Multi de Diis prava sentiunt ; omnes tamen esse vim & naturam divinam censem .* L'idolatrie , dont je parlerai au troisième Chant , prouve que l'homme a toujours été persuadé d'une Divinité ; qu'il l'a toujours recherchée ; mais que , plongé dans les sens , il a pris pour divin tout ce qui a frappé ses sens .

( 48 ) Mézence , *contemptor Divum* , est représenté par Virgile comme un tyran hâï de tout le monde . Salmonée & Capanée furent , suivant les Poëtes , foudroyés à cause de leur impiété . Protagoras & Prodicus furent mis à mort pour

avoir mal parlé des Dieux : on se servit du même prétexte pour faire mourir Socrate.

(49) Dioclès voyant Epicure dans un Temple, s'écria : *Jamais Jupiter ne m'a paru si grand que depuis qu'Epicure est à ses genoux.*

(50) *Usque adeò res humanae vis abdita quadam  
Obterit, & pulchros fasces sevasque secures  
Proculcare, ac ludibrio sibi habere videtur.*

Je donne à Epicure cette pensée de Lucrece, parce que les ouvrages d'Epicure étant perdus, nous ne connaissons le maître que par le disciple.

Il est si étonnant que Lucrece ait fait cet aveu, que quelques personnes soutiennent qu'il n'a entendu parler que d'un pouvoir matériel, dénué d'intelligence.

Bayle n'est pas de cet avis. Voici, dit-il à son article, *un Philosophe qui a beau nier opiniâtrement la Providence, & attribuer tout au mouvement nécessaire des atomes ; l'expérience le contraint de reconnoître une affection particulière de renverser nos dignités. Par conséquent son vis abdita quadam est une preuve convaincante contre lui-même.*

(51) Image tirée de ces belles paroles de la Lettre de Sulpitius à Cicéron. *Heu ! nos homunculi indignamur, si quis nostrum interit... cùm uno loco tot oppidorum cadavera proiecta jaceant.* Et le Taït a dit de même :

*Mujono le Città, mujono i Regni.*

(52) Chez tous les peuples du monde, les hommes ont sacrifié leurs semblables. *L'homme,*

## *du premier Chant.*      3§

dit M. Bossuet , troublé par le sentiment de son crime , & regardant la Divinité comme ennemie , crut ne pouvoir l'apaiser par des victimes ordinaires : il fallut verser le sang humain .

(53) Bayle qui dans son Livre sur la Comète , examine si l'athéisme est plus criminel que l'idolatrie , question qui ne méritoit pas quatre volumes , rapporte , pour prouver qu'il peut y avoir des Athées , les témoignages de quelques voyageurs peu fameux . Quand ces témoignages seroient véritables , que prouveroient-ils ? Un sauvage est comme un enfant dans lequel la raison ne s'est point encore développée .

(54) Montaigne nous apprend que toute la Morale des Cannibales consiste en deux loix : d'être courageux à la guerre , & d'aimer leurs femmes .

(55) Suivant le système de Hobbes , il n'y a point de distinction véritable entre la justice & l'injustice : la force fait le droit .

(56) *Exempto quocunque malo committitur, ipse  
Dispicet auctori : prima est haec ultio, quod se  
Judice, nemo nocens absolvitur....  
Pana autem vehemens ac multo favior illis,  
Nocte dieque suum versare in pectore testem.*

Juvénal.

(57) Ce mot de Cicéron est admirable : *Virtutis & vitiorum , grave ipsius conscientiae pondus est , quæ sublatæ jacent omnia .*

Le même Cicéron dit encore : *Magna vis est con-*

*scientiae in utramque partem, ut neque timeant,  
qui nihil commiserunt, & pœnam semper ante oculos, versari putent, qui peccaverunt.*

(58) Damoclès, lâche flatteur de Denys le Tyran, en vantoit le bonheur. Il changea de langage, lorsqu'invité par ce Prince à un festin, & assis comme lui sur un lit superbe, il apperçut une épée suspendue sur sa tête par un fil ; ce qui a fait dire à Horace :

*Districtus ensis cui super impia  
Cervice pendet, non Sicula dapes  
Dulcem elaborabunt saporem.*

(59) Dans cette fameuse lettre, dont le désordre fait dire à Tacite, que si on ouvroit le cœur des tyrans, on verroit comme ils sont déchirés : *Adeò facinora ipsi quoque in supplicium verterant.*

(60) *Satis enim nobis, si modò aliquid in philosophia profecimus, persuasum esse debet, si omnes Deos hominesque celare possimus, nihil tamen avari, nihil injustè, nihil libidinosè, nihil incontinenter esse faciendum.* C'est ce que Cicéron répète partout, qu'indépendamment de la récompense & de la punition, on doit rechercher la justice à cause d'elle-même. Il va jusqu'à supposer qu'un homme puisse, en remuant simplement les doigts, se faire mettre sur les testamens des riches. Le fera-t-il, quand même il seroit certain qu'on ne le soupçonnera jamais d'avoir un secret pareil ? Cicéron décide que non, & ajoute cette parole si belle : Ceux à qui ceci paroît étonnant, ignorant ce que c'est qu'un honnête homme. *Hoc qui ad-*

*miratur;*

mira  
Offic  
(61)  
les e  
qu'il  
heur  
rendit  
avant  
animu  
Saint  
louer  
(62)  
autant  
lex, a  
legi n  
aliqui  
aut pe  
possim  
de stup  
ternam  
ratio p  
dum in  
denique  
cum or  
(63)  
toient  
Rome i  
nés pa  
précéde  
(64)  
Il dit,  
mieux  
Ter

## *du premier Chant.*      37

*miratur, is se, quid sit vir bonus, nescire satetur.*

Offic. Liv. 3.

(61) Chez les Romains, qui se vantoient d'être les enfans de Mars & de Vénus, avant même qu'ils eussent des loix contre l'adultere, le malheur de Lucrece, qui fit chasser les Rois de Rome, rendit sa vertu fameuse. Tite-Live lui fait dire, avant qu'elle se tue : *Corpus est tantum violatum, animus insons.* Pourquoi donc se tuer ? comme Saint Augustin l'a remarqué. On a eu raison de louer sa douleur, mais non pas sa mort.

(62) Cicéron a parlé de la loi naturelle avec autant d'éloquence que de vérité. *Est quid m' vera lex, diffusa in omnes, constans, sempiterna. Huic legi non abrogari fas est, neque derogari in hac aliquid licet, neque tota abrogari potest, neque urb' aut per senatum, aut per populum, solvi hac lege possimus...* Neque si nulla erat Romæ scripta lex de stupris, idcirco non contra illam legem sempiternam Tarquinius vim Lucretiae attulit. Erat enim ratio profecta à rerum naturâ, & ad recte faciendum impellens, & à delicto avocans, quæ non tum denique incipit lex esse, cum scripta est; sed tum cum orta est, orta est autem cum mente divinâ.

(63) Le perfide Métius & le cruel Tarquin n'étoient transgresseurs d'aucune loi écrite, puisque Rome n'en avoit point encore. Ils étoient condamnés par cette loi éternelle & irrévocable, qui précéde toute loi humaine.

(64) Séneque fait une réflexion très-juste quand il dit, qu'il n'y a point de criminel qui n'aimât mieux jouir des fruits du crime sans être crimi-

*Tome I.*

D

nel : *Neminem reperies, qui non nequitiae premis  
fine nequitia frui malit.* De Benef. liv. 4.

(65) Claudien en fait ce beau tableau :

*Ipsa quidem virtus pretium sibi, solaque latè  
Fortunæ secura nitet, nec fascibus ullis  
Erigitur, plausuque petit clarescere vulgi,  
Nil opis externæ cupiens, nil indigna laudis,  
Divitiis animosa suis. . . . . &c.*

Il est certain, comme je le dirai au sixième Chant, que sans la Religion chrétienne il n'y a point de vraie vertu ; cependant chez les Payens même le secret avantage de n'avoir rien à se reprocher, *nil conscire sibi, nullâ pallescere culpi,* faisoit goûter à un Aristide ce bonheur qu'un Catilina ne pouvoit goûter. Brutus, dira-t-on, prêt à se tuer, s'emporta contre la vertu, jusqu'à s'écrier : « O malheureuse vertu ! tu n'es qu'un nom, » & moi je te servois comme si tu eusses été une réalité ; mais j'éprouve que tu n'es que l'esclave de la fortune. » Brutus, qui faisoit consister toute la vertu dans son farouche amour pour la liberté, lorsqu'il vit le parti d'Antoine victorieux, parle ainsi par désespoir ; mais comment peut-il dire qu'il a été au service de la vertu, lui qui a si indignement assassiné César son bienfaiteur ?

(66) Que l'homme ouvre les yeux sur le spectacle de la nature, ou qu'il rentre en lui-même, de quelque côté qu'il tourne ses regards, Dieu vient se présenter à lui. Cependant les Philosophes, ou n'ont rien vu que de matériel, ou unissant l'intelligence à la matière, ont confondu

Dieu,  
trouvé  
sent q  
dans l  
tuelles  
comm  
regle  
ceco, c  
(67)  
corps  
voir,  
la con  
deur !  
Pope.  
ce qui  
» abstr  
» leur  
» j'ave  
» gnon  
» celle  
» en a  
» métri

Dieu , la nature , l'ame du monde , &c. ou ont trouvé tout incertain. Les sens ne nous conduisent qu'aux choses matérielles ; la raison , plongée dans les sens , ne nous conduit aux choses spirituelles qu'avec incertitude. Elle ne peut donc pas , comme les Déïstes le veulent , être notre feule règle ; & nos ames , *clausæ tenebris & carcere* , ont besoin d'une autre lumiere.

(67) Si la connoissance anatomique de notre corps nous conduit à Dieu , comme je l'ai fait voir , combien y serons-nous mieux conduits par la connoissance de notre misere & de notre grandeur ! *L'étude propre de l'homme est l'homme* , dit Pope. C'est une étude cependant bien négligée ; ce qui a fait dire à M. Paschal : « Les sciences abstraites n'étant pas propres aux hommes , je leur ai pardonné de ne s'y point appliquer ; mais j'avois cru trouver au moins bien des compagnons dans l'étude de l'homme , puisque c'est celle qui lui est propre. J'ai été trompé ; il y en a encore moins qui l'étudient que la géométrie. »

*Fin des Notes du premier Chant.*

## CHANT SECOND.

**D**E tes loix dès l'enfance heureusement instruit,  
Et par la Foi, Seigneur, à la raison conduit,  
Permet que dans mes vers, sous une feinte image,  
J'ose pour un moment imiter le langage  
D'un mortel qui vers toi, de troubles agité,  
S'avance, & pas à pas cherche ta vérité.

Quand je reçus la vie au milieu des alarmes, (1)  
Et qu'aux ciis maternels répondant par mes larmes, (2)  
J'entrai dans l'Univers, escorté des douleurs,  
J'y vins pour y marcher de malheurs en malheurs.  
Je dois mes premiers jours à la femme étrangère,  
Qui me vendit son lait, & son cœur mercenaire.  
Rechauffé dans son sein, dans ses bras caressé,  
Et long-tems insensible à son zèle empessé,  
De mon retour enfin un fouris fut le gage.  
De ma foible raison je fis l'apprentissage.  
Frappé du son des mots, attentif aux objets,  
Je répétais les noms, je distinguai les traits.  
Je connus, je nommai, je caressai mon pere:  
J'écoutai tristement les avis de ma mere.  
Un châtiment soudain réveilla ma langueur.  
Des maîtres ennuyeux je craignis la rigueur:  
Des fiecles roulés l'un me contoit l'histoire:

L'autr  
D'un l  
Le tem  
D'esch  
Je sent  
De la t  
Son bû  
Je m'é  
Mais ce  
D'aride  
J'espér  
Tantôt  
De De  
D'autr  
Armid  
Et d'un  
Tous le  
Par me  
En sep  
Et vou  
J'osai

Dans  
Cherc  
Je n'a  
Me rep  
Je vou  
Inspire  
Que de  
Tu m'  
Je n'

L'autre, plus importun, gravoit dans ma mémoire  
D'un langage nouveau tous les barbares noms.  
Le tems forma mon goût : pour fruits de ces leçons,  
D'Eschine j'admirai l'éloquente colere ; (3)  
Je sentis la douceur des mensonges d'Homere : (4)  
De la triste Didon partageant les malheurs,  
Son bûcher fut souvent arrosé de mes pleurs.  
Je méprisai l'enfance & ses jeux insipides.  
Mais ces amusemens étoient-ils plus solides ?  
D'arides vérités quelquefois trop épris,  
J'espérois de Newton pénétrer les écrits.  
Tantôt je poursuivois un stérile problème ;  
De Descartes tantôt renversant le système,  
D'autres mondes en l'air s'élevoient à mes frais.  
Armide étoit moins prompte à bâtrir un palais ;  
Et d'un souffle détruits, malgré leur renommée,  
Tous les vieux tourbillons s'exhaloient en fumée. (5)  
Par mon anatomie un rayon divisé,  
En sept rayons égaux étoit subtilisé ;  
Et voulant remonter à la couleur première,  
J'osois à mon calcul soumettre la lumiere.

Dans ces rêves flatteurs que j'ai perdu de jours !  
Cherchant à tout savoir, & m'ignorant toujours,  
Je n'avois point encor réfléchi sur moi-même.  
Me reprochant enfin ma négligence extrême,  
Je voulus me connoître : un espoir orgueilleux  
Inspiroit à mon cœur ce projet périlleux.  
Que de fois, ô fatale & triste connoissance,  
Tu m'as fait regretter ma première ignorance !

Je me figure, hélas ! le terrible réveil (6)

D iiij

D'un homme qui, sortant des bras d'un long sommeil,

Se trouve transporté dans une île inconnue,  
Qui n'offre que déserts & rochers à sa vue :  
Tremblant il se souleve, & d'un œil égaré  
Parcourt tous les objets dont il est entouré.

Il retombe aussi-tôt : il se relève encore ;  
Mais il n'ose avancer dans ces lieux qu'il ignore.  
Telle fut ma terreur, sitôt qu'ouvrant les yeux,  
Et rompant un sommeil, peut-être officieux,  
Je me regardai seul, sans appui, sans défense,  
Égaré dans un coin de cet espace immense.

Ver impur de la terre, & roi de l'univers,  
Riche, & vide de biens ; abre, & chargé de fers ;  
Je ne suis que mensonge, erreur, incertitude ;  
Et de la vérité je fais ma seule étude.

Tantôt le monde entier m'annonce à haute voix  
Le Maître que je cherche ; & déjà je le vois :  
Tantôt le monde entier, dans un profond silence,  
À mes regards errans n'est plus qu'un vide immense.

O nature ! pourquoi viens-tu troubler ma paix ?  
Ou parle clairement, ou ne parle jamais.  
Cessons d'interroger qui ne veut point répondre,  
Si notre ambition ne sert qu'à nous confondre,  
Bornons-nous à la terre, elle est faite pour nous.

Mais non, tous ses plaisirs n'entraînent que dégoûts :

Aucun d'eux n'assouvit la soif qui me dévore :  
Je desire, j'obtiens, & je desire encore. (7)  
Grand Dieu ! donne-moi donc des biens dignes de toi.

Ou do  
Que d  
Monst  
Je ne  
Méco  
Je n'e  
Si je se  
Je me  
Je ne  
Jen'a

Sans  
Quelq  
Dans  
« Le g  
» De t  
» Nou  
Eh ! q  
En me  
La gr  
Quand  
Dans t  
Quoi !  
D'un  
Pour c  
Et tou  
Oui, i  
De la  
Etre p  
Des m  
Tendr  
Pourri

## Chant second.

43

Ou donne-m'en du moins qui soient dignes de moi.  
Que d'orgueil ! c'est ainsi qu'à moi-même contraire,  
Monstre de vanité, prodige de misère,  
Je ne suis à la fois que néant & grandeur.  
Mécontent des objets que poursuit mon ardeur,  
Je n'estime que moi : tout autre que moi-même,  
Si je semble l'aimer, c'est pour moi que je l'aime.(8)  
Je me hais cependant, sitôt que je me voi ;  
Je ne puis vivre seul : occupé loin de moi,  
Je n'aspire qu'à plaire à ceux que je méprise.

Sans doute qu'à ces mots, des bords de la Tamise,  
Quelque abstrait Raifonneur, qui ne se plaint de rien,  
Dans son flegme anglican répondra, *Tout est bien.*(9)  
« Le grand Ordonnateur dont le dessein si sage,  
» De tant d'êtres divers ne forme qu'un ouvrage,  
» Nous place à notre rang pour orner son tableau. »  
Eh ! quel triste ornement d'un spectacle si beau !  
En me parlant ainsi, tu prouves bien toi-même  
La grandeur du désordre, & ta misère extrême.  
Quand tu soutiens que l'homme est si bien partagé,  
Dans tes raisonnemens, que tout est dérangé !  
Quoi ! mes pleurs (n'est-ce pas un crime de le croire ?)  
D'un maître bienfaisant releveroient la gloire ?  
Pour d'autres biens sans doute il nous a réservés,  
Et tous ses grands desseins ne sont point achevés.  
Oui, je l'ose espérer. Juste Arbitre du monde,  
De la solide paix source pure & féconde,  
Etre par-tout présent, quoique par-tout caché,  
Des maux de tes sujets quand seras-tu touché ?  
Tendre pere, témoin de nos longues alarmes,  
Pourras-tu toujours voir tes enfans dans les larmes ?

Non, non. Voilà de toi ce que j'ose penser :  
Ta bonté quelque jour faura micux nous placer.

Mais comment retrouver la gloire qui m'est due ?  
Qui peut te rendre à moi, félicité perdue ?  
Est-ce dans mes pareils que je dois te chercher ?  
Ils m'échappent, la mort me les vient arracher ;  
Et, frappés avant moi, le tombeau les dévore :  
J'irai bientôt les joindre ; où vont-ils ? je l'ignore.

Est-il vrai ? n'est-ce point une agréable erreur,  
Qui de la mort en moi vient adoucir l'horreur ?  
O mort ! est-il donc vrai que nos ames heureuses  
N'ont rien à redouter de tes fureurs affreuses ;  
Et qu'au moment cruel qui nous ravit le jour,  
Tes victimes ne font que changer de séjour ?  
Quoi ! même après l'instant où tes ailes funebres  
M'auront enseveli dans tes noires ténèbres,  
Je vivrois ! Doux espoir ! que j'aime à m'y livrer ! (10)

De quelle ambition tu te vas enivrer,  
Dit l'impie ! Est-ce à toi, vainc & foible étincelle,  
Vapeur vile, d'attendre une gloire immortelle ?  
Le hasard nous forma ; le hasard nous détruit ; (11)  
Et nous disparaissions comme l'ombre qui fuit.  
Malheureux ! attendez la fin de vos souffrances ;  
Et vous, ambitieux, bornez vos espérances :  
La mort vient tout finir, & tout meurt avec nous.  
Pourquoi, lâches humains ! pourquoi la craignez-  
vous ?  
Qu'est-ce donc qu'un cercueil offre de si terrible ?  
Une froide poussiere, une cendre insensible.

## *Chant second.*

45

Là, nous ne trouvons plus ni plaisir ni douleur.  
Un repos éternel est-il donc un malheur ?  
Plongeons-nous sans effroi dans ce muet abîme,  
Où la vertu pérît, aussi-bien que le crime ;  
Et, suivant du plaisir l'aimable mouvement,  
Laissons-nous au tombeau conduire mollement,

A ces mots insensés, le Maître de Lucrece,  
Usurpant le grand nom d'ami de la sagesse,  
Joint la subtilité de ses faux argumens ;  
Lucrece de ses vers prête les ornemens.  
De la noble harmonie indigne & triste usage !  
Epicure avec lui m'adresse ce langage.

Cet esprit, ô mortels ! qui vous rend si jaloux, (12)  
N'est qu'un feu qui s'allume & s'éteint avec nous.  
Quand par d'affreux sillons l'implacable vieillesse  
A sur un front hideux imprimé la tristesse ;  
Que dans un corps courbé sous un amas de jours ,  
Le sang, comme à regret, semble achever son cours;  
Lorsqu'en des yeux couverts d'un lugubre nuage ,  
Il n'entre des objets qu'une infidelle image ;  
Qu'en débris chaque jour le corps tombe & pérît :  
En ruines aussi je vois tomber l'esprit.  
L'ame mourante alors, flambeau sans nourriture ,  
Jette par intervalle une lueur obscure.  
Triste destin de l'homme ! il arrive au tombeau ,  
Plus foible, plus enfant qu'il ne l'est au berceau. (13)  
La mort, du coup fatal rappelle enfin l'édifice :  
Dans un dernier soupir achevant son supplice ,  
Lorsque vide de sang le cœur reste glacé ,  
Son ame s'évapore , & tout l'homme est passé.

Sur la foi de tes chants , ô dangereux Poète ,  
 D'un Maître trop fameux , trop fidèle interprète ,  
 De mon heureux espoir désormais détrompé ,  
 Je dois donc , du plaisir à toute heure occupé ,  
 Consacrer les momens de ma course rapide ,  
 A la Divinité que tu choisis pour guide : ( 14 )  
 Et la mère des jeux , des ris & des amours ,  
 Doit , ainsi qu'à tes vers , présider à mes jours .  
 Si l'homme cependant , au bout de sa carrière ,  
 N'a plus que le néant pour attente dernière ;  
 Comment puis-je goûter ces plaisirs peu flatteurs ,  
 Du destin qui m'attend foible consolateurs ?  
 Tu veux me rassurer , & tu me désespères .  
 Vivrai-je dans la joie , au milieu des misères ,  
 Quand même je n'ai pas ou reposer un cœur  
 Las de tout parcourir en cherchant son bonheur ?  
 Rois , sujets , tout se plaint , & nos fleurs les plus  
 belles  
 Renferment dans leur sein des épines cruelles : ( 15 )  
 L'amertume secrète empoisonne toujours  
 L'onde qui nous paroît si claire dans son cours .  
 C'est le sincère aveu que me fait Epicure .  
 L'Orateur du plaisir m'en apprend la nature .  
 J'abandonne ce maître ; ô raison , viens à moi !  
 Je veux seul méditer & m'instruire avec toi .

Je pense . La pensée , éclatante lumière , ( 16 )  
 Ne peut sortir du sein de l'épaisse matière .  
 J'entrevois ma grandeur . Ce corps lourd & grossier  
 N'est donc pas tout mon bien , n'est pas moi tout  
 entier ?  
 Quand je pense , chargé de cet emploi sublime ,

## *Chant second.*      47

Plus noble que mon corps , un autre être m'anime.  
J'en trouvai donc qu'en moi , par d'admirables noeuds ,  
Deux êtres opposés sont réunis entr'eux ; ( 17 )  
De la chair & du sang , le corps , vil assemblage ;  
L'âme , rayon de Dieu , son souffle , son image .  
Ces deux êtres liés par des noeuds si secrets ,  
Séparent rarement leurs plus chers intérêts :  
Leurs plaisirs sont communs , aussi-bien que leurs  
peines .

L'âme , guide du corps , doit en tenir les rênes ;  
Mais par des maux cruels quand le corps est troublé ,  
De l'âme quelquefois l'empire est ébranlé .  
Dans un vaisseau brisé , sans voile , sans cordage ,  
Triste jouet des vents , victime de leur rage ,  
Le pilote effrayé , moins maître que les flots ,  
Veut faire entendre en vain sa voix aux Matelots ,  
Et lui-même avec eux s'abandonne à l'orage .  
Il périt ; mais le nôtre est exempt du naufrage .  
Comment périrait-il ? Le coup , fatal au corps ,  
Divise ses liens , dérange ses ressorts :  
Un être simple & pur n'a rien qui se divise ,  
Et sur l'âme la mort ne trouve point de prise .  
Que dis-je ? tous ces corps dans la terre engloutis ,  
Disparus à nos yeux , sont-ils anéantis ? ( 18 )  
D'où nous vient du néant cette crainte bizarre ?  
Tout en sort , rien n'y rentre ; & la nature avare ,  
Dans tous ses changemens ne perd jamais son bien .  
Ton art , ni tes fourneaux n'anéantiront rien ,  
Toi , qui riche en fumée , ô sublime Alchimiste ! ( 19 )  
Dans ton laboratoire invoques Trismégiste :  
Tu peux filtrer , dissoudre , évaporer ce sel ;  
Mais celui qui l'a fait , veut qu'il soit immortel . ( 20 )

Prétendras-tu toujours à l'honneur de produire,  
Tandis que tu n'as pas le pouvoir de détruire ? (21)  
Si du sel , ou du sable , un grain ne peut périr ,  
L'être qui pense en moi , craindra-t-il de mourir ?  
Qu'est-ce donc que l'instant où l'on cesse de vi-  
vre ? ( 22 )

I.l'instant où de ses fers une ame se délivre.  
Le corps né de la poudre , à la poudre est rendu ;  
L'esprit retourne au Ciel , dont il est descendu.

Peut-on lui disputer sa naissance divine ?  
N'est-ce pas cet esprit plein de son origine , ( 23 )  
Qui , malgré son fardeau , s'eleve , prend l'essor ,  
A son premier séjour quelquefois vole encor ,  
Et revient tout chargé de richesses immenses : ( 24 )  
Platon , combien de fois , jusqu'au Ciel tu t'élances !  
Descartes , qui souvent m'y ravit avec toi ;  
Pascal , que sur la terre à peine j'apperçoi ; ( 25 )  
Vous qui nous remplissez de vos douces manies ,  
Poëtes enchanteurs , admirables génies ;  
Virgile , qui d'Homere apprit à nous charmer ,  
Boileau , Corneille , & toi que je n'ose nommer ,  
Vos esprits n'étoient-ils qu'étincelles légères ,  
Que rapides clartés & vapeurs passagères ? ( 26 )

Que ne puis-je prétendre à votre illustre sort ,  
O vous , dont les grands noms sont exempts de la  
mort !

Eh ! pourquoi dévoré par cette folle envie ,  
Vais-je étendre mes vœux au-delà de ma vie ?  
Par de brillans travaux je cherche à dissipier  
Cette nuit dont le tems me doit envelopper .

Des  
Ce q  
Je v  
J'app  
De t  
Gran  
  
Si je  
Talloi  
Et si j  
Falllo  
Que  
Mais  
Pour  
C'est  
  
Et qu  
Dans  
Quoi  
  
Puisq

Sur la  
La ver  
Mais j  
Et je l  
S'il le  
Il veu  
Oui ,  
Ainsi c  
Perc

Des siecles à venir je m'occupe sans cesse.  
Ce qu'ils diront de moi , m'agite & m'intéresse.  
Je veux m'éterniser , &c , dans ma vanité ,  
J'apprends que je suis fait pour l'immortalité. (27)  
De tout bien qui pérît mon ame est mécontente.  
Grand Dieu ! c'est donc à toi de remplir mon  
attente.

Si je dois me borner aux plaisirs d'un instant ,  
Fallait-il pour si peu m'appeler du néant ?  
Et si j'attends en vain une gloire immortelle ,  
Fallait-il me donner un cœur qui n'aimât qu'elle ?  
Que dis-je ? libre en tout , je fais ce que je veux :  
Mais dépend-il de moi de vouloir être heureux ?  
Pour le vouloir , je sens que je ne suis plus libre.  
C'est alors qu'en mon cœur il n'est plus d'équi-  
libre ,

Et qu'aspirant toujours à la félicité ,  
Dans mon ambition je suis nécessité.  
Quoi ! l'homme n'est-il pas l'ouvrage d'un bon  
Maître ?  
Puisqu'il veut être heureux , il est donc fait pour  
l'être.

Sur la terre , il est vrai , je vois dans le malheur (28)  
La vertu gémisante , & le vice en honneur ;  
Mais j'éleve mes yeux vers ce Maître suprême ,  
Et je le reconnois dans ce désordre même.  
S'il le permet , il doit le réparer un jour.  
Il veut que l'homme espere un plus heureux séjour.  
Oui , pour un autre tems , l'Etre juste & sévere ,  
Ainsi que sa bonté , réserve sa colère.

Peres des fictions , les Poëtes menteurs ,

Tome I.

E

De ces dogmes , dit-on , furent les inventeurs ;  
 Et si-tôt que la Grece , ivre de son Homere , (29)  
 Eut de l'Empire sombre admiré la chimere ,  
 Le peuple qu'effrayoient Thisiphone & ses sœurs ,  
 D'un charmant Elysée espéra les douceurs .

Pluton fut leur ouvrage , & leurs mains , je l'a-  
 voue ,

Etendirent jadis Ixion sur sa roue .

L'onde affreuse du Stix qui couloit sous leurs loix ,  
 Ferma les noirs cachots qu'elle entoura neuf fois .  
 Ils livrerent Tantale à des ondes perfides ,  
 Qui s'échappoient sans cesse à ses levres arides .  
 Par l'urne de Minos , & ses arrêts cruels ,  
 Ils jetterent l'effroi dans l'ame des mortels .  
 Ils leur firent entendre une ombre malheureuse ,  
 Qui poussant vers le Ciel une voix douloureuse ,  
 S'éctrioit : *Par les maux que je souffre en ces lieux ,  
 Apprenez , ô mortels , à respecter les Dieux !* (30)  
 Hardis fabricateurs de mensonges utiles ,  
 Eussent-ils pu trouver des auditeurs dociles ,  
 Sans la secrete voix , plus forte que la leur ;  
 Cette voix qui nous crie au fond de notre cœur ,  
 Qu'un Juge nous attend , dont la main équitable  
 Tient de nos actions le compte redoutable ?  
 Il ne laissera point l'innocent en oubli :  
 Espérons , & souffrons ; tout sera rétabli .

L'attente d'un vengeur qui console Socrate ,  
 Lui fait subir l'arrêt de sa patrie ingrate .  
 Proscrit par l'injustice , il expire content ;  
 Et je l'admirerois jusqu'au dernier instant ,

## *Chant second.*      51

S'il ne me nommoit pas , ô demande frivole !  
La victime qu'il veut que pour lui l'on immole. (31)  
Que notre esprit est foible & s'égare aisément !

Mais , que dis-je ? le mien s'égare en ce moment.  
De l'immortalité tes promesses pompeuses , (32)  
À moi-même , ô raison ! me deviennent douteuses.  
Quoi ! cette ame sujette à tant d'obscurité ,  
Peut elle être un rayon de la Divinité ?  
Dieu brillant de lumiere , est-ce là ton image ?  
Ô parfait Ouvrier , l'homme est-il ton ouvrage ?  
Dans un corps , il est vrai , je suis emprisonné :  
Mais pour quel crime affreux y suis-je condamné ?  
Cruellement puni sans me trouver coupable , (33)  
Et toujours à moi-même énigme inconcevable ,  
Qu'ai-je fait ? Par pitié , raison , sois mon soutien :  
Réponds-moi . Mais , hélas ! tu ne me dis plus rien.  
A mon secours enfin j'appelle tous les hommes.  
Je demande où l'on va , d'où l'on vient , qui nous  
sommes ;  
Et tous sont occupés , sans songer à mes maux ,  
De ces amusemens qu'ils nomment leurs travaux.  
On détruit , on élève , on s'intrigue , on projette !  
Sans cesse l'on écrit , & sans cesse on répète. (34)  
L'un , jaloux de ses vers , vain fruit d'un doux repos ,  
Croit que Dieu ne l'a fait que pour ranger des mots .  
L'autre , assis pour entendre & juger nos querelles ,  
Dicte un amas d'arrêts , qui les rend éternelles .  
Cent fois j'ai souhaité , j'en fais l'aveu honteux ,  
Pouvoir de mes malheurs me distraire comme eux ;  
Et risquant sans remords mon ame infortunée ,  
Attendre du hasard ma triste destinée .

Quelques-uns , m'a-t-on dit , cherchant la vérité , ( 35 )

Dans un savant loisir ont long-tems médité ,  
Et leurs veilles ont fait la gloire de la Grece :  
Dans l'école d'Athene habita la sagesse .  
Puise , pour m'exposer ce merveilleux tableau ,  
Raphaël prendre encor son sublime pinceau !

Que de héros fameux ! quels graves personnages !  
Que vois-je ? la discorde au milieu de ces sages ;  
Et de maîtres , entr'eux sans cesse divisés ,  
Naissent des sectateurs l'un à l'autre opposés .  
Nos folles vanités font pleurer Héraclite ; ( 36 )  
Ces mêmes vanités font rire Démocrite .  
Quel remede à nos maux , que des ris ou des pleurs !  
Qu'ils en cherchent la cause , & guérissent nos cœurs .

Habitant des tombeaux , que t'apprend leur silence ? ( 37 )

« Les atômes erroient dans un espace immense ,  
» Déclinant de leur route ils se sont approchés .  
» Durs , inégaux , sans peine ils se sont accrochés .  
» Le hasard a rendu la nature parfaite .  
» L'œil au-dessous du front se creusa sa retraite :  
» Les bras au haut du corps se trouverent liés :  
» La terre heureusement se durcit sous nos pieds .  
» L'univers fut le fruit de ce prompt assemblage ;  
» L'être libre & pensant en fut aussi l'ouvrage . »  
Par honneur ' Hippocrate , ou par pitié du moins ,  
Va guérir ce rêveur si digne de tes soins . ( 38 )  
C'est à l'eau dont tout sort que Thalès nous ramene . ( 39 )

## *Chant second.* . . . . . 53

L'air seul a tout produit , nous dit Anaximene ;  
Et l'éternel pleureur assure que le feu ,  
De l'univers naissant mit les ressorts en jeu.  
Pithon qui n'a trouvé rien de sûr que son doute ,  
De peur de s'égarer , ne prend aucune route.  
Insensible à la vie , insensible à la mort ,  
Il ne fait quand il veille , il ne fait quand il dort ;  
Et de son indolence , au milieu d'un orage ,  
Un stupide animal est en effet l'image. ( 40 )  
Orné de sa besace , & fier de son manteau ,  
Cet orgueilleux n'apprend qu'à rouler un tonneau.  
Oui , sa lanterne en main , Diogene m'irrite ; ( 41 )  
Il cherche un homme , & lui n'est qu'un fou que  
j'évite.

C'est assez contempler ces astres si parfaits ; ( 42 )  
Anaxagore , enfin , dis-nous qui les a faits ?  
Mais quelle douce voix enchanter mon oreille ?  
Tandis qu'en ces jardins Epicure somameille , ( 43 )  
Que de voluptueux répètent ses leçons ,  
Mollement étendus sur de tendres gazon !  
Malheureux , jouissez promptement de la vie :  
Hâtez-vous , le tems fuit , & la Parque ennemie ,  
D'un coup de son ciseau va vous rendre au néant :  
Par un plaisir encor volez-lui cet instant.  
Votre austere rival , pâle , mélancolique ,  
Fait de ses grands discours résonner le portique. ( 44 )  
Je tremble en l'écoutant ; sa vertu me fait peur.  
Je ne puis comme lui rire dans la douleur ;  
J'ose la croire un mal , & le crois sans attendre  
Que la goutte en fureur me contraigne à l'ap-  
prendre. ( 45 )

L'Académie enfin , par la voix de Platon  
 Va dissiper en moi tout l'ennui de Zénon.  
 Mais de Platon lui-même , & qu'attendre & que  
     croire ,  
 Quand de ne rien savoir son maître fait sa gloire ?  
 Incertain comme lui , n'osant rien hasarder , (46)  
 Il réfute , il propose , & laisse à décider.  
 Par quelques vérités à peine il me console :  
 Il s'arrête , il hésite , il doute , & me désole.  
 Son disciple jaloux , prompt à l'abandonner , (47)  
 Se retire au Lycée , & m'y veut entraîner :  
 Mais à l'homme inquiet , le maître d'Alexandre  
 Du terrible avenir ne daigne rien apprendre.  
 Que me fait sa morale & tout son vain savoir ,  
 S'il me laisse mourir sans un rayon d'espoir ?  
 Loin des longs raisonneurs que la Grèce publie ,  
 Le mystique vieillard m'appelle en Italie. (48)  
 La mort , si je l'en crois , ne doit point m'affliger :  
 On ne périt jamais , on ne fait que changer ;  
 Et l'homme & l'animal , par un accord étrange ,  
 De leurs ames entr'eux font un bizarre échange .  
 De prisons en prisons renfermés tour-à-tour ,  
 Nous mourons seulement pour retourner au jour .  
 Triste immortalité ! frivole récompense  
 D'une abstinence austere , & de tant de silence !

Philosophes : que dis-je ? antiques discoureurs ,  
 C'est prêter trop long-tems l'oreille à vos erreurs .  
 Ainsi donc étourdi de pompeuses paroles ,  
 Plus troublé que jamais , je fors de vos écoles .  
 Vous promettez beaucoup : de vos grands noms  
     frappé ,

## *Chant second.*

55

J'attendois tout de vous , & vous m'avez trompé.  
Du seul fils d'Ariston je n'ai point à me plaindre; (49)  
Ennemi du mensonge , il m'apprend à le craindre ;  
Il tremble à chaque pas , & vers la vérité  
Je sens qu'il me conduit par sa timidité.

D'un heureux avenir je lui dois l'espérance :  
D'un Dieu qui me chérit j'entrevois la puissance.  
Mais s'il n'aime ce Dieu , dans un désordre affreux  
Doit-il laisser languir un sujet malheureux ?  
Pourquoi de tant d'honneur & de tant de misère ,  
Réunit-il en moi l'assemblage adultere ?  
Prodigue de ses biens , un pere plein d'amour ,  
S'empresse d'enrichir ceux qu'il a mis au jour.  
L'être toujours heureux , rend heureux ses ouvrages : ( 50 )

Il s'aime ; son amour s'étend sur ses images.  
Il nous punit : de quoi ? nous l'a-t-il révélé ? ( 51 )  
La terre est un exil ; pourquoi suis-je exilé ?  
Qui suis-je ? Mais , hélas ! plus je veux me connoître ,  
Plus la peine & le trouble en moi semblent renaître.  
Qui suis-je ? Qui pourra me le développer ?  
Voilà , Platon , voilà le noeud qu'il faut couper.  
Platon ne parle plus , ou je l'entends lui-même  
Avouer le besoin d'un oracle suprême. ( 52 )  
Platon ne parle plus , quel sera mon secours ?  
Il faut donc me résoudre à m'ignorer toujours.  
Dans ce nuage épais , quel flambeau peut me luire ?  
Dans ce dédale obscur , quel fil peut me conduire ?  
Qui me débrouillera ce chaos plein d'horreur ?  
Mon cœur désespéré se livre à sa fureur. ( 53 )  
Vivre sans se connoître est un trop dur supplice :  
Que , par pitié pour moi , la mort m'anéantisse .

O Ciel ! c'est ta rigueur que j'implore à genoux :  
 Daigne écraser enfin l'objet de ton courroux.  
 Montagnes, couvrez-moi ; terre, ouvre tes abîmes :  
 Si je suis si coupable, engloutis tous mes crimes :  
 Et périsse à jamais le jour infortuné  
 Où l'on dit à mon père : *Un enfant vous est né !*

De mon état cruel quand je me désespère,  
 Et sens avec Platon qu'il faut qu'un Dieu m'éclaire ;  
 J'apprends qu'un peuple entier garde encore aujourd'hui  
 Un livre qu'autrefois le Ciel dicta pour lui.  
 Ah ! s'il est vrai, j'y cours. Quelle route ai-je à suivre ?  
 Où faut-il s'adresser ? à quel peuple ? à quel livre ?  
 Si Dieu nous a parlé, qu'a-t-il dit ? je le croi.

Pour chercher de ce Dieu la véritable loi,  
 Parmi tant de mortels je trouve à peine un guide.  
 Ensevelis, hélas ! dans un repos stupide,  
 Ou plongés presque tous dans de frivoles soins,  
 Leur plus grand intérêt les occupe le moins.  
 Montagne m'entretient de sa douce indolence :  
 Sait-il de quel côté doit pencher la balance ? (54)  
 Ce n'est pas vers le but que Bayle veut marcher ; (55)  
 C'est l'obstacle qu'il aime, il ne veut que chercher,  
 Pour toi, coupable Auteur d'un ténébreux système, (56)  
 Qui de tout réuni, formes l'Être suprême,  
 Et qui m'éblouissant par tes pompeux discours,  
 Anéantis ce Dieu dont tu parles toujours ;  
 Caché dans ton nuage, impénétrable asyle,

## *Chant second.* 57

A l'abri de mes coups , tu peux rester tranquille.  
Qu'à sonder l'épaisseur de ton obscurité ,  
Tes hardis sectateurs mettent leur vanité ,  
Et jaloux d'un honneur où je n'ose prétendre ,  
Se disputent entr'eux la gloire de t'entendre.  
Le Déiste du moins me parle sans détours :  
Content de sa raison qu'il me vante toujours , (57)  
Elle seule l'éclaire ; il marche à sa lumiere.

Ouvre les yeux , ingrat ! connois-la toute entière , (58)

Cette même raison m'éclaire comme toi ;  
Tu la verras bientôt me conduire à la foi.  
Au jour dont j'ai besoin elle-même m'appelle ,  
Et m'apprend à chercher un guide meilleur qu'elle .  
D'une Religion je lui dois le desir. (59 )  
C'est encore avec elle que je vais la choisir.

*Fin du second Chant.*

---

## N O T E S DU SECOND CHANT.

(1) Sur la peinture de nos malheurs, écoutons d'abord le sage : *Laudavi magis mortuos quam viventes, & feliciorem utroque judicavi qui nondum natus est, nec vidi mala quæ sub sole sunt.* Eccles. cap. iv. v. 2. 3.

Écoutons ensuite les Payens.

*Tum porrò puer, ut sœvis projectus ab undis  
Navita, nudus humi jacet infans. . . .  
Cui tantum in vita restat superare dolorum.*

A Lucrece, ajoutons Cicéron déjà cité par Saint Augustin : *Hominem non ut à matre, sed à noverca natum, corpore nudo, fragili & infirmo, animo autem anxio ad molestias, in quo tamen inest obrutus quidam divinus ignis.* Aux plaintes de Cicéron joignons celles de Pline le Naturaliste, L. 7. *Jacet manibus pedibusque devinctis flens animal ceteris imperaturum, & à suppliciis vitam auspicatur, unam tantum ob culpam, quia natum est.* On fait cette sentence des anciens, que le premier bonheur étoit de ne pas naître, le second de mourir promptement. Elle est dans Théognis & dans Cicéron. *Primum non nasci, alterum quam citè mori.* C'est donc bien injustement qu'on

## Notes du second Chant. 59

a accusé M. Paschal d'avoir par misanthropie exacerbé les malheurs de l'homme. Il en a parlé avec moins de vivacité que les Payens , & à la peinture de notre misère , il a opposé celle de notre grandeur ; au lieu que Pline s'est emporté jusqu'à dire que le plus grand des présens de la nature étoit le pouvoir de nous donner la mort.

(2) Ces trois vers sont heureusement rendus par le Traducteur Italien.

*Quando alla luce in mezzo al pianto aperſi  
Languidi j lumi, e alle materne ſtrida  
Eco faciendo , in queſta Valle entraī.*

(3) Fameux rival de Démosthène , dont l'oraison sur la couronne est si belle.

(4) Saint Augustin , dans ses Confessions , se reproche le plaisir qu'il avoit dans sa jeunesse à lire Virgile. « La lecture de ce Poëte , dit-il , n'alloit » qu'à charger ma mémoire des erreurs d'un certain Enée , tandis que j'oubliais les miennes. » Je pleurois la mort de Didon ; & la mort que » me donnaient ces vains plaisirs , je la regardois » d'un œil sec. » *Tenere cogebat Aeneæ nescio cu-  
jus errores , oblitus errorum meorum , & plorare  
Didonem mortuam , cùm interea meipsum in his à  
te morientem , Deus vita mea , fccis oculis ferrem  
miserrimus.*

(5) M. Newton détruit les tourbillons de Descartes , & son système sur les couleurs. Suivant les expériences , la lumière est un amas de rayons colorés. Un rayon se divise en sept parties , & le mélange des couleurs primitives produit les diffé-

rentes couleurs. Mais malgré ce qu'il dit des sept premières couleurs, M. du Fay lut à une assemblée publique de l'Académie des sciences un mémoire, pour prouver qu'au lieu des sept couleurs primitives que compte M. Newton, on n'en doit admettre que trois.

(6) Dans ce morceau, il est aisé de reconnoître M. Paschal : c'est ainsi qu'il fait humilier l'homme. En même tems qu'il l'abaisse, il le relève. Montagne le jette à terre, & l'y laisse sans consolation ni espérance. S'il parle de lui-même à tout moment ; ce n'est que pour se décrier. « Mon » esprit, dit-il, est si affrété à mon corps, que « quand son compagnon a la colique, il l'a aussi. » Si la santé me rit & la clarté d'un beau jour, « me voilà honnête homme.... Ma vertu est une » vertu, ou innocence, pour mieux dire, acciden- « dentelle... L'incertitude de mon jugement est » si également balancée, qu'en la plupart des oc- » currences, je la compromettois volontiers à la » décision du sort & des dés. » Voilà un homme qui fait bien de l'honneur à son jugement, à son esprit & à sa vertu !

(7) « J'apporte en naissant, dit M. Buffet, » Intr. à la Philosophie, cet amour du bonheur. » La raison, si-tôt qu'elle commence, me le fait chercher par des moyens bons ou mauvais ; mais » enfin elle le cherche. Cependant je désire ; ce » qui prouve que je ne possède point. Le désir » & le parfait bonheur ne peuvent se trouver ensemble. »

(8) On a reproché à M. de la Rochefoucauld d'avoir

## *du second Chant.* 61

d'avoir , dans ses Maximes , anéanti nos vertus , en rapportant toutes nos actions à l'amour-propre. Il nous a peints tels que nous sommes , depuis le désordre du péché , comme je le dirai au sixième Chant : *Quand l'homme n'est qu'à lui , tout l'homme est à l'orgueil.*

( 9 ) Suivant Pope , dans son *Essai sur l'homme* , tout ce qui est , est bien ; & , dans le système général de l'Univers , l'homme est à sa place. Séneque avoit dit aussi , que notre état ne comporte pas de plus grands biens. Nous avons , selon lui , reçu de grandes choses ; nous n'étions pas capables d'en recevoir de plus grandes. *Magna accepimus , majora non capimus.* Il est clair que nous avons reçu de grandes choses ; mais la religion nous apprend que nous en avons perdu de plus grandes. Du reste , ce vers , qui fit de la peine à Pope quand cet ouvrage parut , l'engagea à m'écrire la Lettre qui se trouve à la suite de ce Poème , avec celles du Chevalier de Ramsay , au sujet du système de Pope ; & j'ai ajouté à ces Lettres , l'exposition de mes sentimens sur le Poème très-dangereux de Pope.

( 10 ) *Dabam me tantæ spei* , dit Séneque , bien différent de ces esprits forts , qui tâchent de se persuader le contraire , & qui aiment à se livrer , pour ainsi dire , à l'espérance du néant.

( 11 ) Tel est le langage des libertins dans le Livre de la sageesse. *Ex nihilo nati sumus , & post hoc*

*Tome I.*

F

*erimus tanquam non fuerimus.* Et dans Sénèque le tragique :

*Post mortem nihil est, ipsaque mors nihil.  
Velocis spatii meta novissima.*

*Quid habet ista res, aut latabile, aut gloriosum?* répond Cicéron à ceux qui sont capables de dire si gaiement la chose du monde la plus triste, & qui devroit faire notre désespoir si elle étoit véritable.

(12) Lucrece, Liv. 5.

*Præterea gigni pariter cum corpore, & unde  
Crescere sentimus, pariterque senescere mentem.  
Post ubi jam validis quassatum est viribus avi  
Corpus, & obtusis ceciderunt viribus arcus,  
Claudicat ingenium: delirat linguaque, mensque*

(13) Dans l'Anti-Lucrece :

*Tunc vitio primæ ceu debilitatis hebescit  
Machina, fitque senex iterum puer: unde necessitas:  
Huic semel addictam rursum puerascere mentem,  
Non per se, verum quia paulatim organa cessant.*

(14) Vénus, que Lucrece invoque au commencement de son Poème, & qui est, selon lui, *homini num Divinumque voluptas.*

(15) Suivant l'aveu de Lucrece :

*Usque adeò de fonte leporum  
Surgit amari aliquid, quod in iphis floribus angustis*

## *du second Chant.*      63

M. de Fontenelle, dans ses Dialogues sur les morts, fait dire à la Reine Elisabeth : *Les plaisirs ne sont point assez solides, pour souffrir qu'on les approfondisse : il ne faut que les effleurer. Ils ressemblent à ces terres marécageuses sur lesquelles on est obligé de courir légèrement, sans y arrêter le pied.*

(16) Long-tems avant Descartes, Cicéron avoit fait valoir cette preuve qu'il avoit trouvée dans Platon. Ce qui a paru vrai à ses grands hommes, paroît douteux à Locke, qui ignore si la matière ne peut pas penser. Il n'y a point, comme dit Cicéron, d'opinion, quelque bizarre qu'elle soit, qui n'ait quelque Philosophe pour protecteur. Locke avoue que nous ne pouvons concevoir la matière pensante : mais delà, dit-il, devons-nous conclure que Dieu ne peut pas la rendre pensante ? Le recours à la puissance de Dieu n'excuse pas un pareil doute. On pourroit de même rendre incertaines toutes les vérités géométriques, en disant par exemple : Que savons-nous si Dieu ne peut pas faire un cercle quarré ?

(17) M. Arnaud, Lettre 501, remarque que Descartes, dans ce qu'il a écrit sur l'ame, semble avoir été choisi par la Providence, pour confondre les libertins d'une maniere proportionnée à leurs dispositions. *Il avoit, dit-il, une grandeur d'esprit extraordinaire ; une application à la seule philosophie, ce qui ne leur est point suspect ; une profession ouverte de se dépouiller de tous les préjugés communs, ce qui est fort de leur goût ; & c'est par-là même qu'il a trouvé le moyen de convaincre qu'il n'y a rien de plus contraire à la raison, que de vouloir que la*

dissolution de notre corps, qui n'est autre chose que le dérangement de quelques parties de la matière, soit l'extinction de notre ame. Et comment a-t-il trouvé cela? En établissant par des principes clairs, que ce qui pense & ce qui est étendu, sont deux substances totalement distinctes, en sorte qu'on ne peut concevoir, ni que l'étendue soit une modification de la substance pensante, ni la pensée une modification de la substance étendue.

( 18 ) La destruction d'une substance étendue n'est que la séparation des parties. Quand on brûle du bois, rien n'en pérît. La partie la plus subtile s'envole, & s'appelle fumée : la partie huileuse s'attache à la cheminée, & s'appelle suie : la partie grossière reste dans la cheminée, & s'appelle cendre.

( 19 ) Mercure Trismégiste, c'est-à-dire, trois fois grand, celui que les Alchimistes croient l'inventeur de leur science, Auteur aussi chimérique que leur art : *Cujus principium mentiri, medium laborare, finis mendicare.*

( 20 ) Tous les êtres simples nous paroissent indestructibles par eux-mêmes; ainsi nous pouvons les appeler immortels. Mais nous ignorons si la destruction de l'Univers n'ira pas jusqu'à l'anéantissement des élémens qui le composent.

J'ai dit dans cette note, que nous ignorons, etc. C'est plutôt incertitude qu'ignorance: car la révélation en parle; mais on dispute sur ce qu'elle en dit. *Elementa solventur*, dit Saint Pierre, *mutabuntur tenetay*; cela ne dit pas anéantissement. *Mutabis eos (cœlos)*, & *mutabuntur*, dit le Psalmiste; le simple changement ne pouvoit être plus expressé.

ment  
Je sim  
rerum  
Figura  
Jérôme  
quod  
perpet  
tuum.  
( 21 )

les Al  
anéan  
transm  
succès  
cherch

( 22 )  
opposé  
Lactan  
qui a i

Cede  
In t  
Id r

Bayle,  
vers un  
sentent  
Lucreti  
defende  
& impr

( 23 )  
verte d  
spiritue  
quarrés

## du second Chant. 65

ment marqué. Aussi Saint Augustin tient-il pour le simple changement, lorsqu'il dit : *Mutatione verum, non omnino interitu, transibit hic mundus... Figura præterit, non natura.* ( De Civ. l. xx. ) Saint Jérôme le pensoit de même. *Didici*, dit Salomon, *quod omnia opera quæ fecit Deus, perseverent in perpetuum*; l'Hébreu est plus fort : *erunt in perpetuum.* Eccl. III. 14. Cela seul justifie mon vers.

( 21 ) Malgré ce pouvoir de vie & de mort que les Alchimistes s'attribuent, ils ne peuvent ni anéantir les corps simples, ni le produire, ni les transmuer. Quand les bonnes raisons & les mauvais succès pourront enfin leur ouvrir les yeux, ils ne chercheront plus la pierre philosophale.

( 22 ) Lucrece lui-même a dit la même chose, si opposée à son système, dans ces trois vers que cite Lactance, en les attribuant à la force de la vérité, qui a fait parler ainsi ce Poète :

*Cedit enim retrò de terra quod fuit ante  
In terram : sed quod missum est ex aetheris oris,  
Id rursùs cœli fulgentia templa receptant.*

Bayle, à l'article de Lucrece, veut donner à ses vers un sens forcé, que certainement ils ne présentent pas, & la réflexion de Lactance est juste. *Lucretius oblitus quid affereret, & quod dogma defendeveret ; hos versus posuit ; sed vietus est veritate, & imprudenti ratio vera subrepit.* L. 7, c. 12.

( 23 ) Quelle volupté ne nous cause pas la découverte des vérités abstraites, volupté entièrement spirituelle ? Pythagore, pour avoir trouvé les quarrés des côtés d'un triangle, sacrifia une héca-

tombe en action de graces. Platon vante le bonheur de ceux qui peuvent contempler le beau & le bon dans leur principe. Nous ne pouvons voir des vérités éternelles & immuables , que dans une lumiere éternelle & immuable. L'être capable d'être éclairé par une pareille lumiere n'est pas matériel. *Ex hoc habet argumentum divinitatis suæ*, dit Séneque , *quod divina delectant , nec ut alienis intereat , sed ut suis.* Cicéron , dans le Traité de la Vieillesse , fait la même réflexion . *Sic mihi persuasi , sic sentio , quum tanta celeritas animorum sit , tanta memoria præteriorum , futurorum que providentia , tot artes , tantæ scientie , et inventa , non posse eam naturam quæ res eas contineat , esse mortalem.* Et dans les Tusculanes , il dit encore que nous devons connoître notre ame , que nous ne voyons pas , comme nous connaissons Dieu sans le voir , mais par ses œuvres : *Mentem hominis , quamvis eam non videoas , tamen ut Deum agnoscis ex operibus ejus : sic ex memoria rerum et inventione , et celeritate motus , omnique pulchritudine virtutis , mentem agnoscito.*

( 24 ) Les plaisirs de l'esprit , dit Sherloke , ne dépendent point du corps : or , si l'ame à un bonheur indépendant du corps , elle a donc un principe de vie indépendant du corps ; or , si elle est spirituelle , elle peut donc survivre au corps . « Je ne » prétends pas , ajoute-t-il , donner des preuves » démonstratives de sa spiritualité ; mais il nous » est plus aisé de la prouver que sa matérialité . »

( 25 ) Pendant une carrière si courte , accablé d'infirmités continues , à peine a-t-il vécu , à peine a-t-il écrit . Quel nom il a laissé !

(26) Cicéron fait valoir cet argument : *Quid procreatio liberorum, quid propagatio nominis, quid ipsa sepulcrorum monumenta significant, nisi nos futura cogitare?* Sur quoi Montagne fait cette réflexion : « Un soin extrême tient l'homme d'aller longer son être. Il y a pourvu par toutes ses pièces. Pour les corps sont les sépultures, pour les noms la gloire. Il a employé toutes ses opinions à se rebâtir, impatient de sa fortune, & à s'étayer. L'ame va quêtant de toute part des consolations où elle s'attache & se plante. » Montagne en devoit conclure la grandeur d'un être que rien de périssable ne peut contenter.

(27) Cette preuve frappoit Saint-Evremond. La preuve, dit-il, la plus sensible que j'aie trouvée de l'immortalité de l'ame, est le desir que j'ai de toujours être.

(28) *Vidi lacrymas innocentium & neminem consolatorem.* Eccl. 4. Ce désordre a souvent fait murmurer les Païens contre la Providence. C'est ainsi que s'exprime Claudien :

*Sed cùm res hominum tantà caligine volvì  
Aspicerem, latosque diu florere nocentes,  
Vexarique pios; rursùs labefacta cadebat  
Religio....*

*Abstulit hunc tandem Rufini pena tumultum,  
Absolvitque deos.*

Cette raison est fausse : le Ciel ne se justifie pas toujours de cette façon. Combien de scélérats n'ont point été punis sur la terre ! Claudien en devoit conclure un autre séjour où tout sera rétabli.

*Si la mort étoit la ruine de tout, disoit Platon, & seroit un grand gain pour les méchans.... Mais non ; notre ame emporte avec elle ses bonnes & ses mauvaises actions, qui sont la cause de son bonheur ou de son malheur éternel.* Voilà la réponse à toutes les difficultés sur la Providence : dans le monde moral, comme dans le monde physique, nous accusons à tort la Providence.

*Nous ne voyons encor que le coin du tableau,  
Et nous voulons déjà juger de tout l'ouvrage.*

(29) Les Poètes ont conservé par leurs fables la tradition universelle de l'immortalité de l'ame. C'est ce que dit Cicéron : *Permanere animos arbitratur, consensu nationum omnium : qua in sede maneant ; qualesque sint, ratione descendum est : cuius ignoratio finxit inferos... inde Homeri tota vexuixit ; inde in vicinia nostra Averni lacus, &c.* Et de-là aussi la description des Enfers dans Platon, qui dépeint le séjour des justes, & le séjour des méchans. Ceux qui ont commis des crimes qui peuvent être expiés par des peines passagères, n'y restent qu'un an.

(30) Virgile dépeint un impie dans le Tartare, qui s'écrie :

*Discite justitiam moniti, & non temnere divos.*

(31) Socrate qui paroît si admirable dans le récit que Platon fait de sa mort, finit ce fameux discours, en demandant qu'on offre un coq à Esculape. Ceux qui ne peuvent se persuader que la dernière parole de ce héros de l'Antiquité ait été si pu-

## *du second Chant.* 69

tile, y cherchent un sens allégorique : mais ce sens est bien enveloppé ; & la réponse de Criton, *Nous ferons ce que vous souhaitez*, fait voir qu'il prend la parole de Socrate dans le sens naturel, c'est-à-dire, dans le sens superstitieux.

(32) Séneque a ainsi appellé les preuves de l'immortalité de l'ame. *Credebam facile opinionibus magorum virorum, rem gratissimam promittentium, magis quam probantium.* Cicéron paroît quelquefois penser de même. Ce n'est pas que la raison ne donne de cette vérité des preuves certaines ; mais comme elles sont toutes spirituelles, l'ame les oublie ; quand elle retombe dans les sens, elle y retombe souvent : ce qui a fait dire à M. Bossuet : *L'ame dégradée par le péché, captive du corps d'où lui viennent ses plaisirs & ses douleurs, ne pense, pour ainsi dire, que corps ; & se mêlant avec le corps qu'elle anime, elle a peine à la fin à s'en distinguer ; elle s'oublie, & se méconnoît elle-même.*

(33) La douleur, l'ignorance, la concupiscence & la mort sont des supplices ; & Dieu, dont la puissance est la volonté, *cujus potestas, voluntas* &c., ne veut pas punir un innocent.

(34) Suivant Juvénal, *tener insanabile multos, scribendi cacoethes.* Ce mal est bien ancien, puisque Salomon, Eccles. 12. disoit déjà : *Scribendi plures libros nullus est finis.* Montagne se plaignant de ce qu'il appelle l'écrivaillerie de son siècle, dit qu'on devroit faire des loix contre les Ecrivains ineptes & inutiles, comme on en fait contre les vagabonds & les fainéans : *Alors, ajoute-t-il, on banniroit moi & cent autres.*

(35) Tous les peuples ont été plongés dans les ténèbres de l'idolatrie, & tous les peuples ont eu des Philosophes qui ont cherché la lumiere: les Prêtres en Egypte; les Mages dans la Perse, les Brachmanes dans les Indes, les Druides dans les Gaules, & les fameux Sages de la Grece. Quelle lumiere ont ils trouvée? S'ils en avoient trouvé une certaine, on n'eût point vu tant de systèmes & tant d'écoles.

(36) Héraclite, surnommé le Pleureur, gémissoit de la folie du genre humain: Démocrite s'en moquoit. Tous deux avoient raison, & en même tems tous deux étoient fous de porter les choses à l'excès.

(37) Démocrite qui se retira dans les tombeaux d'Abdere, pour mieux méditer, attribueut à la rencontre fortuite des atomes, la création du monde, & même la liberté de l'homme. Quel rapport entre la déclinaison des atomes & cette liberté? Ce système, qui fut aussi celui d'Epicure & de Lucrece, fait honte à l'esprit humain.

(38) Les Abdéritains, craignant que Démocrite ne devint fou, lui envoyèrent Hippocrate pour rétablir sa santé altérée.

(39) La folie des Philosophes a toujours été de chercher l'origine des choses. Suivant Thalès, c'étoit l'eau; suivant Anaximene, c'étoit l'air; & suivant Héraclite, c'étoit le feu.

(40) Pirrhon, dans une tempête, montra à ceux qui étoient avec lui dans le vaisseau, un pourceau qui mangeoit aussi tranquillement qu'à son ordinaire, voulant les rassurer par cet exem-

ple. Ce  
son nom  
(41) I  
ni raison  
droit être  
Il faisoit  
reste des  
me dévo  
la nature  
que pris  
nant su  
méprisa

(42) I  
né, ré  
lune.

(43) I  
voluptar  
& Horat  
joie spi  
grege p

(44) I  
quel Zé  
Il se fit  
recomm

(45) I  
losophie  
rien ne  
vives do  
faire, e  
mal.

(46) admiral

## *du second Chant.*

71

ple. Ce Philosophe , qui doutoit de tout , a donné son nom à une secte nombreuse.

(41) Diogene n'avoit ni religion , ni pudeur , ni raison. Et quand Alexandre disoit , qu'il voudroit être Diogene , s'il n'étoit pas Alexandre , il faisoit voir que son envie de se distinguer du reste des hommes , alloit jusqu'à la folie. Cet homme dévoué à la gloire , dont il ne connoissoit ni la nature , ni les bornes , veut se distinguer à quelque prix que ce soit ; & , si ce n'est en dominant sur tout , comme conquérant , ce sera en méprisant tout , comme Diogene.

(42) Anaxagore , interrogé pourquoi il étoit né , répondit : Pour contempler le soleil & la lune.

(43) Epicure est appellé par Cicéron , *Homo voluptarius* ; par Sénèque , *Magister voluptatis* ; & Horace ne prend pas cette volupté pour une joie spirituelle , quand il se nomme *Epicuri de grege porcum*.

(44) Le fameux Portique d'Athènes , sous lequel Zénon , chef des Stoïciens , tenoit son école. Il se fit devenir pâle , parce que l'oracle lui avoit recommandé de prendre la couleur des morts.

(45) Les Stoïciens , dans leur orgueilleuse philosophie , faisoient de leur sage , un homme que rien ne pouvoit ébranler. Un d'eux , dans les vives douleurs de la goutte , s'écria : *Tu as beau faire , douleur , je n'avouerai pas que tu sois un mal.*

(46) Socrate & Platon ont débité des vérités admirables , mais toujours avec un air de doute.

*Suum illud, nihil ut affirmet tenet ad extremum,*  
dit Cicéron de Socrate ; & il dit de Platon : *In  
Platonis libris nil affirmatur ; in utramque partem  
multa differuntur.*

(47) Aristote, après avoir été long-tems disciple de Platon, se sépara de lui, & se fit chef d'une secte contraire. Il donnoit ses leçons en se promenant dans le Lycée. On ne sait ce qu'il a pensé sur l'immortalité de l'ame ; ce qui est d'autant plus étonnant, qu'il a écrit sur l'ame, & a fait des traités de morale.

(48) Pythagore, qui débitoit ses principes sous le voile des énigmes, ordonna à ses disciples l'abstinence & le silence. On sait son système de la métémphose.

*Omnia mutantur, nihil interit, errat, & illinc  
Huc venit, hinc illuc, & quoslibet occupat artus  
Spiritus, equè feris humana in corpora transit;  
Inque feras noster.* OVID.

(49) Platon, fils d'Ariston, a bien senti la difficulté ; ce n'est pas sa faute s'il n'a pu la résoudre, *rem vidit, causam nescivit.* La réminiscence qu'il s'imaginoit, c'est-à-dire, l'opinion que nos ames ont existé avant nos corps, n'y répond pas, non plus que le système fameux des deux principes. Cicéron, dans son Hortensius cité par Saint Augustin, approchoit de plus près, en disant que nous naissions pour expier quelque crime commis dans une vie précédente : *Ob aliqua se-  
lera suscepta in vita superiore, pœnarum luendæ*

## du second Chant. 73

sum causâ nos esse natos. Mais quelle avait été cette vie ? Bayle avoue qu'on ne peut se tirer de cette difficulté que par la révélation. « L'histoire, dit-il, est le récit des malheurs & des crimes des hommes. Il n'y a point de ville sans hôpitaux, ni potences, parce que l'homme est malheureux & méchant. Mais pourquoi les layens n'avoient-ils rien à dire de bon sur cela ? C'est par la révélation qu'on peut s'en débarrasser. »

(50) C'est le grand principe que Saint Augustin répète contre Julien, pour prouver le péché originel : **SUB DEO JUSTO NEMO MISER, NISI MEREATUR.** Ce principe si vrai est le fondement de deux Epîtres sur l'homme, qui sont à la suite de ce Poème.

(51) Si nous sommes malheureux, nous sommes punis ; & si nous sommes punis, nous sommes coupables. *Ipsum qui non debet puniri, condemnare, exterum estimas à tua virtute.* Sap. 12.

(52) « A moins, dit-il dans le Phédon, qu'on ne nous donne une voie plus sûre, comme quelque promesse ou révélation divine, afin que sur elle, comme sur un vaisseau qui ne court aucun danger, nous achevions heureusement le voyage de notre vie. »

(53) « J'admire, dit M. Pascal, comment on n'entre pas en désespoir d'un si misérable état. » M. de Voltaire prétend réfuter ainsi cette pensée : « Quand je vois Paris ou Londres, je ne vois aucune raison pour entrer dans ce dé-

Tome I.

G

» sespoir dont parle M. Pascal. J'y vois des hom-  
 » mes heureux, autant que la nature humaine  
 » le comporte.... Il y a bien de l'orgueil & de la  
 » témérité à prétendre que, par notre nature, nous  
 » devons être mieux que nous ne sommes. Je le prétends, sans me croire orgueilleux ni té-  
 » méraire; & qui se console, parce qu'il voit Paris  
 » & Londres, peut bien appeler ces objets de con-  
 » solation, *Solatia luctus exigua ingentis*. Quelques  
 » agréments que nous puissions trouver sur la terre,  
 » nous sentons bien qu'ils sont, comme dit Saint  
 » Augustin, *Solatia miserorum*.

(54) Il est représenté regardant une balance sul-  
 » pendue en l'air, avec cette devise : QUE SAIS-JE?

(55) J'en parle plus au long dans mon Epitre à  
 » M. Rousseau.

(56) Ceux mêmes qui se vantent d'entendre le  
 » mieux Spinoza, ne s'entendent pas entre eux.  
 » Bayle, plus capable qu'un autre de saisir son système,  
 » après avoir réfuté son grand principe, que Dieu est  
 » tout, répond à ceux qui l'accusent de réfuter  
 » Spinoza sans le comprendre : « Si je n'ai pas en-  
 » tendu cette proposition, ce n'est pas ma faute.  
 » Je parlerois avec moins de confiance, si j'avois  
 » écrit contre tout le système de Spinoza : il me  
 » seroit sans doute arrivé plus d'une fois de n'en-  
 » tendre pas ce qu'il veut dire, & il n'y a nulle  
 » apparence qu'il se soit bien entendu lui-même.  
 » Il est vrai que dans ce système plein de confusion

## *du second Chant.* 75

& de ténèbres, tout est incompréhensible hors l'impiété. Il est dit de lui dans l'Anti-Lucrece :

*Omnigeni Spinoso Dei fabricator, & orbem  
Appellare Deum, ne quis Deus imperet orbi,  
Tanquam esset domus ipsa, donum qui condidit,  
ausus.*

(57) C'est Bayle lui-même qui, dans l'article des Manichéens, compare la raison à la loi de Moïse. « La loi, dit-il, suivant les Théologiens, n'étoit pas propre qu'à faire connoître à l'homme son impuissance, la nécessité d'un Rédempteur, & d'une voie miséricordieuse : elle étoit un Péda-gogue pour nous mener à Jésus-Christ. Disons à-peu-près de même de la raison : elle n'est pas propre qu'à faire connoître à l'homme les ténèbres, son impuissance, & la nécessité d'une révélation. » Elle l'a fait jusqu'ici ; elle va me guider encore dans la recherche de cette révélation, en me montrant les preuves de la Religion véritable. Elle va me conduire jusqu'à celui qui guérira les maux, de la grandeur desquels elle m'a si bien convaincu. C'est ce qu'elle ne pouvoit faire pour les Payens. Les plus éclairés étoient aussi convaincus par elle de ces mêmes maux, & reconnaissant que Dieu étoit irrité contre nous, ils pouvoient comparer le supplice qu'il nous faisoit souffrir, en réunissant en nous tant de grandeur & de misère, au supplice que ce tyran dont parle Virgile, faisoit souffrir à ceux qui, attachés à des corps morts, périssaient lentement dans cet embrasement funeste.

*Mortua quin etiam jungebat corpora vivis,  
Componens manibusque manus, atque oribus ora;  
Tormenti genus! & sanie taboque fluentes  
Complexu in misero longâ sic morte necabat.*

Voilà l'état affreux de l'homme depuis le péché tel est ce joug terrible imposé sur lui, dont par l'Eccles. cap. XL. *Occupatio magna creata est omnibus hominibus, & jugum grave super filios Adam, à die exitus de ventre matris eorum, usque in diem sepulturæ, &c.* Les Pélagiens qui nioient le péché originel, étoient forcés de soutenir que nous étions dans le même état où Dieu nous avoit créés. Saint Augustin, en leur opposant la peinture de l'homme depuis sa naissance jusqu'à sa mort, leur demandoit comment une créature innocente pouvoit naître si malheureuse. Il faut, leur disoit-il, accuser Dieu ou d'injustice, ou d'impuissance. Sed quia nec inquisitus, nec impotens est Deus, restat quid grave jugum super filios Adam non fuisset, nisi dilecti originalis meritum præcessisset. C'est donc à ce péché que la raison nous rappelle, & c'est par là qu'elle nous fait sentir la nécessité d'une révélation.

(58) Qui la connoît toute entière, ne se livre pas à elle seule. Elle est une lumiere obscurcie. *Obrutus quidam divinus ignis,* disoit Cicéron. Sa lumiere & son obscurité l'ont fait trop estimer des uns, & trop mépriser des autres. Delà ces sectes si différentes entre elles, des Stoïciens & des Pyrroniens, qui ont pour fondement, l'une, notre orgueil; l'autre, notre misere. *Ut solum certum*

*ft, nihil esse certi, nec miseriis quicquam aut superbiis,* disoit Pline le Naturaliste. Montagne, qui a poussé le pirronisme jusqu'à dire, en regardant sa balance, *Que fais-je? & non pas je ne fais,* parce qu'il ne veut rien assurer, & qu'il doute même s'il doute, ne s'attache qu'à humilier l'homme. *L'ignorance & l'incuriosité, dit-il, sont deux doux oreillers pour une tête bien faite.* Bayle appelle la raison un principe de destruction, & non d'édification, qui ne fert qu'à des doutes. Et comme il se contredit souvent lui-même, il a mieux qu'un autre prouvé la foiblesse de l'homme. Les anciens Pirroniens étoient excusables. La raison alors ne pouvoit pas mieux faire pour nous. Mais depuis qu'elle nous mene à la Religion, des personnes comme Montagne & Bayle, sont-elles excusables? Exclure la raison & n'admettre que la raison, dit M. Pascal, sont deux excès également dangereux. Tout croire & ne rien croire sont aussi deux excès, qui, quoiqu'opposés, ont une même source, le défaut d'examen. Qui croit tout, prend la moindre lueur pour une véritable lumiere; qui doute de tout, prend le moindre nuage pour une obscurité.

(59) La raison nous dit elle-même qu'elle ne peut nous donner des lumières certaines. La preuve en est dans le passage du Phédon, que j'ai déjà cité. Socrate, qui y débite avec tant d'éloquence les preuves de l'immortalité de l'ame, est forcé d'avouer que ces preuves ne sont pas des assurances, mais des espérances. « Il faut cependant, dit-il, sur elles, comme sur une nacelle, passer la mer orageuse de cette vie, à moins que nous ne

## 78 Notes du second Chant.

» trouvions quelque promesse divine , quelque  
» révélation qui sera pour nous un vaisseau qui  
» ne craint point les tempêtes. » Ce passage d'un  
Payen couvre de honte nos impies. S'ils souhai-  
toient qu'il y eût une révélation , ils ne douta-  
roient pas de la vérité de la nôtre. S'ils ne souhai-  
tent pas qu'il y ait une révélation , ils n'écouterent  
donc pas la raison.

Fin des Notes du second Chant.

CH

CETTE

Rome

Domin

Rome

Avec p

Son em

Ces peu

Contre

Tout le

Est semé

Je vois ,

Opposer

Il me ser

Mahome

Mais de

Sous ses

En vain j

Turc , A

Le livre

Et qui re

Que dict

M'appren

Que le C

Vint de l'

---

## CHANT TROISIEME.

---

CETTE ville autrefois maîtresse de la terre,  
 Rome qui , par le fer & le droit de la guerre ,  
 Domina si long-tems sur toute nation ,  
 Rome domine encor par la Religion.  
 Avec plus de douceur , & non moins d'étendue ,  
 Son empire établi frappe d'abord ma vue .  
 Ces peuples , que l'erreur rendit ses ennemis , ( 1 )  
 Contre elles révoltés , à son Dieu sont soumis .  
 Tout le Nord est Chrétien , tout l'Orient encore  
 Est semé de mortels que ce grand titre honore .  
 Je vois , le fer en main , le superbe Ottoman  
 Opposer à ce nom celui de Musulman . ( 2 )  
 Il me semble d'abord quel'un & l'autre en guerre ,  
 Mahomet & le Christ , se disputent la terre .  
 Mais de la Mecque en vain le fameux fugitif ( 3 )  
 Sous ses bizarres loix tient l'Orient captif :  
 En vain près d'un tombeau dont Médine est si fiere ,  
 Turk , Arabe , Persan , tout baise la poussiere ;  
 Le livre , dont l'aspect fait trembler le Turban ,  
 Et qui rend le Muphti respectable au Sultan ,  
 Que dicta , nous dit-on , la colombe au Prophete , ( 4 )  
 M'apprend qu'il n'est du Ciel qu'un second inter-  
     prete ;  
 Que le Christ avant lui , premier Ambassadeur ,  
 Vint de l'homme tombé relever la grandeur . ( 5 )

80      *La Religion,*

Oui , le rival du Dieu que les Chrétiens m'annoncent ,  
Rend hommage lui même à ce nom qu'ils prononcent.

O Chrétien , je t'admire , & je reviens à toi :  
L'un & l'autre hémisphère est rempli de ta loi . (6)  
Des oracles du Ciel es-tu dépositaire ?  
De ta Religion quel est le caractère ?

Si tu veux , répond-il , chercher sa vérité ,  
Remonte seulement à son antiquité .  
L'histoire t'apprendroit sa naissance & son âge ,  
Si de l'homme , en effet , sa gloire étoit l'ouvrage .  
Mais avec l'univers son âge prend son cours :  
Elle naquit le jour , que naquirent les jours .  
À peine du néant l'homme venoit d'éclore , (7)  
Déjà couloit pour lui le pur sang que j'adore ;  
Et mes premiers écrits , annales des humains ,  
Des mains du premier peuple ont passé dans mes mains .

Quand le Ciel eut permis qu'à la race mortelle  
Un livre conservât sa parole éternelle ,  
Aux neveux d'Israël ( Dieu les aimoit alors ! )  
Moysé confia le plus grand des trésors .  
Son histoire est la leur . Elle ne leur présente  
Que traits dont la mémoire étoit alors récente ; (8)  
Et leur Historien ne leur déguise pas  
Qu'ils sont murmurateurs , séditieux , ingrats .  
Son livre cependant fut le précieux gage  
Qu'un pere à ses enfans laissoit pour héritage .  
Dans ce livre par eux de tout tems révéré , (9)  
Le nombre des mots même est un nombre sacré . (10)

## *Chant troisième.*      81

Ils ont peur qu'une main téméraire & profane  
N'ose altérer un jour la loi qui les condamne ;  
La loi qui de leur long & cruel châtiment,  
Montre à leurs ennemis le juste fondement,  
Et nous apprend à nous, par quels profonds myf-  
teres,

Ces insensés, ( hélas ! ils ont été nos peres, )  
Ces Gentils, qui n'étoient que les enfans d'Adam,  
Ont été préférés aux enfans d'Abraham.

Du Dieu qui les poursuit, annonçant la justice,  
Ils vont porter par-tout l'arrêt de leur supplice.

*Sans villes & sans rois, sans temples & sans au-  
tels ; ( 11 )*

Vaincus, proscrits, errans, l'opprobre des mortels,  
Pourquoi de tant de maux leur demander la cause ?  
Va prendre dans leurs mains le livre qui l'expose.  
Là tu suivras ce peuple, & liras, tour-à-tour,  
Ce qu'il fut, ce qu'il est, ce qu'il doit être un  
jour. ( 12 )

Je m'arrête, & surpris d'un si nouveau spectacle,  
Je contemple ce peuple, ou plutôt ce miracle.

Nés d'un sang, qui jamais dans un sang étranger,  
Après un cours si long, n'a pu se mélanger ;  
Nés du sang de Jacob, le pere de leurs peres,  
Dispersés, mais unis, ces hommes sont tous freres.

Même Religion, même Législateur ;  
Ils respectent toujours le nom du même auteur :  
Et tant de malheureux répandus dans le monde,  
Ne font qu'une famille éparsé & vagabonde.

Médes, Assyriens, vous êtes disparus :  
Parthes, Carthaginois, Romains, vous n'êtes plus.

Et toi, fier Sarrasin , qu'as-tu fait de ta gloire ?  
 Il ne reste de toi, que ton nom dans l'histoire.  
 Ces destructeurs d'états sont détruits par le tems ,  
 Et la terre cent fois a changé d'habitans ,  
 Tandis qu'un peuple seul , que tout peuple dé-  
 teste , ( 13 )

S'obstine à nous montrer son déplorable reste.

Que nous font , disent-ils , vos opprobres cruels ,  
 Si le Dieu d'Abraham veut nous rendre immortels ?  
 Non , non. Le Dieu vivant , stable dans sa parole,  
 A juré ; son serment ne sera point frivole.  
 Il n'a point déchiré le contrat solennel  
 Qu'il remit dans les mains de l'antique Israël.  
 Sur ses heureux enfans une étoile doit luire ,  
 Et du sang de Jacob un chef doit nous conduire.  
 En vain par son oubli Dieu semble nous punir :  
 Nous espérons toujours celui qui doit venir.  
 Fideles au milieu de nos longues misères ,  
 Nous attendons le Roi qu'ont attendu nos peres.  
 Le grand jour , il est vrai , qui leur fut annoncé ,  
 Devroit briller sur nous , & son terme est passé.  
 Gardons-nous toutefois , trop hardis interprètes ,  
 De supputer les tems marqués par les Prophètes .  
 Maudit soit le mortel par qui sont calculés  
 Des jours cent fois prédits , dès long-tems écou-  
 lés. ( 14 )

Non que de ses sermens l'Eternel se repente ;  
 Mais puisqu'il a voulu prolonger notre attente ,  
 L'esclave avec son maître a-t-il droit de compter ?  
 Ce calcul insolent , vous osez le tenter ;  
 Sacrileges chrétiens , jaloux de nos richesses ,

## Chant troisième. 83

Qui croyez posséder l'objet de nos promesses !  
Hélas ! de quelle ardeur, si ce maître eût paru,  
Sous ses nobles drapeaux tout son peuple eût couru !  
Qu'il vous feroit gémir sous le poids de ses armes,  
Et payer chèrement l'intérêt de nos larmes !

Ainsi parlent les Juifs : terrible aveuglement !  
D'un crime inconcevable étrange châtiment !  
Leur Roi promis du Ciel, s'il n'en veut point descendre,  
Si son terme est passé, pourquoi toujours l'attendre ?  
Ils attendront toujours ; cet oracle est rendu :  
Le voile tant prédit est sur eux étendu. (15)  
Des antiques Auteurs de ce fameux volume,  
Dieu, qui seul fait les tems, a donc conduit la plume.  
Sans doute il est sacré, ce livre dont je voi  
Tant de prédictions s'accomplir devant moi. (16)  
Respectant désormais sa vérité divine,  
De la Religion j'y cherche l'origine.

Jel'ouvre, & vois d'abord un ouvrier parfait,  
Dont *au commencement* la parole a tout fait. (17)  
Le premier des humains qui lui doit sa naissance,  
Par son souffle inspiré, fait à sa ressemblance,  
Et que doivent servir tous les êtres divers,  
Comme dans son domaine entre dans l'univers.  
Il ne put, sans orgueil, soutenir tant de gloire ;  
A l'Ange séducteur il céda la victoire,  
Et perdit tous ses droits à la félicité,  
Droits qu'il auroit transmis à sa postérité ;  
Mais que révoqua tous la suprême justice.  
L'immuable décret d'un éternel supplice

Régloit déjà le sort de l'Ange ténébreux.

Coupable comme lui, toutefois plus heureux,  
Quand tout, pour nous punir, s'armoit dans la na-  
ture,

L'homme entendit parler d'une grace future; (18)  
Et, dans le même arrêt dont il fut accablé,

Par un mot d'espérance il se vit consolé.

A cet instant commence, & se suit d'âge en âge,  
De l'homme réparé l'auguste & grand ouvrage;  
Et son réparateur, alors comme aujourd'hui,  
Ou promis, ou donné, réunit tout en lui.

On peut donc l'expliquer par ce livre admirable,  
Aux Platons, comme à moi, l'éénigme inconceva-  
ble. (19)

Le nuage s'écarte, & mes yeux sont ouverts.  
Je vois le coup fatal qui change l'univers;  
J'y vois entrer le crime & son désordre extrême;  
Enfin, je ne suis plus un mystère à moi-même. (20)  
Le noeud se développe; un rayon qui me luit, (21)  
De ce sombre chaos a dissipé la nuit.

Mais l'enfant innocent peut-il pour héritage...  
Ce doute seul, hélas! ramene le nuage;  
Et ce n'est plus encor qu'un chaos que je voi.  
Dieu, l'homme & l'univers, tout y rentre pour moi.  
Quand je crois, la lumiere aussi-tôt m'est rendue;  
Dieu, l'homme & l'univers, tout revient à ma vue.  
L'ouvrage fut parfait; il est défiguré. (22)  
Apprenons à quel point l'homme s'est égaré.

Le pere criminel d'une race proscrite  
Peupla d'infortunés une terre maudite.

Pour  
Naiss  
La bra  
Par le  
L'hom  
Ebranl  
Et, tan  
Suit un  
Frappe  
La lime  
Le voya  
A l'éco  
Retenu  
Il avanc  
Bientôt  
S'aband  
Avant q  
Avec de  
Un ruisse  
I  
Peut à le  
Mais ces  
Quand il  
Homme  
Où vas-tu  
Tandis q  
olissent p  
infantés p  
ondent l  
e premier  
Tome J

## *Chant troisième.*      85

Pour prolonger des jours destinés aux douleurs,  
Naissent les premiers arts, enfans de nos mal-  
heurs. (23)

La branche en longs éclats cede au bras qui l'arrache ;  
Par le fer façonnée, elle alonge la hache :  
L'homme, avec son secours, non sans un long effort,  
Ebranle, & fait tomber l'arbre dont elle sort ;  
Et, tandis qu'au fuseau la laine obéissante  
Suit une main légere, une main plus pesante  
Frappe à coups redoublés l'enclume qui gémit ;  
La lime mord l'acier, & l'oreille en frémit.  
Le voyageur, qu'arrête un obstacle liquide,  
A l'écorce d'un bois confie un pied timide.  
Retenu par la peur, par l'intérêt pressé,  
Il avance en tremblant ; le fleuve est traversé.  
Bientôt ils oseront, les yeux vers les étoiles,  
S'abandonner aux mers sur la foi de leurs voiles.  
Avant que dans les pleurs ils pétrissent leur pain,  
Avec de longs soupirs ils ont brisé le grain.  
Un ruisseau par son cours, le vent par son ha-  
leine, (24)

Peut à leurs foibles bras épargner tant de peines ;  
Mais ces heureux secours, si présens à leurs yeux,  
Quand ils les connoîtront, le monde sera vieux.  
Homme né pour souffrir, prodige d'ignorance,  
Où vas-tu donc chercher ta stupide arrogance ?

Tandis que le besoin, l'industrie & le tems  
S'olissent par degré tous les arts différens,  
Infantés par l'orgueil, tous les crimes en foule  
Inondent l'univers ; le fer luit, le sang coule.  
Le premier que les champs burent avec horreur,

Fut le sang qui d'un frere assouvit la fureur.  
 Ces malheureux , tombant d'abîmes en abîmes,  
 Fatiguerent le Ciel par tant de nouveaux crimes,  
 Qu'enfin , lent à punir , mais las d'être outragé,  
 Par un coup éclatant , leur maître fut vengé.  
 De la terre aussi-tôt les eaux couvrent la face ;  
 Ils sont ensevelis : c'étoit fait de leur race ;  
 Mais un juste épargné va rendre, en peu de tems, (25)  
 À ce monde désert de nouveaux habitans.  
 La terre toutefois , jusques-là vigoureuse ,  
 Perdit de tous ses fruits la douceur savoureuse.  
 Des animaux alors on chercha le secours ; (26)  
 Leur chair soutint nos corps réduits à peu de jouts.

Les Poëtes , dont l'art , par une audace étrange ,  
 Sait du faux & du vrai faire un confus mélange ,  
 De leurs récits menteurs prirent pour fondemens ,  
 Les fidèles récits de tant d'événemens ; (27)  
 Et , pour mieux amuser les oisives oreilles ,  
 Chercherent dans ces faits leurs premières mer-  
 veilles.

De-là ces tems fameux qu'ils regrettent encor ,  
 Doux empire de Rhée , âge pur , siècle d'or , (28)  
 Où , sans qu'il fût besoin de loix , ni de supplice ,  
 L'amour de la vertu fit régner la justice .  
 Siecle d'or ! ( sous ce nom , puisqu'ils ont célébré  
 Ce siecle plus heureux , où l'or fut ignoré . )  
 Sobre dans ses desirs , l'homme , pour nourriture ,  
 Se contentoit des fruits offerts par la nature .  
 La mort , tardive alors , n'approchoit qu'à pas  
 lents . (29)  
 Mais las de dépouiller les chênes de leurs giands ,

## *Chant troisième.*      87

Il essaya le fer sur l'animal timide.

La flèche dans les airs chercha l'oiseau rapide ;  
L'innocente brebis tomba sous sa fureur ;  
Et, ce sang au carnage accoutumant son cœur ,  
Le fer devient bientôt l'instrument de sa perte ;  
Et de crimes enfin la terre étoit couverte ,  
Lorsqu'un déluge affreux en fut le châtiment. (30)  
Tout nous rappelle encor ce grand événement.

Fable , histoire , physique , ont un même langage. (31)

Au livre des Hébreux ainsi tout rend hommage ;  
Et même l'on diroit que , pour s'accréder, (32)  
La fable en sa naissance ait voulu l'imiter.  
Laissons-la toutefois s'égarer dans sa course ,  
Et de la vérité suivons toujours la source.

La terre sort des eaux , & voit de toutes parts  
Reparoître les fruits , les hommes & les arts.  
Tout renait , nos malheurs & nos crimes ensemble ;  
Sous des toits chancelans d'abord on se rassemble .  
La crainte fait chercher des asyles plus sûrs :  
On creuse les fossés , on élève les murs.  
Qu'une tour de mortels , soit l'immortel ouvrage ,  
Dieu descend pour la voir , & confond leur langage. (33)

Ne pouvant plus s'entendre , il se faut séparer. (34)  
Ils se rechercheront , mais pour se massacrer.  
D'un importun voisin on jure la ruine ;  
On attaque , on renverse , on pille , on assassinne.  
Homme injuste & cruel , que dans son repentir  
Le Dieu qui t'avoit fait , voulut anéantir ;  
Malheureux dont il vient d'abréger la carrière ,

Pourquoi bâille ce fer dans ta main meurtrière?  
 Le Ciel t'a-t-il encore accordé trop de jours?  
 Mais qui va de leur rage entretenir le cours?  
 Quel intérêt les forme au grand art de la guerre?  
 Égaux, & souverains, tous maîtres de la terre,  
 Ils la possèdent toute, en n'y possédant rien.  
*Il est à moi ce champ ; ce canton c'est le mien.*  
*Ce ruisseau ... de mon bras il faut que tu l'obtiennes :*  
*S'il couloit sous tes loix, qu'il coule sous les miennes.*  
 On s'empare d'un arbre, on usurpe un buisson.  
 De roi, de conquérant le vainqueur prend le nom.  
 Dans son vaste domaine il met cette rivière :  
 Bientôt cette montagne en sera la frontière.  
 L'Alexandre s'avance, & n'est plus un brigand;  
 C'est l'heureux fondateur d'un empire puissant,  
 Que d'un nouvel empire alarme la naissance.  
 Provinces, nations, royaumes, tout commence.(35)  
 La terre sur son sein ne voit que potentats,  
 Qui partage sa boue en superbes états :  
 Et sur elle on prépare aux majestés suprêmes,  
 Pourpres, trônes, palais, sceptres & diadèmes.

Mais lorsque par le fer leur droit est établi,  
 Le droit du Ciel sur eux tombe presque en oubli;  
 Et recherchant ce Dieu dont la mémoire expire,  
 L'homme croit le trouver dans tout ce qu'il admire.  
 De l'astre qui pour lui renaît tous les matins,  
 Ainsi que la lumiere il attend ses destins.  
 Aux feux inanimés qui roulement sur leurs têtes,  
 Les peuples en tremblant demandent des conquêtes.  
 Des dons de leurs pareils, bientôt reconnoissans,  
 Ils adorent des arts les auteurs bienfaisans.

Deva  
Vaine  
Grossi  
D'un  
Du hu  
Fait t  
Je ne  
Le sac  
Du ba  
Avec 1  
Près d  
Honor  
Cham  
De se  
Que d  
O fille  
Une d  
Et sa  
Et toi  
Nous  
La fou  
Ne po  
De l'in  
Ton A  
Nymp  
Peuple  
Chaque  
De ces  
Prodig  
Emperi  
Par arr  
Et les 1

## *Chant troisième.*      89

Devant son Osiris l'Egypte est en priere : (36)  
Vainement un tombeau renferme sa poussiere ;  
Grossierement taillée , une pierre en tient lieu ;  
D'un tronc qui pourrissoit , le ciseau fait un dieu.  
Du hurlant Anubis la ridicule image  
Fait tomber à genoux tout ce peuple si sage.  
Je ne vois chez Ammon qu'horreur , que cruauté :  
Le sacrificateur , bourreau par piété ,  
Du barbare Moloch assouvit la colere (37)  
Avec le sang du fils & les larmes du pere.  
Près de ce dieu cruel , un dieu voluptueux ,  
Honoré par un culte impur , incestueux ,  
Chamos , qui de Moab engloutit les victimes , (38)  
De ses adorateurs n'exige que des crimes.  
Que de gémissemens & de lugubres cris !  
O filles de Sidon , vous pleurez Adonis !  
Une dent sacrilège en a flétri les charmes ;  
Et sa mort tous les ans renouvelle vos larmes. (39)  
Et toi , savante Grece , à ces folles douleurs ,  
Nous te verrons bientôt mêler aussi tes pleurs.  
La foule de ces dieux qu'en Egypte on adore ,  
Ne pouvant te suffire , à de nouveaux encore  
De l'immortalité tu feras le présent :  
Ton Atlas gémira sous un ciel trop pesant.  
Nymphes , Faunes , Sylvains , divinités fécondes ,  
Peupleront les forêts , les montagnes , les ondes .  
Chaque arbre aura la sienne , & les Romains un jour  
De ces maîtres vaincus , esclaves à leur tour ,  
Prodigueront sans fin la majesté suprême. (40)  
Empereurs , favoris , Antinoüs lui-même ,  
Par arrêt du Sénat entreront dans les cieux ,  
Et les hommes seront plus rares que les dieux.

Terre, quelle est ta gloire, & quel tems de lumière,

Quand la divinité se rend si familiere !

Courons, l'argent en main, entourer ses autels :

Elle est prête à répondre au moindre des mortels.

Dans Delphes, dans Délos elle fait sa demeure : (41)

Aux sables de l'Afrique elle parle à toute heure ; (42)

À Dodone sans peine on peut l'entretenir, (43)

Et d'un chêne prophete apprendre l'avenir.

Pourquoi le demander, s'il est inexplicable ?

Que fert de le savoir, s'il est in vit able ?

Des maux que nous craignons, pourquoi nous assurer ?

L'incertitude au moins nous permet d'espérer.

N'importe : les destins que le Ciel nous prépare,

À notre impatience il faut qu'il les déclare ;

Et s'ils ne sont ´crits dans le coeur d'un taureau,

Nous irons les chercher dans le vol d'un oiseau.

O gravité de Rome ! ô sagesse d'Athenes !

Quel culte extravagant ! que de fêtes obscenes !

Quels sont tous ces secrets, dont on ne peut parler ?

O mysteres suspects qu'on n'o e révéler !

Tandis que sagement on cache leur folie ,  
Chez d'ignorans Hébreux, femmes, enfans, tout  
publie : (44)

C'est de toute notre ame & de tout notre coeur,  
Que nous devons aimer notre Dieu, le Seigneur,  
L'être unique, qui fit le ciel, la terre & l'homme.  
JE SUIS CELUI QUI SUIS, c'est ainsi qu'il se nomme.  
Et sur l'homme, & sur Dieu, sublimes v rit es !  
Dans un pays obscur d'où viennent ces clarit s ?

### *Chant troisième.* 91

Ce seul coin de la terre est sauvé du naufrage.  
Le Dieu, qui le protège, en écarte l'orage.  
L'ordre des élémens se renverse à sa voix,  
La nature est contrainte à s'écartier des loix, (45)  
Qu'au premier jour du monde il lui dicta lui-même;  
Mais que change à son gré sa volonté suprême.  
Ce peuple si sincère attestant aujourd'hui  
Les prodiges nombreux que le Ciel fit pour lui,  
Dans ses solemnités en garde la mémoire.  
Je pourrois dans mes vers en retracer l'histoire.  
L'on y verroit encor la mer ouvrir ses eaux,  
Les rochers s'amollir, & se fondre en ruisseaux,  
Les sieuves effrayés remonter à leur source,  
L'astre pompeux du jour s'arrêter dans sa course :  
Mais frappé tout-à-coup par l'éclat glorieux,  
Que les Prophetes saints font briller à mes yeux ;  
Chez un peuple qui marche au milieu des miracles,  
Je ne veux m'arrêtter qu'au plus grand des spectacles.

Dans un tems qu'à des jours & tranquilles & longs, (46)

A de fertiles champs, à des troupeaux féconds,  
Il semble que le Ciel ait borné ses promesses,  
On voit, ambitieux de plus nobles richesses,  
Des hommes pleins du Dieu dont ils sont inspirés,  
Errans, de peaux couverts, des villes retirés. (47)  
Ils n'y vont quelquefois, Ministres inflexibles,  
Que pour y prononcer des menaces terribles.  
Aux Rois épouvantés ils n'adressent leur voix,  
Que comme Ambassadeurs du Souverain des Rois.  
Chassés, tristes objets d'opprobres & de haines,

Déchirés par le fer , maudits , chargés de chaînes ,  
 Dans les antres cachés , contens dans leur malheur  
 De se rassasier du pain de la douleur ,  
 Admirables mortels dont la terre est indigne ,  
 Ils répètent que Dieu *rejettera sa vigne* ;  
*Que sur une autre terre , & sous un ciel nouveau* (48)  
*Le loup doit dans les champs bondir avec l'agneau.*  
 Ils répètent que Dieu , *las du sang des genisses* ,  
*Abolisson enfin d'impuissans sacrifices* ,  
*Verra la pure hostie immolée en tous lieux.* (49)  
*La terre produira son germe précieux* ; (50)  
*Du juste de Sion , que les îles attendent* ,  
*Déjà de tous côtés les rayons se répandent.*  
 De son immense gloire ils sont environnés ,  
 Quand par un autre objet tout-à-coup détournés ,  
 Ce juste à leurs regards n'est plus reconnaissable.  
*Sans beauté , sans éclat , ignoré , méprisable* , (51)  
*Frappé du Ciel , chargé du poids de nos malheurs* ,  
*Le dernier des humains , & l'homme des douleurs* ,  
*Avec des scélérats , ainsi que leur complice* ,  
*Comme un agneau paisible on le mène au supplice.*  
 Quel autre que le Dieu qui dévoile les tems , (52)  
 Présentoit à leurs yeux ces tableaux différens ?  
 Ils nous font espérer un maître redoutable ,  
*Le prince de la paix , le Dieu fort , l'admirable.*  
*Son trône est entouré de Rois humiliés* : (53)  
*Ses ennemis vaincus frémissent à ses pieds* :  
*Son regne s'étendra sur les races futures.*  
 Sa gloire disparaît , & couvert de blessures ,  
*C'est le pasteur mourant d'un troupeau dispersé.*  
*En contemplant celui que ses mains ont percé* ,  
*Saisi d'étonnement un peuple est en alarmes :*

### Chant troisième. 93

*La mort d'un fils unique arrache moins de larmes.*  
David qui voit de loin ce brillant rejeton , (54)  
Plus sage, plus heureux, plus grand que Salomon ,  
*Du sein de l'Eternel sortir avant l'aurore , (55)*  
Dans l'horreur des tourmens David le voit encore.  
Du Roi de Babylone admirable captif ,  
A deux objets divers Dieu te rend attentif.  
Elevé sur son trône , à son fils qui s'avance , (56)  
Il donne à haute voix l'empire & la puissance.  
Mais tout change à tes yeux : ce fils est immolé ;  
*Le Christ est mis à mort , le lieu saint désolé :*  
*Le grand-Prêtre éperdu dans la fange se roule :*  
Tout périt , l'autel tombe , & le temple s'écroule.  
C'est ce même captif qui voit tous à leurs rangs , (57)  
Pareils à des éclairs , passer les conquérans.  
Il voit naître & mourir leurs superbes empires.  
Babylone , c'est toi qui sous le Perse expires.  
Alexandre punit tes vainqueurs florissans.  
Rome punit la Grèce , & venge les Persans.  
Elle renversera toute grandeur suprême ;  
Et le marteau fatal sera brisé lui-même.  
O Rome ! tes débris feront les fondemens  
D'un empire vainqueur des hommes & des tems. (58)

Mais ce n'est point assez qu'annonçant ces miracles ,  
Des Prophètes nombreux répètent leurs oracles.  
Tout rempli du dessin qu'il doit exécuter ,  
Dieu par des coups d'essai semble le méditer :  
A nos yeux à toute heure il en montre une image ,  
Et dans ses premiers traits crayonne son ouvrage.  
Que les plus tendres mains conduisent au bûcher

## 94 *La Religion, Chant III.*

Ce fils obéissant qui s'y laisse attacher ;  
Paisible sacrifice , où le Prêtre , tranquille ,  
Va frapper , sans pâlir , sa victime immobile :  
Que l'enfant le plus cher , en esclave vendu ,  
Et du sein de l'opprobre à la gloire rendu ,  
Aimé , craint , adoré des villes étrangères ,  
Soit enfin reconnu par ses perfides frères :  
Pour le sang d'un agneau , que , rempli de respect ,  
L'Ange exterminateur s'écarte à son aspect ;  
Que de tant de maisons au glaive condamnées ,  
Celles que teint ce sang , soient seules épargnées :  
Qu'en attachant ses yeux sur un signe élevé ,  
Par un heureux regard le mourant soit sauvé :  
Que le jour de tristesse où le grand-Prêtre expire ,  
A tant de malheureux que son trépas retire  
Des asyles prescrits à leur captivité ,  
Devienne un jour de grâce & de félicité :  
Que par les criminels proscrits pendant l'orage ,  
Le juste , en périsson , les sauve du naufrage ;  
Qu'il revive , & ne soit victime que trois jours  
Du monstre qui parut l'engloutir pour toujours .  
Tout m'annonce de loin ce que le Ciel projette ;  
Et sans cesse conduit par un peuple prophète , (59)  
J'arrive pas à pas au terme désiré ,  
Où le Dieu tant de fois prédit & figuré ,  
Doit de son règne saint établir la puissance ;  
Ce règne dont mes vers vont chanter la naissance .

*Fin du troisième Chant.*

---

## N O T E S

### DU TROISIEME CHANT.

(1) COMME dans cet Ouvrage il ne s'agit pas de la catholicité de l'Eglise , mais de la vérité de la Religion chrétienne , toutes les sectes chrétiennes sont également pour moi. A la fin du sixième Chant , je parlerai de celles qui ont le malheur d'être séparées de nous.

(2) Musulman signifie *vrai Croyant*. C'est le titre que se donnent les sectateurs de Mahomet ; mais si l'évangile est vrai , Mahomet est un imposteur , puisqu'il établit une Religion contraire ; & , si l'évangile est faux , Mahomet est encore un imposteur , puisqu'il s'en autorise , & se dit envoyé pour le confirmer.

(3) On prétend que Mahomet , indigné contre la Mecque , lieu de sa naissance , dont il avoit été obligé de s'enfuir , voulut que Médine fût le lieu de sa sépulture. C'est à Médine que son fameux tombeau attire les Musulmans , qui doivent faire ce pèlerinage une fois en leur vie.

(4) On a dit que Mahomet se mettoit du grain dans l'oreille , & avoit dressé un pigeon à l'y venir prendre , pour faire croire qu'une colombe venoit lui parler par l'ordre du Ciel. Il est vrai que Reland , dans son *Traité de la Religion Ma-*

hométane , nie ce fait avancé par Grotius. Cependant , suivant un passage de deux Maronites , cité par Bayle , art. *Mahomet* , on trouve dans le territoire de la Mecque des pigeons qu'on respecte comme sacrés , parce qu'on croit qu'ils descendent de celui qui parloit à Mahomet. Si ce second fait est véritable , il prouve le premier.

(5) Mahomet avoue que Moysé fut d'abord envoyé du ciel , & après Moysé vint le Messie , qu'il appelle le Verbe. Voici comme il parle , suivant la traduction de du Ryer : « Le Messie , Jésus , fils de Marie , est Prophète & Apôtre de Dieu , son verbe & son esprit. Les Juifs disent l'avoir crucifié ; certainement ils ne l'ont pas crucifié , mais un qui lui ressemblait. Dieu l'a enlevé , & il sera témoin contre eux au jour du jugement. » Si ce Jésus est Prophète & Apôtre , Mahomet ne l'est donc pas.

(6) Je ne comprends pas pourquoi Bayle , à l'article de *Mahomet* , avance que sa Religion est plus étendue que la chrétienne. Il ne s'agit pas de comparer l'étendue des pays mahométans à l'étendue des pays chrétiens ; mais le nombre des hommes qui croient à Mahomet ou à Jésus-Christ. En réunissant toutes les sectes chrétiennes , il est certain que les chrétiens sont en beaucoup plus grand nombre ; la terre en est remplie. Les Mahométans possèdent de vastes pays ; mais ils n'y sont jamais seuls. L'Eglise Greque est très-nombrueuse : il y a beaucoup de Chrétiens parmi les Mahométans ; il n'y a point de Mahométans parmi

L. II  
(7)  
gneau  
Qui ( est vr  
avoit  
la pa  
rites e  
depuis  
font  
3°. Pa  
Prêtre  
crifice  
(8)  
moins  
homm  
de Moy  
dont le  
lem , c  
voulu  
nération  
(9)  
» cal ,  
» c'est  
» le m  
(10)  
tion &c  
pour p  
auroit  
pistes ,  
inventé  
Tome

## *du troisième Chant.* 97

les Chrétiens. Voyez Grotius, *De verâ Relig.*  
L. II. tit. 81.

(7) Saint Jean, Apoc. chap. XIII. dit que l'agneau a été immolé dès la création du monde : *Qui ( agnus ) occisus est ab origine mundi.* Ce qui est vrai en plusieurs manières. 1<sup>o</sup>. Parce que Dieu avoit formé le décret éternel de la mort & de la passion de Jésus-Christ. 2<sup>o</sup>. Parce que les mérites de sa mort ont été appliqués aux hommes depuis Adam jusqu'à Jésus-Christ, comme ils le sont depuis Jésus Christ jusqu'à la fin des siècles. 3<sup>o</sup>. Parce que les sacrifices des Patriarches & des Prêtres de l'ancienne loi étoient des types du sacrifice du Sauveur du monde.

(8) Quelques-uns sont éloignés, mais les témoins ne le sont pas, parce que les premiers hommes vivoient sept à huit cents ans. Du tems de Moysé, un homme pouvoit avoir vu Joseph, dont le pere avoit vu Sem, qui avoit vu Mathusalem, qui devoit avoir vu Adam. Si Moysé avoit voulu tromper, il n'eût point mis si peu de générations depuis la création du monde.

(9) « Ce livre qui les déshonore, dit M. Paschal, ils le conservent aux dépens de leur vie ; » c'est une sincérité qui n'a point d'exemple dans le monde, ni sa racine dans la nature. »

(10) Rien n'est plus surprenant que l'application & l'industrie que les Juifs ont apportée, pour préserver la loi de toute corruption, qui auroit pu s'y glisser, ou par l'ignorance des copistes, ou par la malice de leurs ennemis. Ils ont inventé pour cela la Masore, qu'ils ont appellée

*La haie de la loi*, & qui consiste , 1<sup>o</sup>. A marquer par des points-voyelles tous les mots , dont l'usage auparavant fixoit la lecture : 2<sup>o</sup>. A compter toutes les sections , les chapitres , les mots , & les lettres des mots ; les *a* , les *b* , &c. de chaque livre , & de tous les livres ensemble de la loi , & de marquer la lettre du milieu du livre , comme dans la dernière bible de Vanderhooght . R. Joseph de Crete , cité par Buxtorf dans son *Tibérias* , écrit : « Nos maîtres ont dit qu'il y avoit dans la loi 600000 lettres , selon le nom bre des Israélites ; mais Rabbi Saadi assure qu'il y en a environ 800000. Je n'entreprends pas de concilier ces différens sentimens. Que Dieu éclaire nos yeux par l'avénement du Messie , Amen. » Voilà un beau motif du désir du Messie , pour apprendre le nombre des lettres de la loi , au lieu de désirer d'en obtenir de lui l'esprit !

( 11 ) C'est ce que dit le Prophète Osée : *Sedebunt filii Israël , sine Rege , & sine Principe , & sine sacrificio , & sine altari.*

( 12 ) Le traducteur Italien dit de même dans un seul vers :

*Ciò chez fu , ciò ch' eglì è , ciò ch' effer deve.*

( 13 ) Trois choses remarquables sur les Juifs . 1. Leur grand nombre , malgré le carnage horrible qui s'en est fait sous les Empereurs Romains , & dans plusieurs persécutions qu'ils ont effuées depuis . 2. Leur dispersion & leur durée sur toute la terre , malgré la haine de toutes les nations .

Leur a  
leur a  
leur p  
sous f  
étoitt  
geres ,  
ché à  
contin  
est ca  
dent l  
est ca  
les au  
par le  
les ch  
empêc  
table.  
incap  
obligé  
disper  
comp  
toujour  
& une  
du sa  
signe ,

( 14 )  
foi , d  
plus ra  
qui su

( 15 )  
sur les  
disons

## *du troisième Chant.* 99

Leur attachement à leur loi , malgré la raison qui leur dit que le tems de cette loi est passé , & malgré leur penchant. Ce peuple , qui sous ses Prophètes , sous ses Rois , à la vue même de leur temple , étoit toujours prêt à embrasser les Religions étrangères , est resté depuis sa ruine constamment attaché à la sienne , pour être de la nôtre une preuve continue & vivante. Cet attachement à leur loi est cause de leur multiplication , parce qu'ils regardent le célibat comme un état de malédiction : il est cause qu'ils ne se sont jamais confondus avec les autres peuples , parce que , loin de s'unir à eux par le mariage , leur obligation de ne manger que les choses qu'ils ont eux-mêmes préparées , les empêche d'avoir même avec eux la société de la table. Par-là , méprisés & hais par-tout , déclarés incapables de posséder des biens-fonds , ils sont obligés de vivre du trafic , par conséquent d'être dispersés par-tout le monde. C'est ainsi que s'accomplissent les prophéties. On voit dans ce peuple toujours écrasé , jamais anéanti , une réprobation & une conservation miraculeuse. C'est Cain souillé du sang du juste : il est errant , mais il porte un signe , afin que personne ne le tue.

( 14 ) C'est le douzième des treize articles de leur foi , dressés par Rabbi Moysé , fils de Maimon , le plus raisonnable des Rabbins : *Maudits soient ceux qui supputeront le tems du Messie.*

( 15 ) Ce voile figuré par celui de Moysé ; est resté sur les yeux des Juifs jusqu'aujourd'hui. Nous le disons encore , comme Saint Paul le disoit , 2.

*La haie de la loi*, & qui consiste , 1<sup>o</sup>. A marquer par des points-voyelles tous les mots , dont l'usage auparavant fixoit la lecture : 2<sup>o</sup>. A compter toutes les sections , les chapitres , les mots , & les lettres des mots ; les *a* , les *b* , &c. de chaque livre , & de tous les livres ensemble de la loi , & de marquer la lettre du milieu du livre , comme dans la dernière bible de Vanderhooght . R. Joseph de Crete , cité par Buxtorf dans son *Tibérias* , écrit : « Nos maîtres ont dit qu'il y avoit dans la loi 600000 lettres , selon le nombre des Israélites ; mais Rabbi Saadi assure qu'il y en a environ 800000. Je n'entreprends pas de concilier ces différens sentimens. Que Dieu éclaire nos yeux par l'avénement du Messie , Amen. » Voilà un beau motif du desit du Messie , pour apprendre le nombre des lettres de la loi , au lieu de désirer d'en obtenir de lui l'esprit !

( 11 ) C'est ce que dit le Prophète Osée : *Sedebunt filii Israël , sine Rege , & sine Principe , & sine sacrificio , & sine altari.*

( 12 ) Le traducteur Italien dit de même dans un seul vers :

*Ciò chez fū , ciò ch' egli è , ciò ch' effer deve.*

( 13 ) Trois choses remarquables sur les Juifs . 1. Leur grand nombre , malgré le carnage horrible qui s'en est fait sous les Empereurs Romains , & dans plusieurs persécutions qu'ils ont effuyées depuis . 2. Leur dispersion & leur durée sur toute la terre , malgré la haine de toutes les nations . 3.

Leur a  
leur di  
leur p  
sous f  
étoitt  
geres ,  
ché à  
contin  
est ca  
dent l  
est ca  
les au  
par le  
les ch  
empêc  
table.  
incapa  
obligé  
disper  
compl  
toujou  
& une  
du san  
signe ,

( 14 )  
foi , di  
plus ra  
qui sup

( 15 )  
sur les  
disons

## *du troisième Chant.* 99

Leur attachement à leur loi , malgré la raison qui leur dit que le tems de cette loi est passé , & malgré leur penchant. Ce peuple , qui sous ses Prophètes , sous ses Rois , à la vue même de leur temple , étoit toujours prêt à embrasser les Religions étrangères , est resté depuis sa ruine constamment attaché à la sienne , pour être de la nôtre une preuve continue & vivante. Cet attachement à leur loi est cause de leur multiplication , parce qu'ils regardent le célibat comme un état de malédiction : il est cause qu'ils ne se sont jamais confondus avec les autres peuples , parce que , loin de s'unir à eux par le mariage , leur obligation de ne manger que les choses qu'ils ont eux-mêmes préparées , les empêche d'avoir même avec eux la société de la table. Par-là , méprisés & hais par-tout , déclarés incapables de posséder des biens-fonds , ils sont obligés de vivre du trafic , par conséquent d'être dispersés par-tout le monde. C'est ainsi que s'accomplissent les prophéties. On voit dans ce peuple toujours écrasé , jamais anéanti , une réprobation & une conservation miraculeuse. C'est Caïn souillé du sang du juste : il est errant , mais il porte un signe , afin que personne ne le tue.

( 14 ) C'est le douzième des treize articles de leur foi , dressés par Rabbi Moysé , fils de Maimon , le plus raisonnnable des Rabbins : *Maudits soient ceux qui supputeront le tems du Messie.*

( 15 ) Ce voile figuré par celui de Moysé , est resté sur les yeux des Juifs jusqu'aujourd'hui. Nous le disons encore , comme Saint Paul le disoit , 2.

**Cor. III. Usque in hodiernum diem idipsum velamen manet.**

( 16 ) La venue d'un libérateur , la réprobation des Juifs , la vocation des Gentils , trois grands objets des figures & des prophéties des livres saints , dont l'accomplissement frappe aujourd'hui tous les yeux. Malgré une preuve pareille de la vérité de ces livres , chercher à en douter , à cause de quelques obscurités sur la chronologie , ou de quelques différences de mots entre les anciens textes ; c'est chercher à faire naufrage , & vouloir se briser contre des grains de sable , lorsqu'on ne trouve point d'écueils.

( 17 ) Parce qu'il n'a pas besoin , comme les autres ouvriers , de trouver la matière à laquelle il doit donner la forme. Avant la création , excepté Dieu , rien n'étoit. C'est pourquoi Moysé dit : *Au commencement , Dieu créa.*

( 18 ) On ne peut donner qu'un sens prophétique à ces paroles. Ainsi dans le même moment où Dieu prononce aux hommes leur sentence de condamnation , il leur fait espérer un libérateur.

( 19 ) Pourquoi sur la terre tant de beautés & d'imperfections ? pourquoi dans l'homme tant de grandeur & de misere ? pourquoi dans Dieu tant de colere & d'amour ? La raison qui ne peut expliquer cette énigme , aimoit mieux autrefois admettre deux principes , l'un bon , l'autre mauvais , que de n'en admettre qu'un si contraire à lui-même. La révélation nous apprend que les contrariétés ne sont point dans l'ouvrier , & ne sont dans l'ouvrage , que par le changement que le péché y a

## *du troisième Chant.* 101

causé. L'édifice est renversé ; mais ses ruines font reconnoître sa grandeur.

(20) *L'homme*, dit M. Pascal en parlant du péché originel, *est plus inconcevable sans ce mystère, que ce mystère n'est inconcevable à l'homme.* Sans la connaissance de ce mystère nous ne pouvons expliquer le désordre de l'univers & les malheurs de l'homme, au lieu que notre raison nous fait entrevoir quelque explication de ce mystère, tout obscur qu'il est, comme je le dirai dans le Chant V, sur le vers 331.

(21) Tout ceci suppose ce qui a été dit à la fin du second Chant.

(22) Chose inconcevable ! Des Payens, dans les désordres du monde & les malheurs de l'homme, ont vu un Dieu irrité, & des Chrétiens, instruits par la révélation des causes de cette colère, n'ont pas voulu la reconnoître. Les uns ont inventé le système de l'état de pure nature ; les autres ont soutenu avec Pope, que tout éroit bien.

M. Bossuet dit admirablement : « *L'homme est tombé en ruines, le comble s'est abattu sur les murailles, & les murailles sur le fondement ; mais qu'on remue ces ruines, on trouvera dans les restes de ce bâtiment renversé, & les traces de la fondation, & l'idée du premier dessin, & la marque de l'architecte.* »

(23) La Genèse en marque la naissance long-tems avant le déluge. Lucrece prouve que le monde n'a pas été éternel, par la naissance des arts. Pope, dans son Essai sur l'homme, prétend que les bêtes nous ont appris les arts, l'abeille à bâtir,

la taupe à labourter, les vers à faire de la toile, &c. Démocrite avoit eu la même opinion. Mais qu'en peut-on savoir? Nous avons assez de sujets véritables de nous humilier, sans en chercher d'incertains. Il est remarquable que la Genèse donne l'invention des instrumens de musique, & l'art de fondre des métaux, à la race des méchans, à celle de Caïn.

(24) On fait que les anciens ne connoissoient que les moulins à bras. Une ancienne épigramme grecque fait juger que les moulins à eau ont été connus du tems d'Auguste; cependant il ne paraît pas que les Romains en aient fait usage. D'abord on faisoit rôtir le bled, & on le broyoit avec une pierre; ce qui fait dire à Virgile : *Et torrere parant flammis, & frangere saxo.* L'usage des meules vint ensuite. Les moulins à vent n'ont été connus que très-tard.

(25) Béroze, historien profane, cité par Joseph contre Appion, parle du déluge universel dans les termes de Moïse. Abydenus, autre historien cité par Eusebe, rapporte l'histoire de l'Arche qui sauva du déluge les hommes & les animaux. Plutarque parle de la colombe qui sortit de cette Arche, & rapporta des marques du retour du beau tems. Ce passage de Plutarque est dans son Traité : *Si les animaux terrestres ont plus de sagacité que les aquatiques.* Lucien, dans son Traité de la Déesse de Syrie, parle aussi de cette histoire de l'Arche. Tant d'autorités tirées des Payens, doivent confondre ces beaux esprits, qui tournent en risée des faits éclatans dont ils n'ont point approfondi les

## *du troisième Chant.* 103

preuves. Mais leurs railleries ne peuvent séduire que ceux qui ont, comme eux, l'ignorance en partage.

(26) Le vingt-neuvième verset du premier chapitre de la Genèse, a toujours fait croire qu'avant le déluge, Dieu n'avoit pas permis aux hommes de manger de la chair des animaux, & que ceux qui furent fidèles à ses ordres, s'en abstinent. Ce qui se rapporte à ce que disent les Poëtes, que dans l'âge d'or on ne mangeoit que des fruits.

(27) La création du monde, l'innocence des premiers hommes, & leur chute dans le crime, l'âge d'or, l'âge d'airain & de fer, un déluge d'où un seul homme est sauvé avec sa femme, le partage de l'univers entre trois frères, une guerre des hommes contre le Ciel : voilà de grands événemens dont la mémoire se trouve chez les différentes nations, ou pure, ou altérée, parce qu'ils sont arrivés avant la division des langues, quand les hommes n'étoient qu'une famille. Après leur séparation, chaque partie divisée fit un peuple à part, qui a souvent ignoré ce qui s'est passé chez les autres.

(28) *Aurea prima satæ est ætas, quæ, vindice nullo,  
Sponte suâ sine lege, fidem, restumque colebat ;  
Pæna metusque aberant.*

OVID. Métam. Liv. I. 89.

(29) Plusieurs anciens historiens, cités par Joseph, attestent la longue durée de la vie des

premiers hommes. L'écriture ~~ante~~, l'histoire & les poëtes disent la même chose.

( 30 ) Quelques impies , voulant nier le déluge universel , disent que les especes des animaux sont en trop grand nombre pour avoir pu être renfermées dans l'Arche. On peut répondre à cette objection , que les especes primitives ne sont pas en si grand nombre qu'on le croit communément. Toutes les especes de chiens , par exemple , peuvent venir d'un premier chien , de même que toutes les especes de poires viennent d'un premier poirier. Les mêmes pepins produisent des poires différentes , & la même graine d'une fleur , produit différentes especes de cette fleur. La nature , très-variée dans le détail de ses ouvrages , est uniforme dans sa conduite , & fait dans les animaux ce qu'elle fait dans les fruits & dans les fleurs. Ainsi , les especes primitives des animaux se sont multipliées en des especes particulières , par des différences dans la forme extérieure seulement ; quoique l'arrangement des parties principales du corps humain , & la disposition des parties intérieures , soient toujours les mêmes , la nature , par une différence qu'elle met entre les hommes pour la grandeur , la grosseur & la couleur , compose comme différentes tribus d'une même famille , sortant d'un même pere. Le tems & plusieurs causes particulières que nous ignorons , ont fait ces changemens extérieurs ; ce sont des jeux de la nature , qui , par tant d'autres encore , semblent se plaire à exercer notre curiosité pour la confondre.

## *du troisième Chant.* 105

J'ai fait voir dans la note ci-dessus, de quelle manière on pouvoit répondre à ceux qui veulent prouver l'impossibilité d'un déluge universel, par l'impossibilité d'un bâtiment assez vaste pour contenir toutes les espèces d'animaux. J'ai avancé que les espèces primitives n'étoient pas en si grand nombre, & que la variété dans la forme extérieure des corps organisés, étoit une suite des jeux de la nature, qui fait dans les animaux ce qu'elle fait dans les fruits & dans les fleurs. C'est par-là que, parmi les hommes, les uns sont grands, les autres petits ; les uns sont blancs, les autres noirs ; les uns sont basanés, & les autres sont olivâtres. Cependant, comme ces variétés accidentelles se perpétuent par la génération, les incrédules, à qui tout sert de prétexte pour douter, en veulent conclure qu'il y a des espèces différentes d'hommes, & que par conséquent tous les peuples ne sortent pas d'une même tige. Quelques auteurs, qui avoient plus de piété que de philosophie, ont répondu à cette objection, que la couleur noire étoit attachée à la postérité de Canaan, comme un signe de malédiction, dont Noé frappa l'un de ses fils. Il s'ensuivroit de-là que tous les Negres seroient de la race de Canaan, ce qui n'est point, & qu'ils seroient honteux de leur couleur. Ils sont si éloignés de la croire un signe de malédiction, qu'ils la croient la couleur de la beauté, & se figurent le diable blanc. Toutes ces variétés extérieures sont sujettes au changement ; ce qui prouve qu'elles sont des effets passagers de causes passagères. Nous ne

ressemblons plus aux peuples qui habitoient autrefois notre pays. Que sont devenus ces anciens Gaulois , dont les historiens font une peinture hideuse ? Cette race a cessé par le mélange. Les Arabes qui demeurerent long - tems en Espagne , & qui étoient originairement noirâtres , se reti- renterent les uns vers Maroc , les autres vers Tu-nis. Ceux qui se répandirent sur la côte occi-dentale de l'Afrique , y devinrent plus noirs qu'au-paravant ; ceux qui se répandirent vers Tunis , y devinrent aussi blancs que les originaires du pays. Il est vrai que lorsqu'il n'y a point de mélange , la même couleur se perpétue ; mais un seul fait démontre qu'on n'en doit point conclure une dif-férence d'espèces. Tout animal , produit par deux animaux d'espèces différentes , n'engendre jamais . Aucun monstre ne laisse de postérité. Or un chien , produit par une levrette & un basset , produira ; il n'est donc pas la production de deux espèces différentes : il en faut dire autant de l'enfant né d'un blanc & d'une négresse. Mais pourquoi cer-tains peuples sont-ils noirs , & dans quel tems une partie de la postérité d'Adam a-t-elle pris cette couleur ? En attendant que les savans & les philosophes contentent par leurs réponses , contentons-nous de faire voir que l'objection est frivole , & de reconnoître que les incrédules sont bien méprisables , lorsqu'ils veulent opposer aux lumieres de la Religion , ces obscurités de la na-ture.

(31) Le déluge est attesté par un grand nom-bre d'Auteurs payens. En vain l'on veut prétend:

qu'ils à cau  
la me  
parloï  
puis la  
généra  
celle a  
servée  
en An  
des p  
tenell  
» qui  
» où  
» de p  
» inc  
de l'A  
pierre  
vées d  
Indes  
un an  
arrivé

(32)  
confor  
conne  
que la  
toujou  
(33)  
quer p  
même  
gage.  
muets  
eußen

## *du troisième Chant.* 107

qu'ils n'ont parlé que de déluges particuliers, à cause que plusieurs pays ont été inondés par la mer. Béroze, comme je l'ai dit plus haut, parloit d'un déluge universel, & comptoit, depuis la création du monde jusqu'à ce déluge, dix générations. Sa chronologie étoit conforme à celle de Moysé. La mémoire du déluge s'est conservée dans presque toutes les nations, & même en Amérique. La nature en donne tous les jours des preuves, suivant ces paroles de M. de Fontenelle, dans l'éloge de M. Leibnitz. « Les coquillages pétrifiés dans les terres, des pierres où se trouvent des empreintes de poissons ou de plantes, qui ne sont point du pays, médailles incontestables du déluge. » Dans les mémoires de l'Académie des sciences, 1718, il est parlé de pierres dans le Lyonnais, sur lesquelles sont gravées des plantes qui ne se trouvent que dans les Indes; & dans le volume de 1727, on trouve un amas de preuves d'un grand bouleversement arrivé sur la terre.

(32) Quelques Savans ont voulu expliquer cette conformité, en disant que les Payens avaient eu connaissance des livres de Moysé; mais il suffit que la mémoire d'événemens si considérables soit toujours restée chez les hommes.

(33) Nos Philosophes ne peuvent nous expliquer pourquoi tant de langages sur la terre, ni même comment a pu s'établir un premier langage. Les hommes, est-il dit dans Horace, furent muets, *mutum & turpe pecus*, jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé des mots; *donec verba, quibus vo-*

*ces, sensusque notarent nominaque invenire.* Mais pour convenir que tels sons exprimeroient telles idées, il a fallu se parler. La parole auroit donc précédé l'établissement d'une langue ; ce qui ne se peut. Lorsqu'une langue a été établie, il n'a jamais été de l'intérêt des hommes de chercher à en établir d'autres. Revenons donc à la révélation : c'est Dieu qui a d'abord établi une langue sur la terre, & en a ensuite établi plusieurs, pour punir leur orgueil, & les forcer de se séparer, pour aller habiter la terre. Nous voyons par l'histoire tous les peuples qui ont fondé des empires partir de l'Orient ; les arts & les sciences partent aussi de l'Orient.

(34) Pour prouver que le monde n'est pas éternel, Lucrece, *Liv. 5*, fait voir les bornes de l'histoire, par laquelle on ne peut remonter au-dessus de la guerre de Troye. Chez toutes les nations, au-delà d'un certain tems, tout n'est que fables, & même ces fables ne font pas remonter plus haut que le déluge. Chez les Chinois, tout est incertain jusqu'à leur Roi Yao, auquel Confucius fait dire, *que de son tems les eaux, qui s'étoient autrefois élevées jusqu'au ciel, baignoient encore le pied des montagnes.* Le regne d'Yao, suivant M. Freret, Mémoires de l'Académie des belles-lettres, tom. X, a commencé dix ans après la vocation d'Abraham ; & M. Fourmont, dans les mêmes Mémoires, tom. XIII, dit que quand on remonteroit jusqu'à Fohi, qu'on croit fabuleux, ce Fohi se trouveroit au tems de Phaleg. Les observations astronomiques, présentées à Alexandre

A Baby  
ainsi,  
comm  
rigine  
histoir

(35)

Jattro

astres

conque

uns pa

Suivan

mença

senter

toire d

ingénie

Egyptie

points,

toutes l

Egypte.

différen

(36)

connois

qui le fi

toire du

d'Isis &

est appelle

miner ce

l'extrava

des preuv

(37)

ctifioit d

immolé

Tome

## *du troisième Chant.* 109

Babylone , ne remontent pas par-delà Néïnrod. Ainsi , ce que l'écriture-sainte nous apprend du commencement du monde , du déluge & de l'origine des peuples , n'est contredit par aucune histoire profane , ni par aucun monument.

(35) Suivant Platon & Diodore de Sicile , l'idolatrie commença par le culte des astres : après les astres on adora les auteurs des arts , les rois , les conquérans , les animaux utiles ou dangereux ; les uns par reconnaissance ; les autres par crainte. Suivant l'auteur de la sagesse , l'idolatrie commença par la sculpture , un pere ayant fait représenter l'image de son fils mort. L'auteur de l'histoire du ciel rapporte , par un système savant & ingénieux , l'idolatrie à l'écriture symbolique des Egyptiens. Ce système , vraisemblable en quelques points , ne doit pas être étendu trop loin , puisque toutes les divinités ne sont point originaires d'Egypte. La Grece a eu les siennes. L'idolatrie a eu différentes origines chez les différentes nations.

(36) Osiris , suivant l'opinion commune , donna connaissance aux Egyptiens de plusieurs arts ; ce qui le fit adorer après sa mort. L'auteur de l'histoire du ciel explique autrement l'origine d'Osiris , d'Isis & d'Anubis au visage de chien , qui pour cela est appellé par Virgile , *Latrator Anubis*. Sans examiner ces différens sentimens , il suffit de déplorer l'extravagance humaine , dont ces divinités sont des preuves incontestables.

(37) Divinité des Ammonites , à laquelle on sacrifioit des enfans. Presque toutes les nations ont immolé des victimes humaines ; ce qui fait dire à

Saint Augustin : Quelle aliénation d'esprit ! Des fureurs dont les hommes dans la vengeance ne sont pas capables, ramènent les Dieux à la douceur. *Tantus est perturbatæ mentis & sedibus suis pulsi furor, ut sic Dii placentur, quemadmodum ne homines quidem saviunt.*

(38) Divinité des Moabites, dont le culte étoit très favorable aux voluptés, & à laquelle Salomon, séduit par les femmes, fit dresser un temple sur une montagne près de Jérusalem.

(39) Fête célèbre à Tyr & à Sidon. L'idolatrie se communiqua des Egyptiens aux Phéniciens, de ceux-ci aux Grecs, & des Grecs à tous les autres Peuples. Les fêtes d'Adonis qui se passoient à pleurer, firent dire à Cicéron : *Quid absurdius, quam homines morte deletos reponere in Deos, quorum omnis cultus esset futurus in luctu!*

(40) L'homme est bien insensé, dit Montaigne ; il ne fauroit forger un ciron, & il forge des Dieux à douzaine. Pline plaignoit l'homme de se laisser dominer par ses rêveries. *Quid infelicius homine, cui sua figmenta dominantur !*

(41) Les malheurs qui accablèrent les Gaulois après que, sous la conduite de Brennus, ils eurent été au temple de Delphes pour le piller, sont regardés par M. Rollin, Histoire ancienne, comme une punition de leur sacrilège. Dieu, dit-il, a pu faire éclater sa vengeance contre ceux qui témoignoient un mépris ouvert de la Divinité, afin de conserver en eux les traits primitifs & fondamentaux de la Religion. Mais de quelle Religion ? L'esprit de mensonge préfidoit à Delphes ; l'esprit de vérité

a-t-il pu mettre

(42)

voulut :

ce temp

pas, su

vérité d

Ut

(43)

aussi-bie

qui,

homme

qu'il le

avoir,

Me

(44)

avec un

sur la

ple ign

d'un E

aimer ?

losophe

les Juif

qui, loi

gnage l

ment ,

(45)

dinaires

## *du troisième Chant.* III

Des fu-  
ne son-  
coueur,  
sis pulse  
n ne ho-  
ite étoit  
le Salo-  
n tem.  
olattie  
ens, de  
autres  
à pleu-  
quâm  
am om-  
agne;  
Dieux  
rdomi-  
ui sua  
aulois  
urent  
nt re-  
omme  
a pa  
émoi-  
fin de  
tance  
rit de  
érité

et-il pu en prendre la vengeance , & peut-on admettre des miracles favorables à l'idolatrie ?

(42) Le fameux temple de Jupiter Ammon où voulut aller Alexandre. Caton qui passoit auprès de ce temple , n'y voulut point entrer , ne croyant pas , suivant Lucain , que le Ciel eût plongé la vérité dans ces fables.

*Steriles nec legit arenas ,  
Ut caneret paucis , mergitque hoc pulv're verum.*

(43) Les chênes de Dodone étoient célèbres , aussi-bien que les colombes de cette même forêt , qui , dit-on , prédisoient aussi l'avenir. Où les hommes n'ont-ils pas cherché cette connoissance , qu'il leur est cependant plus avantageux de ne pas avoir , comme le dit Lucain ?

*Sit cæcæ futuri  
Mens hominum fati : liceat sperare timenti.*

(44) En même tems que Tacite parle des Juifs avec un souverain mépris , il reconnoît qu'ils ont sur la divinité de grandes idées. Pourquoi ce peuple ignorant est-il le seul sur la terre , qui parle d'un Etre unique , créateur de tout , qu'il faut aimer ? Chez les autres peuples on trouve des philosophes divisés par des systèmes contraires Chez les Juifs , point de philosophes , mais des Prophetes qui , loin d'être divisés entr'eux , se rendent témoignage les uns aux autres , s'autorisent mutuellement , & ont toujours le même objet en vue

(45) Les miracles sont des événemens extraordinaires , que la suite des loix naturelles ne peut

produire. C'est en cela qu'ils font pour nous le langage de Dieu ; parce que la suite des loix naturelles ne peut être interrompue que par celui même qui a établi ces loix. Spinoza définit un miracle , un événement rare , arrivé par les loix de la nature qui nous sont inconnues , comme s'il étoit plus difficile à Dieu de déranger les loix qu'il a établies , que d'en entretenir la continue exécution. Qu'il multiplie cinq pains pour nourrir cinq mille hommes , c'est un effet qu'il opere par lui seul & par une volonté particulière ; & comme il est extraordinaire , nous l'appellons *miracle*. Qu'il multiplie le bled par le concours de la terre , du soleil , des pluies , &c. c'est un effet qu'il produit par une volonté générale , & par les causes secondes : mais quelle chaîne de causes secondes , dont tous les anneaux se répondent depuis le commencement du monde ! Ces effets ne nous surprennent pas , parce que nos yeux y sont accoutumés : c'est pourquoi , quand Dieu a voulu nous réveiller , il a opéré les effets extraordinaires que nous appelons *miracles*.

(46) Quelques incrédules nous objectent que dans les livres de l'ancien testament , il n'est point parlé de l'immortalité de l'ame. La loi qui ne me noit rien à la perfection , avoit un voile que les Juifs grossiers ne pénétraient pas , & que nos Déistes ne pénérent pas davantage. Moysé & les Prophètes , en promettant celui qui apprendroit toutes choses , ne parloient à un peuple charnel que de menaces & de récompenses temporelles ; & même lorsqu'un Ange prédit à Daniel , chap. XII.

qu'un jo  
une gloi  
il lui or  
mées ,  
ajoute :  
gré le f  
tuelles ,  
phetes o  
qu'ils e  
qui n'on  
Dieu leu  
murent  
si riches  
set , ap  
XLVII ,  
s'en pla  
sa mort  
dormir  
meis . I  
meil.  
d'Abra  
morts

(47)  
fac : A  
Proph  
refuse  
ne che  
que so  
d'autr  
aux P  
Proph  
de l

qu'un jour les morts se réveilleront , les uns pour une gloire , les autres pour une honte éternelle , il lui ordonne aussi-tôt de tenir ces paroles fermées , & de sceller le livre . Daniel lui-même ajoute : *Ego audivi , & non intellexi* . Mais , malgré le silence de ces livres sur les choses spirituelles , le mépris que les Patriarches & les Prophètes ont fait des biens temporels , montre bien qu'ils en attendoient d'autres . Les Patriarches qui n'ont jamais rien possédé dans cette terre que Dieu leur avoit tant de fois promise , n'en murmurent point à la mort . Jacob , qui avoit reçu de si riches bénédictions dont il n'avoit point vu l'effet , appelle les jours de son pèlerinage , *Gen. XLVII* , des jours courts & pénibles ; mais il ne s'en plaint pas . Il demande d'être transporté après sa mort dans le tombeau de ses ancêtres , pour dormir auprès de ses peres . *Dormiam cum patribus meis* . Il regardoit donc la mort comme un sommeil . Enfin Dieu s'appelle lui-même , *le Dieu d'Abraham , le Dieu de Jacob* . S'il est le Dieu des morts , ces morts ne sont donc pas anéantis .

( 47 ) Elie étoit vêtu de peau : Isaïe portoit un sac : Abdias ne portoit que du pain & de l'eau aux Prophètes qui vivoient dans les cavernes : Elisée refuse les présens de Naaman . Des hommes pareils ne cherchoient pas les avantages de cette vie , quoique sous une loi qui sembloit n'en promettre pas d'autres . Ils ne songeoient à plaire ni au peuple , ni aux Princes . Quelle différence entre de semblables Prophètes , & ceux qui chez les Grecs osent prendre le même nom , vivoient dans le temple de

Delphes ! Leur attention à faire leur cour aux Princes les plus puissans , avoit fait dire ce bon mot , qu'Appollon philippissoit ; parce que ses oracles étoient toujours favorables à Philippe.

( 48 ) *Creo cœlos novos & terram novam.... Lupus & agnus pascentur simul.* Is. 65.

( 49 ) *Ab ortu solis usque ad occasum.... sacrificatur & offertur nomini meo oblatio munda.* Mal. 1.

( 50 ) *Aperiatur terra , & germinet Salvatorem.* Is. 45.

( 51 ) *Non est species ei , neque decor... Despectum , & novissimum virorum , virum dolorum... Sicut ovis ad occasionem ducetur... Et cum sceleratis reputatus esl.* Is. 53.

( 52 ) Est-il naturel de voir toujours le même objet sous deux points de vue si opposés ? Cependant c'est ainsi que tous les Prophètes contemplent Jésus-Christ. Lorsque Moïse & Elie sont avec lui sur le Thabor , quoiqu'ils le voient brillant comme le soleil , ils s'entretiennent avec lui de sa mort & de ses souffrances.

( 53 ) *Et adorabunt eum omnes Reges terre.... Conquassabit capita in terrâ multorum... Ps. Percutere pastorem , & dispergentur oves.* Zach. 13. *Et aspicient ad me quem confixerunt , & plangent cum planelu , quasi super unigenitum.* Id. 12.

( 54 ) Les Prophètes annoncent en même tems la gloire & l'humiliation du Messie. Ce sont ,

dit Saint  
des sons  
par le mé  
nantes , f

( 55 ) L

( 56 )  
ad antiqu  
satem &

( 57 ) C  
tuarium  
fnis ejus  
desolatio  
si claire  
Qu'on  
Live ,  
phete ne  
totien.

( 58 )  
tabit L  
spabilitu

( 59 )  
triarch  
prophé  
Illorun  
tica fi  
ità &  
ne rap  
tes , c  
le serp

## *du troisième Chant.* 115

dit Saint Augustin , comme deux flûtes rendant des sons contraires , quoique toutes deux remplies par le même souffle. *Duae tibiae quasi diversa sonantes , sed unus spiritus ambas inflat.*

( 55 ) *Ex utero ante Luciferum genui te.* Ps. 109.

( 56 ) *Quasi filius hominis veniebat , & usque ad antiquum dierum pervenit... & dedit ei potestatem & regnum.* Dan. 7.

( 57 ) *Occidetur Christus... & civitatem & sanctuarium dissipabit populus cum duce venturo , & finis ejus vastitas... & erit in templo abominationis desolationis.* Dan. 9. Les prophéties de Daniel sont si claires , que Porphyre les croyoit supposées. Qu'on compare à Daniel , dit Abbadie , Tite-Live , Justin & Polybe , on doutera si ce Prophète ne mérite pas aussi bien qu'eux le titre d'historien.

( 58 ) *In diebus autem regnum illorum , suscitat Deus cœli regnum quod in æternum non dissipabitur... Dan. 2.*

( 59 ) Saint Augustin dit , en parlant des patriarches , que non-seulement leur bouche étoit prophétique , mais que toute leur vie l'étoit aussi. *Illorum non tantum lingua , sed & vita prophetica fuit.* Tertullien a dit de même : *Ut verbis , ita & rebus prophetatum.* De tant de figures , je ne rapporte que quelques-unes des plus éclatantes , comme Isaac , Joseph , l'agneau paschal , le serpent d'airain , les villes de refuge , d'où l'on

ne pouvoit sortir qu'à la mort du Grand-Prêtre, & enfin Jonas. Le célèbre évêque de Rochester, qui mourut à Paris il y a quelques années, méritoit un ouvrage sur la Religion chrétienne, qu'il vouloit prouver par les types. En effet, un homme qui soutiendroit que la ressemblance qui se trouve dans les événemens arrivés à tant de personnes différentes, ne s'y trouve que par le hasard, & n'a aucun rapport à Jésus-Christ, feroit aussi peu sensé que celui qui, voyant plusieurs portraits du Roi, faits par différens peintres, soutiendroit qu'aucun de ces Peintres n'a eu dessein de représenter le Roi, & que tous ces portraits ne lui ressemblent que par hasard. Les figures commencent avec le monde. Adam est le premier Prophète, & la première figure de Jésus - Christ. Comment entendre autrement son sommeil mystérieux, & la formation de son épouse? Il est d'abord environné d'animaux, qui ne sont attachés qu'aux choses sensibles, & ne peuvent être sa société. Il tombe dans le sommeil; &, à son réveil, il trouve son image dans une épouse, sortie de la plaie faite à son côté, formée de son cœur, ennoblie par son sang, digne d'être sa société, & il la rendra féconde. Jésus-Christ, avant sa mort, est parmi des hommes plongés dans leurs sens, & indignes d'être sa société; son réveil, après sa résurrection, il trouve l'épouse, à laquelle l'ouverture faite à son côté a donné naissance; elle est formée dans son cœur, ennoblie par son sang, & il la rendra féconde. Toutes les figures se prêtent mutuellement leur

Fin

*du troisième Chant.* 117

lumière. L'une achieve ce que l'autre a commencé ;  
& toutes réunies ensemble annoncent l'humilia-  
tion & la mort de Jésus-Christ , sa résurrection ,  
sa gloire & son église.

*Fin des Notes du troisième Chant.*

---

## CHANT QUATRIEME.

---

**L**es empires détruits, les trônes renversés, (1)  
Les champs couverts de morts, les peuples dispersés,  
Et tous ces grands revers, que notre erreur commune

Croit nommer justement les jeux de la fortune,  
Sont les jeux de celui, qui, maître de nos cœurs,  
À ses dessins secrets fait servir nos fureurs,  
Et de nos passions réglant la folle ivresse,  
De ses projets par elle accomplit la sagesse.  
Les conquérans n'ont fait, par leur ambition,  
Que hâter les progrès de la Religion;  
Nos haines, nos combats ont affermi sa gloire:  
**C'est le prouver assez, que conter son histoire.**

Je fais bien que, féconde en agrémens divers,  
**La riche fiction est le charme des vers.**  
Nous vivons du mensonge, & le fruit de nos veilles  
N'est que l'art d'amuser par de fausses merveilles;  
Mais à des faits divins mon écrit consacré,  
Par ces vains ornemens seroit déshonoré.  
Je laisse à Sannazar son audace profane : (2)  
Loin de moi ces attractions que mon sujet condamne;  
L'ame de mon récit est la simplicité.  
**Ici tout est merveille, & tout est vérité.**

## *Chant quatrième.* 119

Le Dieu , qui dans ses mains tient la paix & la  
guerre ,  
Tranquille au haut des cieux , change à son gré la  
terre.

Avant que le lien de la Religion ( 3 )  
Soit le lien commun de toute nation ,  
Il veut que l'univers ne soit qu'un seul empire .  
L'ambition de Roine à ce dessein conspire ;  
Mais un état si vaste , en proie aux factions ,  
Est le regne du trouble & des divisions .  
Il veut que sur la terre , aux mêmes loix soumise ,  
Un paisible commerce en tous lieux favorise  
De ses ordres nouveaux les ministres divins .  
Ils pourront les porter par de libres chemins ,  
Si l'univers n'a plus pour maître qu'un seul hom-  
me. ( 4 )

C'est ce Dieu qui le veut ; la liberté de Rome ,  
Ranimant ses soldats par César abattus ,  
Du dernier coup frappé , expire avec Brutus. ( 5 )  
Dans ses nombreux vaisseaux une Reine osé en-  
core ( 6 )

Rassembler follement les peuples de l'aurore .  
Elle fuit , l'insensée ! avec elle tout fuit ,  
Et son indigne amant honteusement la suit .  
Jusqu'à Rome bientôt par Auguste traînées , ( 7 )  
Toutes les nations à son char enchaînées ;  
L'Arabe , le Gelon , le brûlant Africain ,  
Et l'habitant glacé du Nord le plus lointain ,  
Vont orner du vainqueur la marche triomphante .  
Le Parthe s'en alarme , & d'une main tremblante  
Rapporte les drapeaux à Crassus arrachés .  
Dans leurs Alpes en vain les Rhetes sont cachés ;

**L**a foudre les atteint , tout subit l'esclavage.  
**L**'Araxe , mugissant sous un pont qui l'outrage ;  
 De son antique orgueil reçoit le châtiement ,  
 Et l'Euphrate soumis coule plus mollement .  
**P**aisible Souverain des mers & de la terre , (8)  
**A**uguste ferme enfin le temple de la guerre .  
**I**l est fermé ce temple , où , par cent noeuds d'airain ,  
**L**a discorde attachée , & déplorant en vain  
 Tant de complots détruits , tant de fureurs trom-  
 pées ,  
**F**rémit sur un amas de lances & d'épées .  
**A**ux champs déshonorés par de si longs combats ,  
**L**a main du Laboureur rend leurs premiers appas .  
**L**e Marchand , loin du port , autrefois son asyle ,  
 Fait voilei ses vaisseaux sur une mer tranquille .

**L**es Poëtes , surpris d'un spectacle si beau ,  
 Sont saisis à l'instant d'un transport tout nouveau ;  
 Ils annoncent que Rome , après tant de miracles ,  
 Va voir le tems heureux prédit par ses oracles .  
**U**n siècle , disent-ils , recommence son cours , (9)  
**Q**ui doit de l'âge d'or nous ramener les jours .  
**D**éjà descend du Ciel une race nouvelle ;  
**L**a terre va reprendre une face plus belle :  
**T**out y deviendra pur , & ses premiers forfaits ,  
**S**

Tant de prédictions qui frappent les oreilles ,  
 Font d'un grand changement espérer des merveilles .  
 Vers l'Orient alors chacun tourne les yeux ;  
**C
**Q**ui sortant des climats où le jour prend naissance .**

Doit

Doit sou  
 Jérusalem  
 L'hérétie  
 Des Prop  
 Sans pein  
 Ont écrit  
 « Il est v  
 » Où le  
 » Sera fe  
 » La just  
 » Le gla  
 » N'ose  
 » Le bon  
 » Sous u  
 » Et de  
 » Mais t  
 » Des p  
 Cepe  
 Unhon  
 Qui , s  
 En ma  
 A fa ve  
 Du so  
 D'un r  
 Quire  
 Et la l  
 Par de  
 Des n  
 Qu'à

## Chant quatrième. 121

Doit soumettre la terre à son obéissance.

Jérusalem s'éveille à des bruits si flatteurs ; ( 10 )

L'héritier de Jacob en cherche les auteurs.

Des Prophètes sacrés parcourant les volumes ,

Sans peine il reconnoît le siècle , dont leurs plumes

Ont écrit tant de fois les jours délicieux.

« Il est venu ce tems , l'espoir de nos aieux ,

» Où le fer , dont la dent rend les guérets fer-

» tiles , ( 11 )

» Sera forgé du fer des lances inutiles .

» La justice & la paix s'embrassent devant nous .

» Le glaive étincelant d'un royaume jaloux ,

» N'ose plus aujourd'hui s'irriter contre un autre :

» Le bonheur des humains nous annonce le nôtre .

» Sous un joug étranger nous avons succombé ,

» Et des mains de Juda notre sceptre est tombé .

» Mais notre opprobre même assure notre gloire ;

» Des promesses du Ciel rappellons la mémoire . »

Cependant il paroît à ce peuple étonné ( 12 )

Un homme , ( si ce nom lui peut être donné )

Qui , sortant tout-à-coup d'une retraite obscure ,

En maître , & comme Dieu , commande à la na-  
ture . ( 13 )

A sa voix sont ouverts des yeux long-tems fermés ,

Du soleil qui les frappe éblouis & charmés .

D'un mot il fait tomber la barrière invincible ,

Qui rendoit une oreille aux sons inaccessible ;

Et la langue qui sort de la captivité ,

Par de rapides chants bénit sa liberté .

Des malheureux traînoient leurs membres inutiles ,

Qu'à son ordre à l'instant ils retrouvent dociles ,

Le mourant , étendu sur un lit de douleurs ;  
 De ses fils désolés court effuyer les pleurs ;  
 La mort même n'est plus certaine de sa proie.  
 Objet tout à la fois d'épouvanter & de joie ,  
 Celui que du tombeau rappelle un cri puissant (1)  
 Se releve , & sa sœur pâlit en l'embrassant.  
 Il ne repousse point les fleuves vers leur source ; (15)  
 Il ne dérange point les astres dans leur course.  
 On lui demande en vain des signes dans les cieux ,  
 Vient-il pour contenter les esprits curieux ?  
 Ce qu'il fait d'éclatant , c'est sur nous qu'il l'opere  
 Et pour nous sort de lui sa vertu salutaire.  
 Il guérit nos langueurs ; il nous rappelle au jour  
 Sa puissance toujours annonce son amour.  
 Mais c'eût peu d'enchanter les yeux par ces mer-  
 veilles :  
 Il parle ; ses discours ravissent les oreilles.  
 Par lui sont annoncés de terribles arrêts ; (16)  
 Par lui sont révélés de sublimes secrets.  
 Eui seul n'est point ému des secrets qu'il révèle :  
 Il parle froidement d'une gloire éternelle ;  
 Il étonne le monde , & n'est point étonné :  
 Dans cette même gloire il semble qu'il soit né ;  
 Il paroît ici-bas peu jaloux de la sienne.  
 Qu'empressé de l'entendre un peuple le prévienné  
 Il n'adoucit jamais aux esprits révoltés  
 Ses dogmes rigoureux , ses dures vérités.  
 C'est en vain qu'on marmure , il faut croire ,  
     l'ordonne . ( 17 )  
 D'un œil indifférent il voit qu'on l'abandonne.  
 Un disciple qui vient se jeter dans ses bras ,  
 Et qui renonce à tout pour marcher sur ses pas ,

## *Chant quatrième.*      123

Lui demande par grace un délai nécessaire,  
Un moment pour aller ensevelir son pere.  
*Dis ce moment suis-moi,* lui répond-il alors,  
*Et laisse aux morts le soin d'ensevelir leurs morts.*  
Quittons tout pour lui seul ; que rien ne nous arrête.  
Cependant il n'a pas où reposer sa tête.

D'un tel législateur quel sera le destin ?  
Jadis de la vertu Platon prévit la fin.  
Que son héros, dit-il, attende, avec courage,  
Tout ce que des méchans lui prépare la rage.  
S'il se montre à la terre, à la terre arraché,  
Proscrit, frappé, sanglant, à la croix attaché : (18)  
Paix secrète du cœur, gage de l'innocence,  
C'est toi seul à ta mort qui seras ta défense.  
L'oracle est accompli Le juste est immolé.  
Tout s'émeut, & des bords du Jourdain désolé,  
Au Tibre en un moment le bruit s'en fait entendre. (19)

D'intrépides humains courent pour le répandre ;  
Ils volent : l'univers est rempli de leur voix.

« Repentez-vous, pleurez, & montez à sa croix.  
» Quel que soit le forfait, la victime l'expie.  
» Vous avez fait mourir le maître de la vie.  
» Celui que vos bourreaux traînoient en criminel,  
» Est l'image, l'éclat, le fils de l'Eternel.  
» Ce Dieu dont la parole enfanta la lumiere,  
» Couché dans un tombeau, dormoit dans la poussière,  
    » fiere ;  
» Mais la mort est vaincue, & l'enfer dépouillé.

» La nature a frémi , son Dieu s'est réveillé.  
 » Il vit , nos yeux l'ont vu. Croyez. » Parole  
 étrange ! ( 20 )  
 Ils commandent de croire : on les croit , & tout  
 change.

Simples dans leurs discours , simples dans leurs  
 écrits ,  
 Les accusera-t on d'éblouir nos esprits ?

Ils content leurs erreurs , leur honte , leur foi-  
 blesse. ( 21 )

Par eux de leur naissance apprenant la bassesse , ( 22 )  
 J'apprends aussi par eux leur infidélité ,  
 Le trouble de leur maître , & sa timidité.  
 A l'aspect de la mort , il s'attriste , il frissonne : ( 23 )  
 Languissant , prosterné , la force l'abandonne ,  
 Et le calice amer qu'on lui doit présenter ,  
 Loin de lui , s'il pouvoit , il voudroit l'écartier.  
 Est-il donc d'un héros d'écouter la nature ?  
 Socrate en étouffait jusqu'au moindre murmure. ( 24 )  
 L'imposture , féconde en discours séduisans ,  
 Eût orné son récit de charmes plus puissans.

Leurs écrits , direz-vous , dépouillés d'artifice ,  
 Ne font point dans leurs cœurs soupçonner de  
 malice.

Trop simples en effet , & séduits les premiers ,  
 Ils ont cru follement des mensonges grossiers .  
 Mais , s'ils ont pu les croire , ont-ils pu les écrire  
 Parmi des ennemis prêts à les contredire ?  
 A peine aux yeux mortels leur maître est disparu ,  
 A toute heure , en tout lieu , tout un peuple l'a vu.

## Chant quatrième. 125

Qu'elle a d'autorité l'histoire , qu'en silence ( 25 )  
Sont contraints d'écouter des témoins qu'elle of-  
fense !

Combien de ces témoins , déjà tous pleins de foi ,  
Juifs circoncis du cœur , ont reconnu pour Roi  
De la Jérusalem éternelle , invisible ,  
Celui qui dans la leur , traité de Roi risible ,  
D'épines couronné par les mains d'un bourreau ,  
Dans les siennes pour sceptre a vu mettre un roseau !  
Vrais enfans d'Abraham , hâtez donc votre fuite ;  
Titus accourt . Sortez d'une ville proscrite .

En quel funeste état te découvrent mes yeux .  
Ville jadis si belle , ô peuple ami des Cieux !  
Qu'as-tu fait à ton Dieu ? Sa vengeance est certaine .  
Comment à tant d'amour succède tant de haine ?  
Son bras de jour en jour s'appesantit sur toi ,  
Et tu ne fus jamais plus zélé pour sa loi . ( 26 )  
Combien d'avant-coureurs annoncent ta ruine ! ( 27 )  
Et la guerre étrangere , & la guerre intestine ,  
Et les embrâsemens , & la peste , & la faim .  
Que de maux rassemblés ! L'orage éclate enfin ; ( 28 )  
Le nuage est crevé , je vois partir la foudre .  
Jérusalem n'est plus , & le temple est en poudre . ( 29 )  
Les feux , malgré Titus , prompts à le consumer , ( 30 )  
Ces feux vengeurs , le Ciel faura les rallumer ,  
Quand des audacieux oseront entreprendre  
De relever encor ce temple de sa cendre .  
« O peuple que je plains , ton vainqueur est - ce  
» moi ? ( 31 )  
» C'est ton Dieu , dit Titus , qui se venge de toi .  
» Oui sans doute , le Ciel les punit d'une offense :

» Je n'ai fait que prêter mon bras à la vengeance,  
Ils l'ont bien mérité ce châtiment affreux.  
Le sang de leur victime est retombé sur eux. (32)  
Le pere a pour long-tems proscrit ses fils rebelles: (33)  
Le maître a retranché les branches infidèles. (34)  
Il n'a point toutefois arraché l'arbre ingrat;  
Mais un nouveau prodige en a changé l'éclat.  
Sur cet arbre étonné que de branches nouvelles,  
Sauvages autrefois, aujourd'hui naturelles!  
Que vois-je? L'étranger dépouille l'héritier,  
Et le fils adopté succède le premier.

De ces nouveaux enfans que la mere est féconde! (35)  
Ils ne font que de naître, & remplissent le monde.  
Les maîtres des pays par le Nil arrosés,  
D'une antique sagesse enfin désabusés,  
Ont déjà de la croix embrassé la folie.  
A l'aspect d'un bois vil le Parthe s'humilie:  
Et réunis entr'eux pour la première fois,  
Les Scythes vagabonds reconnoissent des loix.  
A l'auteur du soleil le Perse offre un hommage,  
Que l'erreur si long-tems lui fit rendre à l'ouvrage.  
Des déserts Lybiens le farouche habitant,  
Le Sarmate indocile, & l'Arabe inconstant, (36)  
De ses sauvages mœurs adoucit la rudesse.  
Corinthe se réveille, & sort de sa mollesse. (37)  
Athene ouvrant les yeux reconnoît le pouvoir (38)  
Du Dieu qu'elle adora long-tems sans le savoir.  
Mieux instruite aujourd'hui, cet autel qu'elle  
honore,  
N'est plus enfin l'autel d'un maître qu'elle ignore.

## Chant quatrième. I 27

Il est trouvé ce Dieu tant cherché par Platon :

L'Aréopage entier retentit de son nom.

Les Gaulois , détestant les honneurs homicides ,  
Qu'offre à leurs Dieux cruels le fer de leurs Druides , ( 39 )

Apprennent que pour nous le Ciel moins rigoureux ,  
Ne demanda jamais le sang d'un malheureux ;  
Et qu'un cœur qu'a brisé le repentir du crime ,  
Est aux yeux d'un Dieu saint la plus sainte victime.  
Tes illustres Martyrs sont tes premiers trésors , ( 40 )  
Opulente Cité , la gloire de ces bords ,  
Où la Saône enchantée à pas lents se promene ,  
N'arrivant qu'à regret au Rhône qui l'entraîne .  
Toi que la Seine embrasse , & qui dois à ton tour  
L'enfermer dans le sein de ton vaste contour ,  
Ville heureuse , sur toi brille la foi naissante .

Qu'un jour tes sages Rois la rendront florissante !  
Sur vos têtes aussi luit cet astre divin ,  
Vous que baignent les flots du Danube & du Rhin ;  
Vous qui buvez les eaux du Tage & de l'Ibere ;  
Vous que dans vos forêts le jour à peine éclaire :  
Et vous que séparant du reste des humains ,  
Les mers avoient sauvés des fureurs des Romains ,  
Lieux où ne put voler leur aigle ambitieuse , ( 41 )  
Je vois dans vos climats la foi victorieuse .  
Au grand nom qui du monde a couru les deux  
     bouts , ( 42 )

De l'Inde à la Tamise on fléchit les genoux .  
La croix a tout conquis , & l'Eglise s'écrie : ( 43 )  
Comment à tant d'enfans ai-je donné la vie ? ( 44 )

Sur les rives du Tibre éclate sa splendeur ;

Là , de son regne saint s'éleve la grandeur;  
 Et dans Rome est fondé son trône inébranlable,  
 A tout ambitieux , trône peu désirable.  
 Sur ces degrés sanglans je ne vois que des morts :  
 C'étoit pour en tomber qu'on y montoit alors.  
 Dans ces tems où la foi conduisoit aux supplices,  
 D'un troupeau condamné glorieuses prémices ,  
 Les Pasteurs espéroient des supplices plus grands.  
 Tel fut chez les Chrétiens l'honneur des premiers  
 rangs.

Quel spectacle en effet à mes yeux se présente!  
 Quels tourmens inconnus , que la fureur invente!  
 De bitumes couverts , ils servent de flambeaux : (45)  
 Déchirés lentement , ils tombent en lambeaux :  
 Dans ces barbares jeux , théâtres du carnage ,  
 Des tigres , des lions on irrite la rage.  
 Que de feux ! que de croix ! que d'echaffauds dressés!  
 Combien de bourreaux las , de glaives émouffés!  
 Injuste contre eux seuls , le plus juste des Princes ,  
 Par ce sang odieux contente ses Provinces.  
 Pour eux tout Empereur , Trajan même eût Néron ,  
 Ils se nomment Chrétiens , & leur crime eût leur  
 nom.  
 Ils demandent la mort , ils courrent aux supplices ; (46)  
 Les plus longues douleurs prolongent leurs délices :  
 Les rigueurs des Tyrans leur semblent d'heureux  
 dons :  
 Ils bénissent la main qui détruit leurs prisons .  
 Qui peut leur inspirer la haine de la vie ?  
 D'éterniser son nom la ridicule envie ,  
 Quelquefois , je l'avoue , en étouffe l'amour ,

## *Chant quatrième.*      129

Lorsque sur un bûcher Peregrin , las du jour ,<sup>(47)</sup>  
D'un trépas éclatant cherche la renommée ,  
Un Cynique orgueilleux s'évapore en fumée .  
Mais cet immense amas de femmes & d'enfans ,<sup>(48)</sup>  
Qu'immolent les Romains , qu'égorgent les Persans ,  
Tant d'hommes dont les noms sont restés sans mé-  
moire ,

Courroient-ils à la mort pour vivre dans l'histoire ?

Plaignez , me dira-t-on , leur triste aveuglement .  
L'erreur a ses martyrs : le Bonze follement  
Ose offrir à son Dieu , stérile sacrifice ,  
Un corps qu'a déchiré son bizarre caprice .  
Victime d'un usage antique & rigoureux ,<sup>(49)</sup>  
La veuve , sans frémir , s'avance dans les feux ,  
Pour rejoindre un époux que souvent elle abhorre .  
Chez un peuple insensé cette loi vit encore .  
Égarement cruel ! loi digne de nos pleurs !  
Que la Religion enfante de malheurs !

Respectons des mortels que Dieu même autorise .  
Oui , de ses plus grands dons le Ciel les favorise ;<sup>(50)</sup>  
Et le Ciel n'a jamais favorisé l'erreur .  
Ils chassent ces esprits & de haine & d'horreur ,  
Cet infernal tyran , dont nos maux font la joie .  
A la voix des Chrétiens abandonnant sa proie ,  
Des corps qu'il tourmentoit , il s'enfuit conf-  
terné ;<sup>(51)</sup>  
Le Prince du mensonge est enfin détrôné .

Il usurpa l'Empire , & sans peine & sans gloire ,  
Lorsque l'homme , emporté par la fureur de croire ,  
Sans que l'art eût besoin d'éblouir sa raison ,

Là, de son regne saint s'eleve la grandeur;  
 Et dans Rome est fondé son trône inébranlable,  
 A tout ambitieux, trône peu désirable.  
 Sur ces degrés sanglans je ne vois que des morts :  
 C'étoit pour en tomber qu'on y montoit alors.  
 Dans ces tems où la foi conduisoit aux supplices,  
 D'un troupeau condamné glorieuses prémisses,  
 Les Pasteurs espéroient des supplices plus grands.  
 Tel fut chez les Chrétiens l'honneur des premiers  
 rangs.

Quel spectacle en effet à mes yeux se présente !  
 Quels tourmens inconnus, que la fureur invente !  
 De bitumes couverts, ils servent de flambeaux : (45)  
 Déchirés lentement, ils tombent en lambeaux :  
 Dans ces barbares jeux, théâtres du carnage,  
 Des tigres, des lions on irrite la rage.  
 Que de feux ! que de croix ! que d'échafauds dressés !  
 Combien de bourreaux las, de glaives émouffés !  
 Injuste contre eux seuls, le plus juste des Princes,  
 Par ce sang odieux contente ses Provinces.  
 Poureux tout Empereur, Trajan même est Néron.  
 Ils se nomment Chrétiens, & leur crime est leur  
 nom.  
 Ils demandent la mort, ils courent aux supplices ; (46)  
 Les plus longues douleurs prolongent leurs délices :  
 Les rigueurs des Tyrans leur semblent d'heureux  
 dons :  
 Ils bénissent la main qui détruit leurs prisons.  
 Qui peut leur inspirer la haine de la vie ?  
 D'éterniser son nom la ridicule envie,  
 Quelquefois, je l'avoue, en étouffe l'amour.

## *Chant quatrième.*      129

Lorsque sur un bûcher Peregrin , las du jour , \*(47)  
D'un trépas éclatant cherche la renommée ,  
Un Cynique orgueilleux s'évapore en fumée.  
Mais cet immense amas de femmes & d'enfans , (48)  
Qu'immolent les Romains , qu'égorgent les Persans ,  
Tant d'hommes dont les noms sont restés sans mé-  
moire ,

Couroient-ils à la mort pour vivre dans l'histoire ?

Plaignez , me dira-t-on , leur triste aveuglement.  
L'erreur a ses martyrs : le Bonze follement  
Ose offrir à son Dieu , stérile sacrifice ,  
Un corps qu'a déchiré son bizarre caprice.  
Victime d'un usage antique & rigoureux , (49)  
La veuve , sans frémir , s'avance dans les feux ,  
Pour rejoindre un époux que souvent elle abhorre .  
Chez un peuple insensé cette loi vit encore .  
Egarement cruel ! loi digne de nos pleurs !  
Que la Religion enfante de malheurs !

Respectons des mortels que Dieu même autorise .  
Oui , de ses plus grands dons le Ciel les favorise ; (50)  
Et le Ciel n'a jamais favorisé l'erreur .  
Ils chassent ces esprits & de haine & d'horreur ,  
Cet infernal tyran , dont nos maux font la joie .  
A la voix des Chrétiens abandonnant sa proie ,  
Des corps qu'il tourmentoit , il s'enfuit conf-  
terné ; (51)  
Le Prince du mensonge est enfin détrôné .

Il usurpa l'Empire , & sans peine & sans gloire ,  
Lorsque l'homme , emporté par la fureur de croire ,  
Sans que l'art eût besoin d'éblouir sa raison ,

Au plus vil imposteur se livroit sans soupçon.  
 Mais cestems ne sont plus : la Grece la premiere (51)  
 A su du moins ouvrir la route à la lumiere.  
 On la cherche : Platon , par ces fameux écrits,  
 Des honteuses erreurs inspire le méptis.  
 Pleins de ses leçons , des écoles célèbres ,  
 De l'enfance du monde écartent les ténèbres.  
 Le grave Philosophe est par-tout révéré :  
 Souvent même à la Cour il se voit honoré.  
 Son crédit peut nous perdre , & sa haine y conspire.  
 Mais en vain cette haine arme Celse & Porphyre ;  
 Que peuvent contre nous leurs traits injurieux ?  
 Il falloit nous porter des coups plus sérieux ,  
 Approfondir des faits récents à la mémoire ,  
 Et sur ses fondemens renverser notre histoire.  
 Qui ne fait que râiller , évite un grand combat. (52)  
 On traite les Chrétiens d'ennemis de l'Etat.  
 On impute le crime à ceux dont la doctrine  
 N'a pu que dans le Ciel prendre son origine.  
 Ainsi que dans leurs mœurs , tout est pur dans leurs  
 loix.  
 C'est par eux qu'on apprend à respecter les Rois ;  
 Et que même aux Nérons on doit l'obéissance.  
 » *De Dieu* , nous disent-ils , descend toute-puissance ;  
 » Le Prince est son image , & maître des humains ,  
 » Tient du maître des Cieux le glaive dans ses mains .  
 » Sujets , obéissez ; le murmure est un crime . »  
 En vain contre un pouvoir cruel , mais légitime ,  
 Des peuples révoltés s'arment de toutes parts .  
 Les Chrétiens sont toujours fidèles aux Césars .

Ont-ils donc par foiblesse une ame si soumise ?

## *Chant quatrième.*      131

Leur pouvoir éclatant redouble ma surprise.  
La nature obéit , & tremble devant eux.  
Quel spectacle étonnant de miracles nombreux !  
Que de tristes mourans , qui fermoient leur pau-  
piere ,

Sont tout-à-coup rendus à la douce lumiere !  
Et du fond des tombeaux que de morts rappelés !  
De deux camps ennemis par la soif désolés, (54)  
Quand d'un soleil brûlant la chaleur les embrase ,  
L'un pérît , le Ciel tonne , & la foudre l'écrase ;  
Et tandis que ses feux écartent le Germain ,  
Un torrent salutaire abreuve le Romain :  
Le soldat demi-mort , dans une heureuse pluie ,  
Trouve tout à la fois la victoire & la vie.  
De ce bienfait le Prince admire les auteurs ,  
Et le peuple obstiné les appelle *Enchanteurs*.  
Enchantement divin qui commande au tonnerre !  
Le charme vient du Ciel , quand il change la terre.

Prodige inconcevable ! un instrument d'horreur ,  
La croix , est l'ornement du front d'un Empereur.  
Constantin triomphant fait triompher la gloire  
Du signe lumineux qui promit sa victoire. (55)  
Cérès dans Eleusis voit ses initiés  
Fouler robe , couronne , & corbeille à leurs pieds.  
Diane , tu n'es plus ; soutiens de ta puissance ,  
Tes Orfèvres d'Ephese ont perdu l'espérance. (56)  
Les temples sont déserts , & le Prêtre interdit ,  
Renversant l'encensoir de son Dieu sans crédit ,  
Abandonne un autel toujours vide d'offrandes.  
Delphes , jadis si prompt à répondre aux demandes ,  
D'un silence honteux subit les tristes loix.

132 *La Religion*,

Enfin , comme Apollon , tous les Dieux sont sans voix. (57)

Aux tombeaux des Martyrs , fertiles en miracles ,  
Les Peuples & les Rois cherchent de vrais oracles. (58)

On implore un mortel qu'on avoit massacré ,  
Et l'on brise le Dieu qu'on avoit adoré.

A ce torrent vainqueur Rome long-tems s'oppose , (59)

Et de son Jupiter veut défendre la cause.

Mais contre elle il est tems de venger les Chrétiens :  
Du sang de tes enfans , grand Dieu , tu te souviens !  
Tant de cris qu'éleva sa fureur idolâtre ,  
Ont assez retenti dans son amphithéâtre .  
Tu vas lui demander compte de ses arrêts .  
O Dieu des conquérans ! tes vengeurs sont tous prêts ,  
Et Rome va tomber d'une chute éternelle ,  
Ainsi que Babylone & ta ville infidelle. (60)

Oui , c'est ce même Dieu , qui fait à ses desseins  
Ramener tous les pas des aveugles humains .  
Sous d'orgueilleux vainqueurs quand les villes succombent ,

Quand l'affreux contre-coup des empires qui tombent ,

Dans le monde ébranlé jette au loin la terreur ,  
Que font tous ces héros qu'admire notre erreur ?  
Les ministres d'un Dieu qui punit des coupables ,  
Instrumens de colere , & verges méprisables .  
Que prétend Attila ? Que demande Alaric ? (61)  
Où s'emporte Odoacre ? Où vole Genseric ?

## Chant quatrième. 133

Ils sont , sans le favoir , armés pour la querelle  
D'un maître qui du Nord tour-à-tour les appelle.  
Devant leurs bataillons il fait marcher l'horreur ;  
Rome antique est livrée au barbare en fureur :  
De sa cendre renaît une ville plus belle ,  
Et tout sera soumis à la Rome nouvelle.

Je la vois cette Rome , où d'augustes vieillards ,  
Héritiers d'un Apôtre , & vainqueurs des Césars ,  
Souverains sans armée , & conquérans sans guerre ,  
A leur triple couronne ont asservi la terre . (62)  
Le fer n'est pas l'appui de leurs vastes états ;  
Leur trône n'est jamais entouré de soldats .  
Terrible par ses clés & son glaive invisible ,  
Tranquillement assis dans un palais paisible ,  
Par l'anneau d'un pêcheur autorisant ses loix , (63)  
Au rang de ses enfans un Prêtre met nos Rois .  
Ils en ont le respect & l'humble caractère .  
Qu'il ait toujours pour eux des entrailles de pere !

D'une Religion si prompte en ses progrès ,  
Si j'osois jusqu'à nous compter tous les succès ,  
Peindre les Souverains humiliant leur tête ,  
Et la suivre par-tout de conquête en conquête ;  
Quel champ je m'ouvrirrois ! quel récit glorieux !  
Mais que pourrois-je apprendre à quiconque a des  
yeux ?

L'arbre couvre la terre , & ses branches s'étendent  
Par-tout où du soleil les rayons se répandent .  
De l'aurore au couchant on adore aujourd'hui  
Celui qui de sa croix attira tout à lui .  
Dans le tems que ce Dieu parmi nous daigna vivre ,

Tome I.

M

## 134 *La Religion, Chant IV.*

L'aurois-je mieux connu, quand j'aurois pu le suivre  
Des rives du Jourdain, au sommet du Thabor t (64)  
Non, maintenant sa gloire éclate plus encor.

Je vois à ses côtés Moïse avec Elie ;  
Tout Prophète l'annonce, & la loi le publie.  
Ses Apôtres enfin sont sortis du sommeil. (65)  
Que de nouveaux témoins m'a produit leur réveil!  
C'est en mourant pour lui, qu'ils lui rendent hommage.

Ils sont tous égorgés ; voilà leur témoignage.  
Je le vois ; c'est lui-même, & je n'en puis douter.  
Mais c'est peu de le voir, il le faut écouter :  
La voix de tout ce sang que l'amour fit répandre,  
Me répète la voix que le Ciel fit entendre.  
Quand le Thabor brilla de l'un de ses rayons.  
Oui, c'est ce fils si cher ; écoutons, & croyons.

« Le joug qu'il nous impose est, dit-on, trop  
» pénible ;  
» Ses dogmes sont obscurs ; sa morale est terrible ;  
» Nos esprits & nos cœurs sont en captivité. »  
D'une nouvelle ardeur justement transporté,  
De ces plaintes je veux repousser l'injustice.  
Il n'est pas tems encor que ma course finisse ;  
Poursuivons le Déiste en ses détours divers.  
Quel sujet fut plus grand, & plus digne des vers !

*Fin du quatrième Chant.*

---

## N O T E S

### DU QUATRIEME CHANT.

(1) QUAND nous regardons avec M. Bossuet, tous les événemens du monde dans ce point de vue, l'histoire universelle devient l'histoire de la Religion. « Tous les Empires, *dit-il*, ont couru au bien de cette Religion, & à la gloire de Dieu, qui s'en est servi pour châtier, ou pour exercer, ou pour étendre, ou pour protéger son peuple. » Ne soyons point étonnés lorsque Cyrus, en détournant tout-à-coup l'Euphrate, entre vainqueur dans Babylone par un passage si extraordinaire ; ne soyons point surpris de l'heureuse témérité d'Alexandre, ni de la fortune de César. Tout cede à ces trois conquérans, parce que Dieu veut que tout leur cede, pour opérer par eux les grands changemens qu'il a résolu de faire sur la terre.

(2) J'ai parlé dans ma Préface, de l'abus que Sannazar avoit fait des fictions, dans son Poème *De partu Virginis*.

(3) Polybe & Plutarque reconnurent eux-mêmes que la fortune des Romains n'étoit pas l'effet d'une fortune aveugle, mais d'une Providence divine. Ils ne pouvoient savoir quel étoit le dessein de cette Providence. M. Bossuet nous

le fait remarquer , & Origene avoit avant lui fait la même réflexion sur cet Empire universel de Rome , au tems de Jésus-Christ. Le commerce de tant de peuples , autrefois étrangers les uns aux autres , & depuis réunis sous la domination des Romains , fut un des plus puissans moyens dont Dieu se servit pour hâter le cours de l'Evangile.

(4) Ce projet d'être seul maître de l'univers , est conçu par César ; & quiconque examine les obstacles qu'il avoit à surmonter , trouvera son projet contraire à toute prudence humaine. Il falloit que César fût alors entraîné , comme dit Cicéron , par quelque esprit de folie , *amentid quādam raptus*. Il revient des Gaules avec une armée très-petite , si on la compare à celle qu'on peut lui opposer dans l'Italie. Il a contre lui à Rome , tous ceux qui sont les soutiens de la liberté ; & quels hommes ! des Catons , des Brutus , des Cicérons , des Pompées. Cependant , lorsqu'au lieu d'obéir à l'ordre qu'il reçoit de congédier son armée , il leve l'étendard de la guerre civile en passant le Rubicon , ce moment de témérité est celui de son bonheur. Les provinces qui peuvent l'arrêter à chaque pas , sont faibles de frayeur. L'alarme est dans Rome ; les chefs de la république s'en retirent : Pompée , au lieu d'y attendre César , entraîne avec lui hors de l'Italie toutes les forces du Sénat ; & , du jour qu'il sort de Rome , jusqu'à la déroute de Pharsale , la conduite de cet homme autrefois si sage , & si grand homme de guerre , n'est qu'une suite d'imprudences , comme

on le voit par les lettres de Cicéron. César , de-  
venu le maître , gouvernoit avec douceur ; son  
ambition étant satisfaite , comme il n'avoit point  
d'enfans , il eût pu , à la mort , rendre aux Ro-  
mains la liberté. Ceux qui l'assassinerent , dans l'in-  
tention de rétablir la République , la perdirent pour  
jamais. Cette grande révolution étoit arrêtée dans  
les décrets du Ciel ; & quand le Ciel le veut ,  
les hommes sont aveugles.

(5) La liberté Romaine fut frappée d'un si grand  
coup , que ce peuple si fier , qui avoit traité  
jusques - là les Rois avec tant de mépris & de  
haine , que les Poëtes appelloient *Populum latè  
Regem* , devint le peuple de la terre le plus es-  
clave ; & sous quels maîtres ! Auguste arrive , par  
le sang & les proscriptions , au pouvoir su-  
prême ; il le garde pendant quarante ans , fa-  
tigué des honneurs ridicules qu'on lui rend , ac-  
cablé des éloges outrés que les Poëtes prodiguent  
à un Prince qui les méritoit peu. Il laisse , en  
mourant . son pouvoir au fils de sa femme , dont  
il connoissoit tous les défauts. Son indigne suc-  
cesseur , ennuyé bientôt de la félicité qu'il trouve  
à établir la tyrannie , s'écrioit en regardant les  
Romains : *O homines ad servitudinem natos !* Qui  
regarde ces étonnans changemens avec des yeux  
éclairés par la Religion , voit la main qui les  
opere.

(6) Antoine , qui fut mis en fuite avec Cléo-  
pâtre dans la bataille d'Actium , avoit rassemblé  
les forces de l'Orient.

*Victor ab auroræ populis & littore rubro*

M iiij

*Ægyptum, viresque Orientis, & ultima secum  
Baætra vebit.* Enéid. VIII. 686.

(7) C'est ce magnifique triomphe chanté par Virgile :

*Incedunt viðlo longo ordine gentes,  
Quam variae linguis, habitu tam vestis & armis.  
Hic Nomadum genus, & discinctos Mulciber Afros,  
Hic Lelegas, Carasque, sagittiferosque Gelonos  
Pinxerat. Euphrates ibat jam mollior undis;  
Extremique hominum Morini, Rhenusque bicornis.  
Indomitique Dabæ, & pontem indignatus Araxes,*  
*Enéid. VIII. 722. & suiv.*

(8) Cette paix générale de la terre sous Auguste, est décrite par Virgile :

*Claudentur belli portæ furor impius intus,  
Sævæ sedens super arma, & centum vincitus Athenis  
Post tergum nodis, fremet horridus ore cruento.*

Elle est encore décrite par Horace :

*Tutus bos etenim rura perambulat :  
Nutrit rura Ceres , almaque faustitas :  
Pacatum volitant per mare navitæ...*

*Et par Velleius Paterculus: Finita bella civilia,  
sepulta externa, reversa pax, sopitus ubique at-  
morum furor... Rediit cultus agris, sacris bonos,  
securitas hominibus... . . . &c.*

(9) Je ne prétends pas attribuer directement au Messie, comme quelques-uns l'ont fait, cette Eglogue de Virgile ; mais il n'est pas non plus

vraisemblable que pour Pollion , ou Marcellus , ou Drusus , le Poëte ait pris un ton si élevé. « Le fils de Pollion , dit Brideaux , qui mourut neuf jours après sa naissance , n'est pas le sujet de la prophétie ; mais ce que la voix publique dit vulgoit alors , fut , en moins de quarante ans , accompli parfaitement dans la naissance de Jésus-Christ. » Virgile dans cette Elogue , comme le remarque Servius , plein de la grandeur d'Auguste , entre dans l'enthousiasme , & se rappelle les prédictions des Sibylles : *Cumāi carminis.* Ces prédictions d'un maître qui viendroit de l'Orient renouveler toutes choses , sont rapportées dans Suétone & dans Tacite. Josephe les appliqua à Vespasien. Voici ce que dit Suétone : *Percrebuerat Oriente toto vetus & constans opinio , esse in fatis ut Iudeā profecti rerum potirentur.* Tacite y est conforme : *Pluribus persuasio inerat , antiquis sacerdotum libris contineri , eo ipso tempore fore , ut valeceret Oriens , profectique Iudeā rerum potirentur.*

(10) Les Juifs étoient si persuadés que le tems du Messie étoit arrivé , que quelques-uns d'eux prirent Hérode pour le Messie. Ainsi , en même tems qu'ils attendent le grand événement prédit par leurs Prophetes , les Romains de leur côté attendent un grand changement , qui , suivant leurs Sibylles , doit arriver sur la terre ; & dans cette attente générale Jésus-Christ paroît.

(11) *Conflabunt gladios suos in vomeres , & lanceas suas in falces.* Il. II. №. 14.

(12) Les miracles de Jésus-Christ sont avoués

par Celse , & par Julien l'Apostat , qui s'écrie :  
 « Qu'a-t-il fait de considérable sur la terre ? A  
 » moins qu'on ne regarde comme une grande  
 » merveille d'ouvrir les yeux aux aveugles , de  
 » guérir les maladies , &c. » Pourquoi Julien vent-  
 il que ce ne soit pas une grande merveille ?

( 13 ) Non-seulement la nature obéit quand il  
 lui parle ; mais quand il lui fait parler ses ser-  
 viteurs. Il envoie ses Apôtres prêcher , en leur  
 disant : *Allez , guérissez les malades , ressuscitez  
 les morts.* C'est un maître qui charge de ses com-  
 missions ceux qui lui appartiennent.

( 14 ) Spinosa , au rapport de Bayle , à son ar-  
 ticle , disoit que s'il eût pu se persuader la ré-  
 surrection de Lazare , il eût déchiré son système ,  
 & se seroit fait Chrétien. Spinosa croyoit donc  
 qu'il étoit le maître de changer son cœur ? La  
 résurrection de Lazare redoubla la haine des en-  
 nemis de Jésus-Christ , & hâta sa mort. Les Juifs  
 virent & ne crurent point , & Jésus-Christ en dit la  
 raison : *Vous ne croyez point , parce que vous n'êtes  
 pas de mes brebis.* S. Jean. X.

( 15 ) J'ai dit au troisième Chant , que Dieu  
 avoit , en faveur des Juifs , renversé l'ordre des  
 élémens. La mer entr'ouverte , le soleil arrêté ,  
 sont des miracles qui paroissent plus éclatans que  
 ceux de Jésus-Christ. Quand on lui demande des  
 signes dans le Ciel , il n'en fait point ; ce n'est  
 pas qu'il ne soit le maître de la nature. Quand  
 il mourra , les ténèbres couvriront la terre ; mais  
 pendant sa vie , *pertransiſt benefaciendo.* Il récom-  
 pense la foi de ceux qui l'accompagnent , fait des

miracles  
 ceux qui  
 grands.

( 16 ) Soit qu'il  
 soit qu'il  
 soit qu'il  
 dans tou  
 soit enfin  
 paroît la  
 ne songe  
 suader .  
 ger de to  
 l'avenir  
 grandes  
 par une  
 une imp  
 de musici  
 état viol  
 tés chez  
 fureur ,  
 que la Si  
 elle lutte  
 à magis  
 mans ,  
 l'enthous  
 puissance  
 que soit  
 toujours  
 pire. Jés  
 hasme ;  
 l'esprit  
 toujours

## *du quatrième Chant.* 141

miracles de bonté en leur faveur , & prédit que ceux qui croiront en lui , en feront de plus grands.

(16) Soit que Jésus-Christ opere des miracles , soit qu'il donne à ses Apôtres le pouvoirs d'en faire , soit qu'il leur ordonne d'aller prêcher sa doctrine dans tout le monde , soit qu'il la prêche lui-même , soit enfin qu'il annonce l'avenir , jamais en lui ne paroît la moindre émotion . Il semble même qu'il ne songe pas à émouvoir les autres pour les persuader . Il prophétise comme il parle , sans changer de ton , ni de style . Les Prophètes annonçoient l'avenir en style poétique ; ils employoient les plus grandes figures : saisis par l'esprit divin , dominés par une puissance supérieure à eux , & agités par une impulsion étrangère , souvent les instrumens de musique contribuoient à les soutenir dans cet état violent . Ceux qui pour les imiter se sont vantés chez les Payens d'être Prophètes , entroient en fureur , quand ils annonçoient leurs Oracles . Lorsque la Sibylle , peinte par Virgile , va prophétiser , elle lutte contre un Dieu qui la dompte enfin . *Tant magis ille fatigat os rabidum , sera corda domans , singitque premendo.* Les Poëtes ont imité l'enthousiasme des Prophètes ; ils disent qu'une puissance supérieure à eux leur donne la loi ; quel que soit le sujet dont ils vont parler , ils prennent toujours un ton élevé , parce qu'un Dieu les inspire . Jésus Christ ne peut être saisi par l'enthousiasme ; nulle impulsion étrangère ne peut l'agiter ; l'esprit divin ne s'empare point de lui , il y réside toujours ; il prédit sans s'émouvoir les événemens

futurs , & quels évenemens ! Les Prophetes annonçoient la chute d'un Prince , le châtiment d'un peuple , la ruine d'une ville . Jésus-Christ annonce la ruine de l'univers , la chute des astres , le partage des hommes , le châtiment éternel de ceux qui seront à la gauche , la récompense éternelle de ceux qui seront à la droite . *Ibunt hi in supplicium aeternum , justi autem in vitam aeternam.* Voilà ce qu'il prédit sans changer ni de ton ni de style . Ce n'est pas non plus un Prophète qui annonce l'avenir par inspiration : c'est le maître de l'avenir qui daigne avertir les hommes de ce qu'il doit faire : c'est Dieu qui parle en Dieu .

( 17 ) La preuve est dans le sixième Chapitre de Saint Jean . Quand il assure qu'il faut manger sa chair & boire son sang , plusieurs de ses Disciples le quittent en murmurant , & en disant : *Durus est hic sermo.* Il se retire alors vers ses Apôtres : *Etois , leur dit-il , voulez-vous aussi me quitter ?* Que le Déciste explique cette indifférence d'un fondateur de Religion , pour s'attirer des sectateurs .

( 18 ) Fameux passage de Platon appliqué à Jésus-Christ par Grotius & M. de Meaux . Cicéron & Sénèque l'ont traduit . Ce dernier , par ces mots , *Expendenda per patibulum manus ,* désigne clairement le supplice de la croix . Le mot grec dans Platon désigne un supplice d'esclave , dans lequel le patient étoit attaché à un pieu : *ανεσχιρδυται* .

( 19 ) Les grands évenemens arrivés dans la Judée , furent bientôt connus à Rome . Auguste , au rapport de Macrobe , ayant appris qu'Hérod : avoit fait mourir tous les enfans au-dessous de deux ans , &

n'avoit  
roit mie  
bere , a  
de rece  
Calcidiu  
étoile ,  
mais la  
Eusebe ,  
éclipse ,  
couvrit  
*'latum in*  
aux R

( 20 )  
scellent  
d'oublié  
plus te  
renonc  
tent pou  
vu reflu  
Chrysost

( 21 )  
que les  
remarq  
a été ré  
de Lond  
Pastoral  
théâtre  
répande

( 22 )  
despêch  
veiller i  
telle ,

## *du quatrième Chant.* 143

n'avoit pas même épargné le sien , dit qu'il aimeroit mieux être le porc d'Hérode que son fils. Tibère , au rapport de Tertullien , proposa au Sénat de recevoir Jésus-Christ au nombre des Dieux. Calcidius , Philosophe Platonicien , parle d'une étoile , qui annonça , dit-il , non des malheurs , mais la naissance d'un Dieu. Phlégon , cité par Eusebe , Origene & saint Jérôme , parle d'une éclipse , la plus grande qu'on eût jamais vue , & qui couvrit la terre de ténèbres. *Eum mundi casum relatum in arcanis vestris habetis* , disoit Tertullien aux Romains.

(20) Non-contenus d'attester cette vérité , ils la scellent de leur sang. Il n'est que trop commun d'oublier après leur mort ceux qu'on a aimés le plus tendrement. Les Apôtres ont abandonné & renoncé Jésus-Christ pendant qu'il vivoit. Ils meurent pour lui , quand il a été crucifié. Ils l'ont donc vu ressuscité. Cette belle reflexion est de Saint Jean Chrysostome.

(21) Ces foiblesse confirment les témoignages que les Apôtres ont rendus depuis , comme le remarque M. Foster contre Tindal , dont le livre a été réfuté par plusieurs Savans & par M. l'Evêque de Londres , qui , au commencement de ses Lettres Pastorales , se plaint de ce que son Dioceſe eſt le théâtre des attentats contre la Religion , d'où ils se répandent par-tout.

(22) Qui les obligeoit de nous dire qu'ils étoient despêcheurs , qu'au Jardin des Oliviers ils ne purent veiller une heure avec leur maître accablé de tristesse , & qu'ils prirent tous la fuite quand ils le

virent en péril ? Pourquoi nous apprendre que Saint Pierre le renia trois fois ?

( 23 ) M. Pascal est peut-être le premier qui a relevé cette admirable simplicité des Evangélistes. Ils ne parlent jamais en termes injurieux des ennemis de Jésus-Christ, de ses bourreaux, ni de ses fâches. Ils rapportent les faits, sans y ajouter aucune réflexion. Ils ne font remarquer ni la douceur de leur maître, quand il reçoit un soufflet, ni sa constance dans le supplice dont ils ne disent que ce mot, & *ils le crucifisèrent*. Le triomphe de son Ascension semble devoir finir cette histoire d'une manière éclatante. Deux Evangélistes n'en parlent pas : les deux autres disent seulement, & *il fut enlevé dans les cieux*. Ce caractère de simplicité & d'indifférence pour attirer l'attention des lecteurs, ne leur est commun avec aucun Ecrivain, & leur est commun à tous quatre, quoiqu'ils aient écrit en différens lieux & en différens tems.

( 24 ) L'intrépidité de Socrate devant ses Juges, est soutenue par sa fierté. Il ose leur dire que rien ne l'empêchera d'instruire publiquement, parce que le Ciel le veut. Quelle preuve donne-t-il de sa mission & de ce génie, qu'il prétend lui être attaché dès l'enfance ? Il conclut son apologie par se déclarer digne d'être nourri aux dépens de la République ; & par sa hardiesse il révolte les Juges qui le condamnent à mort. \*Jésus-Christ qui garde le silence devant ses Juges & jusqu'à la mort, n'est pas venu donner l'exemple de la constance humaine, mais de la profonde obéissance. Nous lissons dans Platon les magnifiques discours de So-

erate deva  
sa mort : I  
tanquam  
silence et  
Socrate.

( 5 ) L  
Jésus-Chr  
le Talmu  
les Evang  
une natu  
une histo  
scellent  
Si aux qu  
tres dont  
Ecrivains  
oculaires  
de Jésus-

( 26 ) L  
preuve. I  
qui voul  
de leur T  
latrie, &  
Pest enco

( 27 )  
Visa per  
& subi  
pansæ r  
mana v  
cedentiu  
dans Jér  
siége no  
toire n'

## *du quatrième Chant.* 145

erat devant ses Juges & devant ses amis, le jour de sa mort : Jésus-Christ, dans les mêmes circonstances, *tanquam agnus coram tondente se obmutuit* ; & ce silence est bien plus admirable que l'éloquence de Socrate.

( 5 ) Les Juifs avouent qu'ils ont fait mourir Jésus-Christ , dont les miracles sont attestés dans le Talmud. Pourquoi garderent-ils le silence quand les Evangiles parurent ? Une histoire qui deshonore une nation , & n'est point contredite par elle ; une histoire écrite par quatre oculaires , qui la scellent de leur sang , est une histoire véritable. Si aux quatre Evangélistes on ajoute les quatre Apôtres dont nous avons les Epîtres , on trouve huit Ecritains , historiens contemporains & témoins oculaires. Nulle histoire n'est attestée comme celle de Jésus-Christ.

( 6 ) Leur celebre ambassade à Caligula en est la preuve. Ils osèrent résister à un Prince si terrible , qui vouloit faire mettre sa statue dans le sanctuaire de leur Temple. Ce peuple , autrefois si enclin à l'idolatrie , étoit alors très-zélé pour sa loi , comme il l'est encore aujourd'hui.

( 7 ) Le passage de Tacite est remarquable : *Vise per cælum concurrere acies , rutilantia arma , & subito igne nubium collucere templum : expansæ repente delubri fores , & audita major humana vox , excedere Deos ; simul ingens motus extedentium*. Il se trouva treize cents mille personnes dans Jérusalem , quand Titus l'assiégea , & jamais siège ne fut plus affreux pour les assiégés. L'histoire n'en montre point d'exemple , & nous avons

tout le détail de cette terrible punition , écrit par un Prêtre Juif , témoin oculaire. Il n'y eut jamais qu'un P. Hardouin capable de croire Josephe un Historien supposé ; mais plusieurs savans regardent avec raison comme supposé le passage sur Jésus-Christ ; parce que , soit qu'on veuille le placer dans ses antiquités , ou dans son histoire du siège de Jérusalem , on ne trouve aucun endroit où il soit placé à propos. Il est par-tout hors d'œuvre. Pourquoi donc ayant fait l'éloge de S. Jean , n'a-t-il pas parlé de Jésus-Christ ? Son silence est la preuve qu'il ne le regardoit pas comme imposteur , puisqu'alors il en eût parlé , comme il a parlé de Barcochebas & d'autres ; mais il ne pouvoit parler de Jésus-Christ sans dire par quel supplice ignominieux l'envie des Prêtres l'avoit fait mourir. Josephe , en rapportant cette mort , rapportoit le crime de toute sa nation ; au lieu que la mort de S. Jean n'étoit que le crime d'Hérode.

(28) Quarante ans auparavant , Jésus-Christ l'avoit prédit. *Dies ultionis hi sunt... erit pressura magna & ira populo huic.*

(29) Ils ne l'ont jamais pu relever : ils l'entreprirent sous Julien l'Apostat ; mais ils furent repoussés par des flammes qui brûlerent les hommes & les pierres. Ce fait n'est point douteux , puisqu'il est rapporté par un Historien Payen , & que Saint Jean Chrysostôme l'objecte plus d'une fois aux Juifs.

(30) Titus qui , lorsqu'il vit le Temple en feu , crioit : *Sauvez la merveille de l'univers , ne put empêcher qu'il ne fût entièrement consumé.*

(31) Josephine voulut gratuler été que  
 (32) Il impréca & super  
 (33) muel M « Quell » dans l » appelle » qu'elle » depuis » peres » phetes » de soi » trie ; » point . » en fas d'hui ce  
 (34) tion , a » voyé ses sont sort se prése peller ce sed time » percit , » que grof

## du quatrième Chant. 147

(31) Titus , après sa victoire , au rapport de Joseph même , qui ne songe qu'à lui faire sa cour , ne voulut point recevoir les couronnes ni les congratulations ; parce qu'il reconnut qu'il n'avoit été que le ministre de la vengeance divine.

(32) Ils avoient prononcé contre eux-mêmes cette imprécation , en s'écriant : *Sanguis ejus super nos & super filios nostros.* Math. xxvii.

(33) On trouve dans une Lettre du Rabbi Samuel Marocanus , ces paroles remarquables : « Quelle est donc la cause de cette dure captivité » dans laquelle notre nation gémit , & qu'on peut « appeler l'indignation perpétuelle du Ciel , puis- » qu'elle ne finit point ? Voilà mille ans écoulés , « depuis que Titus nous a mis sous le joug. Nos » peres avoient été idolâtres & meurtriers des Pro- » phetes ; cependant Dieu , après une captivité » de soixante & dix ans , les rétablit dans leur pa- » trie ; mais pour nous , nos malheurs ne finissent » point , & je ne vois pas que nos Prophètes nous » en fassent espérer la fin. » Que diroit aujourd'hui ce Juif qui écrivoit il y a six cents ans ?

(34) Ainsi ce peuple , dépositaire de la révélation , avec qui Dieu a fait alliance , à qui il a en-  
voyé ses Prophètes & son Fils : ce peuple , d'où  
sont sortis les Apôtres , dispersé jusqu'aujourd'hui ,  
se présente à nous en tous lieux pour nous rap-  
peller ces paroles de Saint Paul : *Noli altum sapere ,  
sed time : si enim Deus naturalibus ramis non pe-  
percit , ne fortè nec tibi parcat.* Rom. xi.

(35) Ce n'est point ici un de ces dénombremens que grossit une imagination poétique. On le trou-

vera bien plus considérable dans le traité de Grotius,  
*de vera Religione*, titre de *admirabili propagatione Religionis*.

On peut bien appliquer au triomphe de la foi, les vers de Virgile sur le triomphe d'Auguste :

*Incedunt viictæ longo ordine gentes,  
Quam varia linguis, habitu tam uestis, &c.*

Tertullien, au second siècle, soutenoit que l'Empire de Jésus-Christ étoit plus étendu que ne l'avoit été celui d'Alexandre & celui des Romains. Saint Justin compte d'innombrables nations dans l'Eglise. Saint Irenée en fait un catalogue encore plus nombreux. Cent ans après, Origene & Arnobe disent que le Christianisme est répandu par-tout où le soleil porte sa lumiere.

(36) M. l'Abbé Desfontaines remarque sur ce vers, que les Polonois, qui sont les Sarmates de l'Europe, n'ont reçu l'Evangile que dans le dixième siècle. Ce qu'il dit est vrai de la nation en général; mais quoiqu'elle n'ait reçu l'Evangile, aussi-bien que la Grande-Bretagne, que long-tems après Jésus-Christ, il y avoit des Chrétiens parmi tous ces peuples dès le second siècle; & je n'avance rien que sur l'autorité de Tertullien, qui nomme les Sarmates, les Bretons, les Scythes, &c. Voici ses paroles : *Britannorum inaccessa Romanis loca, Christo verò subdita, & Sarmatarum, & Dacorum, & Germanorum, & Scytharum, & abditarum multarum gentium & provinciarum, & Insularum nobis ignotarum, in quibus Christi nomen regnat.*

(37) Les aux Romai...  
...nt les m...  
...roient dé...  
...gile fut au...  
...étendue. J...  
...son Histo...  
...rable qui...  
...que l'érudi...  
...vrai que n...  
...Apôtres d...  
...nousignor...  
...de Jésus-C...  
...quêtes, q...  
...Eglises éta...  
...long-tems  
...les premie...  
...plus qu'ils...  
...suivroit d...

(38) Qu...  
...vobis, dit...  
...d'un aute...  
...quel étoit...  
...Philostrat...

(39) Le...  
...ciens Gau...  
...humaines  
...bant. Ta...

(40) S...  
...des discip...  
...Lyon. L...

(37) Les Epîtres de Saint Paul aux Corinthiens, aux Romains, aux Ephésiens & aux Galates, prouvent les nombreuses sociétés des Chrétiens qui étoient déjà dans ces villes. Le progrès de l'Evangelie fut aussi étonnant par sa rapidité, que par son étendue. *Je ne veux point, dit M. de Voltaire dans son Histoire universelle, percer l'obscurité impénétrable qui couvre le berceau de l'Eglise naissante, & que l'érudition même a quelquefois redoublée.* Il est vrai que nous ne savons presque rien de certain des Apôtres depuis qu'ils se furent dispersés; mais si nous ignorons le détail des actions des Conquérans de Jésus-Christ, nous n'ignorons pas leurs conquêtes, quand nous voyons en si peu de tems des Eglises établies partout. Le berceau de l'Eglise a long-tems nagé dans le sang. C'est pour cela que les premiers Chrétiens écrivoient peu, d'autant plus qu'ils étoient persuadés que la fin du monde suivroit de près celle de Jérusalem.

(38) *Quod ignorantis colitis, hoc ego annuntio vobis,* dit Saint Paul dans l'Aréopage, à l'occasion d'un autel qu'il avoit trouvé dans Athènes, fut lequel étoit cette inscription : *Ignoto Deo. Pausanias, Philostrate & Lucien ont parlé de cet autel.*

(39) Les Druides, qui étoient les Prêtres des anciens Gaulois, immoloient aux Dieux des victimes humaines : *Hominum fibris consulere Deos fas habebant.* Tac. ann. 14.

(40) Saint Pothin & Saint Irenée, successeurs des disciples des Apôtres, fondèrent l'Eglise de Lyon. Le nombre des martyrs fut si grand dans

cette ville , que les places publiques furent pleines de morts , & les deux rivieres teintes de sang.

( 41 ) Ils ne pénétrèrent pas fort avant dans la Germanie ; ils connurent peu les peuples du Nord. A peine favoient-ils du tems d'Agricola , que l'Angleterre étoit une île.

( 42 ) Ce n'étoit pas Jésus-Christ lui-même qui devoit convertir les Gentils ; il n'étoit venu que pour les brebis d'Israël ; mais son nom , publié par ses Apôtres , a converti les nations , comme Isaïe l'avoit prédit , chap. LXVI. *Mittam ex iis ad gentes , &c.*

( 43 ) La loi , les Prophetes , tout avoit disposé les Juifs à recevoir Jésus-Christ , qu'ils attendoient. Ils l'ont vu , entendu & rejeté. Rien n'avoit disposé les Gentils , qui n'avoient entendu parler ni de Moïse , ni des Prophetes , qui n'attendoient pas Jésus-Christ , qui ne l'ont ni vu ni entendu , & cependant ont embrassé sa Religion , prêchée par ses Apôtres. Ce qui avoit été prédict , a été accompli.

( 44 ) *Quis genuit mihi istos... & isti ubi erant?*  
*Ils. XLIX.*

( 45 ) Ce supplice , qu'on faisoit souffrir aux Chrétiens , est rapporté par Tacite : *Pereuntibus addita ludibria , ut ferarum tergis contelli , lanatu canum interirent , aut crucibus affixi , aut inflammandi , atque ubi defecisset dies , in usum nocturni luminis urerentur.*

( 46 ) M. de Voltaire a opposé l'exemple des fanatiques à cette pensée de M. Pascal : *Je crois des témoins qui se font égorguer.* La comparaison ne peut être juste. Des fanatiques soutiennent ,

non un  
lement e  
qu'ils on  
entièrement  
de M. Pa  
( 47 ) L  
avoir ét  
vanité a  
lanus ,  
tems d'  
jusqu'o  
( 48 )  
wel , q  
pas été  
a intitu  
taire pa  
univers  
point é  
resta tr  
ple qui  
les Ro  
tions ;  
exclut  
le pre  
Chrét  
lui-mê  
tiens ,  
fâmes  
cite ,  
cié à  
un éd  
tenten

## *du quatrième Chant.* 151

non un fait ; mais des opinions dont ils sont follement entêtés. Des témoins déposent d'un fait qu'ils ont vu. Or, on ne soutient pas un fait par entêtement ou par imagination : ainsi la pensée de M. Pascal est exactement vraie.

(47) Peregrin, Philosophe cynique, qui, après avoir été quelque tems Chrétien, se brûla par vanité aux jeux Olympiques ; de même que Callanus, Philosophe Brachmane, s'étoit brûlé du tems d'Alexandre. Ces Philosophes ont fait voir jusqu'où peut aller la vanité humaine.

(48) D. Ruinard a savamment réfuté Dodwel, qui avoit avancé que les Martyrs n'avoient pas été en grand nombre, dans un traité qu'il a intitulé, *De paucitate Martyrum*; & M. de Voltaire paroît penser comme lui dans son Histoire universelle, lorsqu'il avance que les Césars n'ont point été persécuteurs. *L'Eglise de Rome*, dit-il, *resta tranquille au milieu d'un Sénat & d'un peuple qui avoit sept cents temples*. Il est vrai que les Romains recevoient tous les Dieux des nations ; mais non pas Jésus-Christ, dont le culte exclut celui de tous les autres Dieux. Néron, qui le premier leva le glaive de l'empire contre les Chrétiens, les accusa de l'incendie de Rome, dont lui-même étoit l'auteur. Depuis ce tems, les Chrétiens, que les Payens confondoient avec ces infâmes Gnostiques, devinrent, comme le dit Tacite, *odium generis humani*. Un Empereur assiégié à Dioclétien, las de tant de morts, rendit un édit de paix, pour ordonner qu'on se contentera désormais de mutiler les Chrétiens, de

leur arracher les yeux , de leur couper les mains , les pieds , le nez , les oreilles , les jarrets . Qu'on juge par cette paix , quelle fut la guerre !

( 49 ) Bernier , très-fidele voyageur , assure avoir été spectateur d'une de ces affreuses cérémonies .

( 50 ) Je parlerai bientôt de leurs miracles . Je ne parle ici que de leurs dons furnaturels , & de leur pouvoir sur les Démons . Ils ne sont point dans l'erreur , puisqu'ils chassent le Prince du mensonge . A l'égard des dons furnaturels , comme de parler diverses langues , de les interpréter , de prophétiser , &c. ils étoient si communs & si publics , que Saint Paul , 2. Corinth. xii. en fait un dénombrement . Eût-il écrit ainsi à toute une Eglise , si ces faits n'avoient pas été certains ? Un homme peut se vanter à faux d'avoir le don des miracles ; mais il ne fait point croire à d'autres qu'ils ont le même don , s'ils ne l'ont pas .

( 51 ) A la rue même des Payens , comme leur dit Tertullien : *De corporibus nostro imperio excedunt inviti , & dolentes , & vobis præsentibus.* On ne parle pas en ces termes d'un fait rare ou douzeux .

( 52 ) Le goût de la philosophie s'étoit répandu par-tout ; le Platonisme étoit le système dominant . On ne peut pas dire que le Christianisme se soit établi à la faveur de l'ignorance . Quoique les Apôtres nous paroissent simples & grossiers , ne nous imaginons pas qu'ils aient persuadé des hommes simples & grossiers comme eux . Dieu a voulu confondre la sagesse humaine . par des hommes en qui cette sagesse ne brillât ni par

l'esprit ,  
accompli  
la Religie  
seurs ! On  
Cypriens  
nobes &  
suivans ,  
goires de  
sebes , de  
enfin , u  
génies qu

( 53 ) Il  
Paul , est  
prétendus  
à la Rel  
fine illu ,  
elle de  
ment . Ce  
gré leur  
& leur f  
leures a

( 54 )  
à la lett  
Claudien  
discum ,  
que tout  
voir des  
Live , m  
multa te  
applique  
celui de  
certain ,

## *du quatrième Chant.* 153

l'esprit , ni par la science . Mais après ce miracle accompli , combien d'illustres esprits soumis à la Religion chrétienne , en deviennent les défenseurs ! On voit dans les trois premiers siecles , des Cypriens , des Tertulliens , des Origenes , des Arnobes & des Lactances : dans les deux siecles suivans , des Athanases , des Basiles , des Grégoires de Nazianze , des Chrysostomes , des Eusèbes , des Jérômes , des Ambroises , des Cyrilles ; enfin , un Augustin , l'un de ces rares & vastes génies qui font l'admiration de tous les siecles .

(53) Il est aisé de railler ce qui , selon Saint Paul , est folie aux yeux des hommes . Que ces prétendus beaux-esprits , qui croient porter coup à la Religion par une raillerie , *telum imbelle , sine ictu* , fassent réflexion qu'il est glorieux pour elle de n'avoir jamais été attaquée plus solidement . Celse , Porphyre & Julien l'Apostat , malgré leur haine contre elle , malgré leur esprit & leur savoir , n'ont pu l'attaquer avec de meilleures armes .

(54) Tertullien renvoie deux fois les Payens à la lettre de Marc-Aurele sur ce miracle , que Claudio attribue aux enchanteurs , *vis ubi nulla ducum , &c.* de 6. Conf. Hon. On peut objecter que toute Religion & toute nation se vante d'avoir des miracles , parce que , comme dit Tite-Live , *motis in Religionem animis , multa nuntiata , multa temere credita* . Mais c'est ce qu'on ne peut appliquer à ceux des Chrétiens . Sans parler de celui de la légion fulminante , qui est également certain , quand même le surnom *fulminante* , don-

né à cette légion , seroit antérieur ; quelle longue suite de miracles , attestés par des témoins oculaires & incapables de mensonge ! D'ailleurs , ces miracles sont toujours des preuves de la bonté de Dieu pour les malheureux , comme des guérisons de maladies ; au lieu que ceux que rapportent les Historiens profanes , ou sont ridiculement inutiles , ce qui en prouve la fausseté , comme lorsqu'ils racontent qu'un Devin coupa un caillou en deux avec un rasoir ; qu'une Vef-tale puisa de l'eau avec un crible percé , &c. ou ne furent réputés prodiges que par l'ignorance des causes naturelles , comme les pluies de sang , dont nos Physiciens rendent aujourd'hui raison , & tous ces phénomènes dans le Ciel , qui n'étoient souvent autre chose que des lumières boréales , très-capables d'effrayer un peuple qui n'en a aucune connoissance.

( 55 ) La figure d'une croix peut paroître dans le Ciel comme d'autres figures , disent des Physiciens , en parlant des parélie. Mais peut-on regarder comme un météore les trois mots grecs , qui furent vus par Constantin & son armée ? C'est ce que ne croit pas M. de Voltaire ; & j'avoue avec lui que nous ne sommes pas obligés de le croire , ni de croire que les soldats qui portoient le *Labarum* , ne pouvoient être blessés. Il est certain que Constantin fit porter le *Labarum* dans ses armées ; ses médailles le prouvent. A l'égard de ces prodiges , celui auquel je m'attache le plus , est la conversion de Constantin. Comment un Empereur Romain , maître du monde , a - t - il pu

embrasser  
verain Po  
mettre au

( 56 ) O  
XIX. la f  
fevres , q  
temples &

( 57 ) Il  
sent quel  
que en a  
Jésus-Ch  
ce silence  
der les d  
que Jésu  
mais qu  
leurs fo  
personn  
couvert

( 58 )  
ligion et  
celles d  
toit de  
examina  
sein , u  
pella le  
ain de  
dispute  
diant  
leur dé  
diant  
injures  
d'ensei

## *du quatrième Chant.* 155

embrasser la Religion de l'humilité ? & le souverain Pontife de la Religion payenne , se soumettre aux évêques chrétiens ?

(56) On lit dans les Actes des Apôtres , chsp. xix. la sédition qu'exciterent contre eux les Orfèvres , qui gagnoient leur vie à faire de petits temples d'argent de la grande Diane d'Ephese .

(57) Il est certain que tous les oracles cessaient quelque tems après Jésus-Christ , & Plutarque en a cherché la cause . Mais doit-on dire que Jésus-Christ les a fait taire en naissant , puisque ce silence n'arriva pas tout-à-coup ? Pour accorder les deux sentimens , je crois qu'on peut dire que Jésus-Christ , en effet , fit taire les Démons ; mais que les Prêtres suppléerent à ce silence par leurs fourberies , & que , se lassant à la fin d'un personnage qui perd tout crédit quand il est découvert , les oracles cessèrent entièrement .

(58) Après quelque tems de cette paix , la Religion effuya une persécution plus dangereuse que celles des Empereurs payens . Julien , qui se vantoit de la connoître , & qui disoit : *J'ai vu , j'ai examiné , j'ai condamné* , prit contre elle , à dessein , une voie contraire à la violence . Il rappella les exilés pour la cause de l'Arianisme , afin de la rendre méprisable en y fomentant les disputes . Il ôta aux Chrétiens les biens de l'église , disant que l'Evangile ordonnoit la pauvreté . Il leur défendit de plaider & d'exercer les charges , disant que l'Evangile ordonnoit de souffrir les injures , & de fuir les honneurs . Il leur défendit d'enseigner les belles-lettres , disant que des Chré-

tiens ne doivent pas lire les Auteurs profanes. Enfin, il écrivit contre eux ce livre tant estimé par Libanius, dans lequel, en soutenant qu'on n'eût jamais songé à croire Jésus-Christ un Dieu, *si le bon-homme Jean* ne s'étoit avisé de le dire, il avoue les miracles de Jésus-Christ. La Religion a triomphé de cette persécution; & ce que Saint Jean a écrit, a été cru.

(59) Ce n'est point l'autorité des Empereurs qui fait tomber le paganisme, comme Jurieu l'a prétendu. Rome soutint long-tems ses Vieux: mais la chute de Rome entraîna celle du paganisme.

(60) La punition de ces trois villes a été différente. On ne trouve plus sur la terre aucun reste de Babylone, & l'on ignore où a été sa place. On trouve les restes de Jérusalem, mais nulle trace de son temple. Rome tant de fois ravagée subsiste avec gloire.

(61) Alaric, Roi des Goths, saccagea Rome en 410. Attila, Roi des Huns, surnommé le fléau de Dieu, ravagea en 452 plusieurs villes de l'Italie. Il alloit à Rome; mais les prières du Pape Saint Léon l'arrêtèrent. Genseric, Roi des Vandales, la prit en 455, & la livra au pillage. Odoacre, Roi des Hérules, acheva en 476 de détruire l'empire Romain en Italie.

(62) Ce n'est pas cette triple couronne qu'ils ont voulu prendre, lorsque l'Amérique n'étoit pas encore connue, que les Empereurs & les Rois ont respecté; mais le siège sur lequel ils sont assis, & qu'ils eussent respecté bien davantage, s'ils y eussent toujours trouvé des saints,

(63)

Il déplu au que, par toris, au

(64) J Evangélis

(65) P vant son eus. Luc son Eglise endormie Jésus-Christ Maître; Religion la voix Thabor, après av cles, on Dieu l'a lents à

Le gr Terre d sensibl regard un am qu'elle d'arrach des Prê qui, d peuple raison

T

## *du quatrième Chant.* 157

(63) Il n'est pas étonnant que ce morceau ait déplu au traducteur Allemand de ce Poëme , puisqu'il est protestant ; mais il s'est fort trompé lorsque , par l'anneau d'un pêcheur , il a entendu *peccatoris* , au lieu de *piscatoris*.

(64) Je parle suivant l'opinion commune. Les Evangélistes ne nomment pas la montagne.

(65) *Petrus verò & qui cum illo erant , gravatis somno , & evigilantes viderunt majestatem eius.* Luc. xix. Jusqu'à la mort de Jésus-Christ , son Eglise , représentée par les Apôtres , est comme endormie. Les Apôtres , après la résurrection de Jésus-Christ , connurent toute la majesté de leur Maître ; & le réveil de leur foi a produit à la Religion le témoignage de tant de Martyrs , dont la voix est conforme à celle qu'on entendit sur le Thabor , *ipsum audite.* Mais pourquoi les Apôtres , après avoir vu la transfiguration & tant de miracles , ont-ils eu si long-tems une foi languissante ? Dieu l'a permis pour assurer la nôtre. Ils ont été lents à croire , afin que nous ne le soyons pas.

Le grand événement décrit dans ce Chant est la Terre devvenue chrétienne , événement incompréhensible quand on y fait attention ; parce que nous regardons aujourd'hui la Religion payenne comme un amas d'extravagances , nous nous imaginons qu'elle étoit facile à détruire. Il n'est pas facile d'arracher un peuple à ses idoles , que soutiennent des Prêtres , qu'anime l'intérêt. Ceux des Payens qui , dans le cœur , se moquaient des erreurs du peuple , étoient philosophes , & faisoient de la raison leur Divinité. Il n'étoit pas facile de les

(65) *Tome I.*

O

arracher à cette idole. Et comment un Empereur Romain qui , comme Souverain Pontife , réunissait en lui le Sacerdoce & l'Empire , a-t-il pu reconnoître , dans ceux des Chrétiens qui se disoient Evêques , une autorité supérieure à la sienne ? Pourquoi Constantin n'a-t-il pas songé à donner à la ville qu'il aimoit tant , la primauté du siège dans l'Eglise , sous prétexte que Rome étoit encore tout payenne ? Mais un miracle bien plus étonnant , c'est la conversion de ces milliers de Juifs , qui formèrent tout-à-coup l'Eglise de Jérusalem . Ce n'étoient pas des idoles qu'ils quittoient ; mais une loi que le vrai Dieu leur avoit donnée , des sacrifices qu'ils avoit demandés , un temple où il avoit voulu être adoré . Il falloit que de très-charnels qu'ils étoient , ils devinssent tout-à-coup tout spirituels : qu'ils reconnoissent que toutes leurs cérémonies n'avoient été que des ombres ; qu'ils regardassent comme leur Dieu un homme qu'ils avoient crucifié avec des scélérats ; & comme leurs frères , ces Gentils qu'ils avoient toujours méprisés . Cependant Saint Pierre , par un premier discours , convertit trois mille Juifs , & par un autre cinq mille ; tandis que Saint Paul , qui dans l'Aréopage parle avec tant d'éloquence à la raison humaine , ne changea que deux ou trois Auditeurs . Il ne parloit pas cependant des humiliations de Jésus-Christ dans l'Aréopage , mais d'un Dieu créateur du ciel & de la terre , & d'un premier homme dont tous les autres sont sortis ; d'un Dieu qui les jugera tous , le jour qu'il ressuscitera les morts . Ces Grecs , si savans & si spirituels , ne peuvent comprendre ces vérités .

De la  
Celui  
D'épin  
Dans l'

Fin

## *du quatrième Chant.* 159

tandis qu'en écoutant Saint Pierre, tant de Juifs,  
comme je l'ai dit, changés tout-à-coup,

*Reconnoissent pour Roi  
De la Jérusalem, éternelle, invisible,  
Celui qui dans la leur, traité de Roi risible,  
D'épines couronné par la main d'un bourreau,  
Dans les siennes pour sceptre a vu mettre un roseau.*

*Fin des Notes du quatrième Chant.*

---

## CHANT CINQUIEME.

---

**L**E Verbe égal à Dieu, splendeur de sa lumiere,<sup>(1)</sup>  
**A**vant que les morteis sortis de la poussiere,  
**A**ux rayons du soleil eussent ouvert les yeux :  
**A**varit la terre, avant la naissance des cieux,  
**E**ternelle puissance, & sagesse supreme,  
**L**e Verbe étoit en Dieu, Fils de Dieu, Dieu lui-même.

Fils de Dieu, cependant Fils de l'homme à la fois,  
Peut-il toujours égal ?... Je m'arrête, & je crois.  
Foible & fiere raison, dépouille ton audace,  
Le vent souffle : qui peut en découvrir la trace ?<sup>(2)</sup>  
Etonnés de son bruit, nous sentons son pouvoir :  
Notre oreille l'entend, notre œil ne le peut voir.  
Quelque trouble ici-bas que mon ame ressente,  
La Foi, fille du Ciel, devant moi se présente.  
Sur une ancre appuyée, elle a le front voilé ;  
Et m'éclairant du feu dont son cœur est brûlé :  
« Viens, dit-elle, suis-moi. L'éclat que je fais luire,  
» Quand tu baisses les yeux, suffit pour te conduire.  
» Est-ce le tems de voir, que le tems de la nuit ?  
» En attendant le jour, docile à qui t'instruit,  
» Tu dois, à chaque pas, plus adorer qu'entendre,  
» Plus croire que savoir, & plus aimer qu'ap-  
» prendre.

Faut-il, dit le Déiste, enchaîner la raison ?<sup>(3)</sup>

## *Chant cinquième.*      161

N'est-elle pas du Ciel le plus précieux don ?  
Et pouvons-nous penser qu'en nous l'Etre suprême  
Veille étoffer un feu qu'il alluma lui-même ?

Il l'alluma sans doute , & cet heureux présent ,  
Par son premier éclat , guidoit l'homme innocent.  
Aujourd'hui presque éteinte , une flamme si belle  
Ne prête qu'un jour sombre à l'ame criminelle : (4)  
Mais la Foi le ranime avec un feu plus pur ;  
Et d'indignes mortels l'osent trouver obscur !  
Quand par bonté pour eux un Dieu se manifeste ,  
Il leur en dit assez , qu'ils ignorent le reste.  
Jusques au tems prescrit le grand Livre est scellé. (5)

Pour nous confondre, hélas! que n'a-t-il pas voilé ?  
Pourrons-nous pénétrer ses mystères sublimes ,  
Quand ses moindres secrets sont pour nous des  
abîmes ?

La nature à nos yeux sans cesse vient s'offrir :  
Le Livre à tout moment semble prêt à s'ouvrir. (6)  
Que de siecles perdus sans que rien nous attire  
A rechercher du moins ce que l'homme y peut lire !  
Et lorsque nos besoins , le tems & le hasard  
Nous contraignent enfin d'y jeter un regard ,  
Instruits de quelques faits , en savons-nous les  
causes ? (7)

Attentif au spectacle , en vain tu te proposes ,  
Philosophe orgueilleux , d'en suivre le dessein ;  
En vain tu veux chercher la nature en son sein :  
Là , tu trouves écrit : *Arrête , téméraire !*  
*Nul de vous n'entrera jusqu'en mon sanctuaire.* (8)  
Oui , même en ces objets si présens à nos yeux ,

Tout devient invisible à l'œil trop curieux ;  
 Et celui qui captive une mer furieuse ,  
 Borne aussi des humains la vue ambitieuse .  
 Pour sonder la nature ils font de vains efforts :  
 Ils en verront les jeux , & jamais les ressorts (9)  
 Par-tout elle nous crie : *Adorez votre Maître ;*  
*Contemplex , admirez , jouissez sans connoître.*  
 D'une attentive étude embrassant le parti ,  
 Du sein de l'ignorance un mortel est parti .  
 A-t-il tout parcouru ? Pour fruit de tant de peine ,  
 A l'ignorance encor son savoir le ramene .  
 Tu rougis , fier mortel ! prête à me démentir ,  
 Ta vanité murmure ; il faut l'anéantit .  
 De tes fameux progrès cherchons quelle est la gloire :  
 Faisons de ton esprit l'humiliante histoire .

L'intérêt nous donna nos premières leçons : (10)  
 L'amour de nos troupeaux , le soin de nos moissons  
 Nous firent d'un tems cher devenir économes ,  
 Et la nécessité nous rendit Astronomes .  
 Pouvoirs-nous mieux régler nos travaux & nos  
 jours ,  
 Que sur ces corps brillans , si réglés dans leurs cours !  
 Le peuple qui du Nil cultivoit le rivage ,  
 Les observa long-tems sous un ciel sans nuage .  
 Pour mieux les contempler sous différens cantons ,  
 Il les partage entr'eux , & leur cherche des noms .  
 Cassini , Galilée , excusez vos ancêtres :  
 Leurs yeux accoutumés à des objets champêtres ,  
 Ne virerent dans le ciel que chiens , bœliers , tau-  
 reaux ;  
 Vous y faurez un jour porter des noms plus beaux :

## Chant cinquieme. 163

Saturne & Jupiter vanteront leur cortege. (11)  
Mais de l'antiquité , quel est le privilege !  
Les noms qu'auront forgés ces grossiers laboureurs ,  
Imprimeront en nous d'éternelles erreurs.  
Otrop heureux l'enfant qui naît sous la balance ! (12)  
De son cruel voisin détestons la puissance.  
Horace frémira , s'il fait que le hasard , (13)  
En naissant , l'a frappé de ce triste regard.  
Sur la voûte des cieux notre histoire est écrite.  
Dans ce Livre fatal plus d'un Cardan médite : (14)  
Achetons leur faveur. Richelieu , Mazarin ,  
Vous-mêmes prodiguez vos bienfaits à Morin : (15)  
Ses yeux lisent un chiffre impénétrable aux vôtres :  
Qu'il vous fasse trembler , faites trembler les autres.  
D'une éternelle nuit le peuple menacé , (16)  
Rappelle par ses écrits le soleil éclipsé.  
Mais quel corps menaçant vient troubler la na-  
ture (17) ?  
Par son étincelante & longue chevelure !  
Qu'un si grand appareil annonce de fureur !  
Vil peuple , il ne doit point te causer de terreur :  
D'un important courroux ces députés sinistres ,  
Si ce n'est pour des Rois , partent pour des Mi-  
nistres.  
Le Ciel a du loisir , ou nous fait trop d'honneur ;  
Le seul cri d'un hibou peut nous flétrir le cœur. (18)  
De tes astres , ô ciel , n'éteints pas la lumiere :  
Verrons-nous sans pâlir tomber notre saliere ? (19)  
Rassurez-vous , devins , charmes , enchantemens ,  
Amulettes , anneaux , baguettes , talismans ; (20)  
Et tant d'autres secours qu'embrasse une ignorance ,  
Si folle dans sa crainte & dans son espérance.

## 164      *La Religion,*

De toutes nos erreurs quand le nombreux es-  
fain , (21)

Dans l'Egypte produit , s'échappa de son sein ,  
L'amour d'un doux climat l'emporta dans la Grece.  
Un peuple, qu'endormoient dans une longue ivresse  
La musique , les vers , les danses & les jeux ,  
D'Apelle , de Scopas , & d'Homere amoureux ,  
Consacrant aux beaux arts ses yeux & ses oreilles ,  
Du ciel & de la terre oublia les merveilles.

Leurs sages rarement en parurent frappés ;  
Et jamais les Romains n'en furent occupés.  
Tout plein de son héros , au lieu de la nature , (22)  
Lucrece leur chanta les rêves d'Epicure .  
Ambitieux de vaincre , & non de discourir ,  
L'art des enfans de Mars fut l'art de conquérir . (23)  
L'étude a peu d'attrait pour les maîtres du monde.  
Le soleil , disoient - ils , va se coucher dans  
l'onde ; (24)

La voûte dont le cercle a pour base la mer ,  
Sous son dôme brillant couvre la terre & l'air ;  
Et le vieux Océan , pere de la nature ,  
Etend autour de nous son humide ceinture.  
Tels étoient leurs progrès , lorsque du vrai sa-  
voir (25)

La fureur des combats éteignit tout espoir.

Foible par sa grandeur , ce n'étoit qu'avec peine  
Que sur la terre encor Rome étendoit sa chaîne.  
D'esclaves trop nombreux son empire accablé ,  
Malgré son double appui se sentit ébranlé ; (26)  
Et lorsque par les mains du conquérant Hérule ,  
Le trône des Césars tomba sous Augustule ,

## Chant cinquième. 165

Sa chute fit trembler celui des Constantins.  
Le fameux imposteur , suivi des Sarraïns ,  
Jeta les fondemens d'un pouvoir formidable , (27)  
Que , sous un autre nom , rendit plus redoutable  
Le peuple que l'Euxin vomit de ses marais ;  
Du jour que le second de ses fiers Mahomets ,  
La gloire du Croissant , & la terreur du monde ,  
Eut enfin foudroyé Byzance & Trébisondre.

Jour cruel ! jour fatal ! où , sur tant de trésors ,  
Antiques monumens respectés jusqu'alors ,  
Par la destruction signalant sa puissance ,  
Le barbare étendit sa stupide vengeance.

Que nos plus beaux palais de cendres soient couverts ! (28)

Mais pourquoi tant d'écrits , à nos regrets si chers ,  
Sont-ils brûlés par toi , vainqueur impitoyable ?

L'ignorance à tes vœux sans doute est favorable.

Que crains-tu ? son empire est par-tout affermi ,

Depuis que du bon sens un savoir ennemi ,

Trouvant l'art d'obscurer le maître des ténèbres , (29)

Forme dans ses écrits tous ces docteurs célèbres , (30)

Qui , le dilemme en main , prétendent de l'*abstrait*

Catégoriquement diviser le concret.

Quand viendront ton vengeur , ô raison qu'on outrage ?

De tant de mots pompeux le superbe étalage

Trouvoit de tous côtés d'ardens admirateurs ,

Et la nature entière étoit sans spectateurs.

166 *La Religion*,

L'intérêt cependant va nous rapprocher d'elle.  
Un Génois nous apprend , quelle étrange nou-  
velle ! (32)

Qu'au-delà de ce monde il est un monde encor ,  
Monde , dont l'habitant abandonne tout l'or.  
Nous volons. Quel que soit l'objet qui nous anime,  
Comment de tant de mers franchissons - nous l'a-  
bime ?

Si long-tems sur sa feuille attaché dans un coin ,  
Par quel effort l'insecte a-t-il rampé si loin ?  
Un aimant , ( le hasard dans l'air le fit suspen-  
dre ) (32)

En regardant le pôle , aux yeux qu'il dut surprendre ,  
Révéla cet amour qu'on ne soupçonne pas ;  
Amour heureux pour nous , & fatal aux Incas. (33)  
Nos flottantes forêts couvrent le sein de l'onde ;  
La boussole nous rend les citoyens du monde ,  
Des deux Indes pour nous elle ouvre tous les ports ;  
Et nous en rapportons par elle les trésors.  
Tant d'objets différens , tant de fruits , tant de plan-  
tes ,

( Que de l'esprit humain les conquêtes sont lentes ! )  
Donnent enfin naissance aux desirs curieux ;  
Et la terre ramene à l'étude des cieux.

Foibles amas de sable , ouvrages de la cendre ,  
Deux verres , ( le hasard vient encor nous l'ap-  
prendre ) ( 34 )

L'un de l'autre distans , l'un à l'autre opposés ,  
Qu'aux deux bouts d'un tuyau des enfans ont pla-  
cés ,  
Font crier en Zélande , ô surprise ! ô merveille !

## *Chant cinquième.*      167

Et le Toscan fameux à ce bruit se réveille.  
De Ptolomée alors , armé de meilleurs yeux ,  
Il brise les cristaux , les cercles & les cieux ;  
Tout change : par l'arrêt du hardi Galilée ,  
La terre loin du centre est enfin exilée.  
Dans un brillant repos , le soleil , à son tour ,  
Centre de l'univers , roi tranquille du jour , (35)  
Va voir tourner le ciel & la terre elle-même ,  
En vain l'Inquisiteur croit entendre un blasphème ,  
Et six ans de prison forcent au repentir , (36 )  
D'un système effrayant l'infortuné martyr ;  
La terre , nuit & jour à sa marche fidelle ,  
Emporte Galilée & son juge avec elle .

D'un monde encore nouveau , que d'habitans  
obscurs (37)  
Vous tirez du néant , illustres Réaumurs !  
Pourquoi , sans spectateur , tout un peuple en silence  
Veut-il nous dérober tant de magnificence ?  
Sans un verre , nos yeux ne le connoistroient pas .  
Celui qui fit ces yeux pour veiller sur nos pas ,  
Ne nous en donne point pour voir tous ses ouvrages ;  
Et lorsque nous voulons percer jusqu'aux nuages  
Où s'enferme ce Dieu , de ses secrets jaloux ,  
Pour regarder si haut , quels yeux espérons -  
nous ? (38)  
Vers de terre , à la terre arrêtez votre vue .

A peine sa beauté , jusqu'alors inconnue ,  
A plus d'une merveille eut su nous attacher ,  
Que l'on vit en tous lieux , du soin de les chercher ,  
Naître l'heureux dégoût des questions si folles ,

Dont l'antique tyran des bruyantes écoles,  
 Le héros de Stagyre animoit la fureur. (19)  
 Du vide , la nature avoit encor horreur. (40)  
 Rassurons - nous , pourtant. Le jour commence  
 naître ;

Nous allons tous penser : Descartes va paroître.

Il vit toujours caché ; mais ses brillans tra-  
 vaux (41)

Forment ses sectateurs , ainsi que ses rivaux.  
 Ils tiennent tout de lui , leurs armes & leur gloire.  
 Et même ses vainqueurs lui doivent leur victoire.  
 Nous pouvons aujourd'hui porter plus loin nos pas.  
 Nous courons ; mais sans lui nous ne marche-  
 rions pas. (42)

Si la France n'eût point produit cette lumiere ,  
 Londres de son Newton ne feroit pas si fiere.

Par eux l'esprit humain , qu'ils honorent tou-  
 deux ,

Instruit de sa grandeur , la reconnoît en eux.  
 Mais si-tôt que trop loin l'un ou l'autre s'avance.  
 L'esprit humain par eux apprend son impuissance.  
 Descartes , le premier , me conduit au conseil , (43)  
 Où du monde naissant Dieu regle l'appareil.  
 Là , d'un cubique amas , berceau de la nature ,  
 Sortent trois élémens de diverse figure ; (44)  
 Là , ces angles qu'entre eux brise leur frottement.  
 Quand Dieu , qui dans le plein met tout en mouve-  
 ment ,

Pour la premiere fois fait tourner la matiere ,  
 Se changent en subtile & brillante poussiere.

Newton

Newton  
 Dans un  
 Exercan  
 Par les n  
 Tandis q  
 Vers un  
 Qui peut  
 Décrire l  
 L'Algebr  
 De ses h

Vous ,  
 eût pu c  
 Des trav  
 si j'ose v  
 Dites-mo  
 Ce corps  
 la pesan  
 Explique

Au fort  
 Quel ord  
 de quel h  
 Chercher  
 Qui bien  
 se confon  
 t

Dans un  
 v  
 Commen  
 r

Attaquer  
 Tome

## Chant cinquième. 169

Newton ne la voit pas ; mais il voit , ou croit voir ,  
Dans un vide étendu tous les corps se mouvoir .  
Exerçant l'un sur l'autre un mutuel empire , (45)  
Par les mêmes liens l'un & l'autre s'attire ;  
Tandis qu'au même instant , & par les mêmes loix ,  
Vers un centre commun tous pesent à la fois .  
Qui peut , entre ces corps de grandeur inégale , (46)  
Décrire les combats de la force centrale ?  
L'Algèbre , avec honneur débrouillant ce chaos ,  
De ses hardis calculs hériffe son héros .

Vous , que de l'univers l'Architecte suprême (47)  
Sût pu charger du soin de l'éclairer lui-même ,  
Des travaux qu'avec vous je ne puis partager ,  
Si j'ose vous distraire , & vous interroger ,  
Dites-moi quel attrait à la terre rappelle  
Ce corps que dans les airs je lance si loin d'elle ; (48)  
La pesanteur... Déjà ce mot vous trouble tous .  
Expliquez-moi du moins ce qui se passe en vous .

Au sortir d'un repas , dans votre sein paisible , (49)  
Quel ordre renouvelle un combat invisible ?  
Et quel heureux vainqueur a pu si promptement  
Chercher , saisir , dompter , broyer cet aliment ,  
Qui bientôt , liqueur douce , ira de veine en veine  
Se confondre en son cours dans le sang qui l'en-  
traîne ?

Dans un autre combat , non moins cher à nos  
Vœux , (50)  
Comment peut une écorce , espoir d'un malheu-  
reux ,  
Attaquer , conquérir , enchaîner l'ennemie ,

Qui , tantôt en furur , & tantôt endormie ,  
 A fait treve avec nous le jour de son sommeil ;  
 Mais au jour de colere , exacte à son réveil ,  
 Elle rallume un feu qui dans nos yeux pétille .  
 Tous nos esprits subtils , vagabonde famille ,  
 S'égarent dans leur course , en désordre comme eux  
 L'ame même s'oublie ; & , dans ce trouble affreux  
 La mort , prête à frapper , déjà leve sa foudre .  
 Que d'alarmes ! quels maux apaise un peu de poudre

De systèmes savans épargnez-vous les frais ,  
 Et ces brillans discours qui n'éclairent jamais . (5)  
 Avouez-nous plutôt votre ignorance extrême :  
 Hélas ! tout est mystere en vous-même , à vous  
 même .

Et nous voulons encor qu'à d'indignes sujets ,  
 Le Souverain du monde explique ses projets ;  
 Quand ce corps , de notre ame esclave méprisable  
 Lui cache ses secrets d'un voile impénétrable ,  
 De la Religion si j'éteins le flambeau ,  
 Je me creuse à moi-même un abîme nouveau .  
 Désiste , que pour toi la nuit devient obscure !  
 Et de quel voile encor tu couvres la nature !  
 A tes yeux , comme aux miens , peut-elle rappeller  
 Celui qui pour un tems ne veut que m'exiler ?  
 Si la terre n'est point un séjour de vengeance ,  
 Peux-tu dans cet ouvrage admirer sa puissance ?  
 La peste la ravage , & d'affreux tremblemens (5)  
 Précédent la fureur de ses embrâsemens .  
 Le froid la fait languir ; la chaleur la dévore ;  
 Et , pour comble de maux , son Roi la déshonne  
 L'être pensant , qui doit tout ordonner , tout voir

## Chant cinquième. 171

Dans ses tristes états , aveugle , & sans pouvoir ,  
Jouet infortuné de passions cruelles ,  
Est un Roi qui commande à des sujets rebelles ; (53)  
Et le jour de sa paix est le jour de sa mort.  
Son Etat , tu le fais , attend le même sort :  
Tout périra ; le feu réduira tout en cendre . (54)  
Tu le fais dès long-tems ; mais sauras-tu m'ap-  
prendre

Par quel caprice un Dieu détruit ce qu'il a fait ?  
Que n'avoit-il du moins rendu le tout parfait ?  
S'il ne l'a pu , ce Dieu , qu'a-t-il donc d'admirable ?  
S'il ne l'a pas voulu , te semble-t-il aimable ?  
Tu t'efforces en vain , toj , qui prétends tout voir ,  
D'arracher le rideau qui fait ton désespoir .  
Pour moi , j'attends qu'un jour Dieu lui-même l'en-  
leve ;  
Il suffit qu'un instant la foi me le souleve .  
J'en vois assez , & vais t'apprendre sa leçon ,  
Qui console à la fois le cœur & la raison .

Oui , le tout doit répondre à la gloire du Maître ;  
L'univers est son temple , & l'homme en est le  
Prêtre : (55)  
Le temple inanimé , sans le Prêtre , est muet .  
Cet immense univers , de la main qui l'a fait ,  
Doit , par la voix de l'homme , adorer sa puissance ,  
Et rendre le tribut de la reconnaissance .  
Ce tribut dura peu ; l'ordre fut renversé ,  
Quand , par le Prêtre ingrat , le Dieu fut offendé :  
La nature perdit toute son harmonie ;  
Avec le criminel la terre fut punie .  
De l'homme & de ses fils le déplorable sort

Fut la pente au péché , l'ignorance & la mort. (56)  
*Mais ses fils n'étoient pas ; une race future.....*  
 Lorsque le Créateur frappe sa créature ,  
 Est-ce à notre justice à mesurer ses coups ? (57)  
 Et ce qu'un Dieu se doit , mortels , le savez-vous ?

**La terre ne fut plus un jardin de délices.** (58)  
 Ministre cependant de nos derniers supplices ,  
 Et maintenant si prompte à les exécuter ,  
**La mort , sous un ciel pur , sembloit nous respecter.**  
 Hélas ! cette lenteur à prendre ses victimes ,  
 Ne fit que redoubler notre ardeur pour les crimes.  
**Une seconde fois frappant notre séjour ,** (59)  
**Le ciel défigura l'objet de notre amour.**  
**La terre , par ce coup jusqu'au centre ébranlée ,**  
 Hideuse en mille endroits , & par-tout désolée ,  
 Vit sur son sein flétrir les cavernes s'ouvrir , (60)  
**Les pierres , les rochers , les sables la couvrir ,**  
 Et s'élever sur elle en ténébreux nuages ,  
**De funestes vapeurs , meres de tant d'orages.**  
**Les saisons en désordre & les vents en courroux**  
 Fournissent à la mort des armes contre nous ;  
**Et toute la nature , en ce tems de souffrance ;**  
**Captive , gémissante , attend sa délivrance ;**  
**Au criminel soumise , obéit à regret ,**  
**Se cache à nos regards , & soupire en secret.**  
 Oui , tout nous est voilé , jusqu'au moment terrible ,  
 Moment inévitable , où Dieu , rendu visible ,  
 Précipitant du ciel tous les astres éteints ,  
 Remplacera le jour , & sera pour ses Saints (61)  
 Cette unique clarté si long-tems attendue .  
 Pour eux-mêmes sévere , ici bas à leur vue

## *Chant cinquième.* 173

Il se montre, il se cache; &, par l'obscurité, (62)  
Conduit ceux qu'autrefois perdit la vanité.  
De quoi se plaindre? Il peut nous ravis la lumière;  
Par grâce il ne veut pas la couvrir toute entière.  
Qui la cherche, est bientôt pénétré de ses traits;  
Qui ne la cherche pas, ne la trouve jamais.  
Ainsi de nos malheurs j'explique le mystère.  
Dans un maître irrité, j'admire un tendre père;  
Et je ne vois par-tout que rigueurs & bontés,  
Chatimens & bienfaits, ténèbres & clartés.

Si ma Religion n'est qu'erreur & que fable, (63)  
Elle me tend, hélas! un piège inévitable.  
Quel ordre! quel éclat! & quel enchaînement!  
L'unité du dessein fait mon étonnement.  
Combien d'obscurités tout-à coup éclaircies!  
Historiens, Martyrs, figures, prophéties,  
Dogmes, raisonnemens, écrits, tradition,  
Tout s'accorde, se suit; & la séduction  
A la vérité même en tout point est semblable.  
Déistes, dites-nous quel génie admirable  
Nous fait de toutes parts si bien envelopper,  
Que vous devez rougir vous-même d'échapper?  
Quand votre Dieu pour vous n'auroit qu'indifférence,  
Pourroit-il, oubliant sa gloire qu'on offense,  
Permettre à cette erreur, qu'il semble autoriser,  
D'abuser de son nom pour nous tyranniser?

Par quel crédit encor, si loin de sa naissance, (64)  
Ce mensonge en tous lieux a-t-il tant de puissance? (65)

De l'Islande à Java , du Mexique au Japon ,  
 Du hideux Hottentot jusqu'au transi Lapon ,  
 Nos Prêtres de leur zèle ont allumé les flammes ;  
 Ils ont couru par-tout pour conquérir des ames ;  
 Des esclaves par-tout ont chéri leurs vainqueurs :  
 Que leur fable est heureuse à soumettre les cœurs !

Si des rives du Gange aux rives de la Seine , (66)  
 Entraînés par l'ardeur qui vers eux nous entraîne ,  
 D'éloquens Talapoins , munis d'un long ser-  
 mon , (67)

Accouroient nous prêcher leur Sommonokodon ;  
 Ou que , Prédicateurs au bon sens moins contraires ,  
 L'Alcoran dans leurs mains , des Derviches austères ,  
 De par le grand Prophète , en termes foudroyans ,  
 Vinsent nous proposer d'être de vrais croyans :  
 Quelle moisson de cœurs feroient de tels Apôtres ?  
 Leurs peuples cependant ont tous reçu les nôtres .  
 Un Dieu né dans le sein de la virginité ,  
 Un Dieu pauvre , souffrant , mort , & ressuscité , (68)  
 Ne commande par eux que pleurs & pénitence .  
 Est-ce de leurs discours la brillante éloquence ,  
 Qui peut à sa pagode arracher un Chinois ? (69)  
 Quel champ pour l'orateur que la crèche & la croix !

Celui qui l'a prédit opere ce miracle .  
 Tout peuple , toute terre entendra son oracle . (70)  
 Sa loi sainte sera publiée en tous lieux :  
 Je me soumets sans peine à ce joug glorieux .  
 Quoique captive , enfin , la raison qui m'éclaire ,  
 N'y voit point de lumière à la sienne contraire .  
 Mais son flambeau s'unit au flambeau de la foi , (71)

## *Chant cinquième.* 175

Et toutes deux ne sont qu'une clarté pour moi.

Le Verbe s'est fait chair; je l'adore, & m'écrie :

Trois fois Saint est le Dieu qui m'a donné la vie.

De l'horreur du néant à ton ordre tout sort :  
En toi seul est la vie, & sans toi tout est mort,  
O sagesse ! ô pouvoir dont le monde est l'ouvrage,  
Du Très-haut, ton égal, la parole & l'image !  
Quand sous nos traits cachés, tu parus ici-bas,  
Les ténèbres, grand Dieu ! ne te comprirent pas.  
Aujourd'hui que ta gloire éclate à notre vue,  
Que ta Religion est par-tout répandue ;  
De superbes esprits, ivres d'un faux savoir,  
Quand tu brillas sur eux, refusent de te voir.  
Leur déplorable sort ne doit point nous surprendre ;  
Les ténèbres jamais ne pourront te comprendre.  
L'aveugle, environné de l'astre qui nous luit,  
Couvert de ses rayons, est toujours dans la nuit.  
In vain ces insensés parlent d'un premier Être :  
Sanstoi, Verbe éternel, peuvent-ils le connoître ? (72)  
Ouvre leurs cœurs, mes vers ne les pourront ouvrir.  
Change-les. Mais pour eux quand je veux t'attendrir,  
Moi-même ai-je oublié que ton arrêt condamne  
Le pécheur insolent, dont la bouche profane,  
Aux hommes, sans ton ordre, ose annoncer ta Loi ?  
Et dois-je t'implorer pour d'autres que pour moi ?  
L'impiété s'armoit d'une fureur nouvelle :  
L'Arche sainte en péril m'a fait trembler pour  
elle ; (73)

Et j'ai cru que ma main la pourroit soutenir ;

Oui, j'ai couru. Tu vas peut-être m'en punir ;

Et mon zèle peut-être irrite ta colere,

176 *La Religion, Chant V.*

Quand je crains pour ta gloire & celle de ton Pere,  
O crainte, que la foi doit chasser de mon cœur ! (7)  
Tu n'as point parmi nous besoin d'un défenseur.  
Du Prince des Enfers que la rage frémisse ;  
Qu'il ébranle, s'il se peut, ton auguste édifice :  
Quand mes yeux le verroient tout prêt à succomber,  
**L'Arche du Dieu vivant ne peut jamais tomber.**

*Fin du cinquième Chant.*

DU

(1) « II  
» égal : i  
» S'il n'a  
» ce qui i  
» manqu  
» suet s

(2) Sp  
sed nescis

(3) Co  
gnance c  
certitud  
& non d  
vérité ré  
demonstr  
ration ,  
C'est le  
Répliqu  
demonst  
ment d'  
la raiso  
une pro

(4) I  
sens , l  
condui

## N O T E S

## DU CINQUIEME CHANT.

(1) *Dieu ne produit nécessairement que son égal : il n'a créé tout le reste que par sa bonté. S'il n'avoit rien créé, l'être manqueroit à tout ce qu'il n'auroit pas voulu faire. Mais rien ne lui manqueroit, parce qu'il est *celui qui est*. M. Bosuet »*

(2) *Spiritus ubi vult spirat, & vocem ejus audis ; sed nescis unde veniat, aut quid vadat. Joan. III.*

(3) Ceux qui opposent aux Mysteres la répugnance de la raison, ne font pas attention que la certitude d'une vérité vient de sa démonstration, & non du consentement de notre raison. Or toute vérité révélée est démontrée : sa révélation est sa démonstration ; & toute vérité qui a une démonstration, a autant de certitude qu'elle en doit avoir. C'est le principe que Locke établit dans sa troisième Réplique à Stillinfléet. *La fidélité de Dieu est une démonstration à tout ce qu'il révèle, & le manquement d'une autre démonstration, (savoir celle que la raison y pourroit ajouter) ne rend pas douteuse une proposition démontrée.*

(4) Nous ne pouvons avoir que trois guides, les sens, la raison, la révélation. Les sens ne nous conduisent qu'aux choses matérielles, & encore

avec incertitude. L'ame étant enveloppée dans le corps, la raison , qui ne nous conduit aux choses spirituelles qu'avec incertitude, ne peut être le seul fondement d'une Religion , comme les Déistes le prétendent. La diversité des systèmes de métaphysique , prouve l'incertitude de la raison. Il faut donc un autre flambeau à des ames qui sont, comme dit Virgile , *clausæ tenebris , & carcere cæco.*

(5) *Clausi sunt , signatique sermones usque ad præsinitum tempus.* Dan. xii.

(6) Salomon qui avoit reçu des connaissances si admirables , & qui avoit tant écrit sur les animaux & sur les plantes , fait cet aveu : *Intellexi quid omnium operum Dei , nullam possit homo invenire rationem eorum que sunt sub sole , & quanto plus laboraverit ad querendum , tanto minus inveniat.* Nous pouvons dire aujourd'hui , ce que Salomon disoit alors. Combien de secrets sont encore cachés dans la majesté de la nature ! suivant l'expression de Pline : *Omnia in maiestate naturæ abdita.* Devons nous donc être étonnés si les secrets divins sont cachés pour nous dans la majesté de la Religion ?

(7) Les faits mêmes ne sont pas toujours certains , lorsque, pour être découverts, ils demandent du tems , de la patience & de la sagacité. Les observateurs ne s'accordent pas toujours entr'eux.

(8) Les substances mélangées , auxquelles nous donnons le nom de *monstres* , ne produisent jamais. Voilà un fait que l'expérience rend certain , & dont la Physique n'explique point la cause.

Pourquoi  
Dieu n'  
n'existe  
tures ,

(9) N'  
découvr  
plier

(10) N'  
que , si  
Egyptie  
» nuage  
» à ob  
» terres  
» mens  
» l'arpo

(11) Médicis  
& M. C  
turne q

(12) N'  
avoit f  
Nous a  
pas rega  
lie , qu  
& d'esp

(13) E  
race .  
deux c  
conséq  
bizarre

(14)

## *du cinquième Chant.* 179

Pourquoi le mulot n'a-t-il jamais de postérité ?  
Dieu ne le veut pas. Les substances mélangées  
n'existoient pas, quand Dieu bénit toutes ses créa-  
tures , & leur ordonna de multiplier.

(9) Nous nous vantons dans notre siècle d'avoir  
découvert l'électricité ; quand pourrons-nous l'ex-  
pliquer ?

(10) L'astronomie , la géométrie , l'arithmétique , filles de l'intérêt , commencerent chez les Egyptiens. « Comme leur ciel étoit pur & sans » nuage , dit M. Bossuet , ils furent les premiers » à observer les astres ; & pour reconnoître leurs » terres , couvertes tous les ans par les déborde- » mens du Nil , ils furent obligés de recourir à » l'arpentage. »

(11) Les satellites de Jupiter furent appellés les Médicis par Galilée , qui vivoit sous les Médicis ; & M. Caffini appella Bourbons , les satellites de Saturne qu'il découvrit sous Louis XIV.

(12) Un Historien a prétendu que cette raison  
avoit fait donner le surnom de *Juste* à Louis XIII. Nous avons vu M. le Comte de Boulainvilliers ne pas regarder l'astrologie judiciaire comme une folie , quoiqu'il eût d'ailleurs beaucoup de science & d'esprit.

(13) *Sen Libra , seu me Scorpius aspicit* , dit Horace. Et pourquoi cette différence si grande entre deux constellations si voisines ? la différence des noms. Les laboureurs de l'Egypte ignoroient la conséquence qu'auroient un jour tous ces noms bizarres , qu'ils donnerent sans raison.

(14) Cardan , fameux Médecin & Astrologue , fut

un de ces hommes qui en imposent aux autres avec un peu de science, & beaucoup d'effronterie. Il eut l'impiété de tirer l'horoscope de Jésus-Christ. Il avoit prédit une vie longue & brillante à son fils aîné, qui cependant à l'âge d'environ trente ans eut la tête coupée à Milan, pour avoir empoisonné sa femme. Gassendi rapporte ce fait dans sa Méteorologie. On prétend que Cardan, qui avoit prédit le tems de sa mort, se laissa mourir de faim, quand le tems prédit arriva.

(15) Astrologue qui eut accès auprès de ces deux Ministres, & une pension du second.

(16) Cette folie de vouloir délivrer le soleil par de grand cris & des bruits de chaudron, se pratique encore en Egypte. Virgile prétend que le soleil fut attristé de la mort de César, *caput obscurâ nitidum ferrugine texit*, & que cet astre nous avertit des grands événemens: *Ille etiam cacos instare tumultus sâpe monet*. Comme nos Astronomes ont enfin rassuré les peuples contre les éclipses, le soleil a beaucoup perdu de son crédit: mais quel crédit ne conserve pas encore la lune!

(17) Au rapport de Virgile, on ne vit jamais tant de comètes qu'à la mort de César, *nec diri toties arsere cometæ*. N'étoit-il pas un homme assez important, pour en mériter? Cette ancienne opinion commence à se dissiper. Dans une compagnie cependant où l'on se moquoit d'une pareille crainte, un Prince répondit fort sérieusement aux râilleurs: *Il est aisé pour vous de rire des comètes; vous n'êtes pas Princes*. Les comètes n'ont encore été fatales qu'aux Philosophes, par les folies qu'elles

qu'elles  
ce fut u  
trop pr  
l'embrâ  
même a  
furdes qu  
que l'aut

(18) F  
croit Vin

Sola  
Sepe

(19) C  
Romains  
note ser  
ceux qu'  
comme  
la renco  
rouste,  
l'Ode In  
qu'il a v  
faire pâ  
affronté  
cause so  
voleurs.  
foiblesse

Som  
Noct

(20) D  
pécheur  
jours po  
Tom

## *du cinquième Chant.* 181

qu'elles leur ont fait débiter. Whiston prétend que ce fut une comète, qui , approchant la terre de trop près, causa le déluge universel , & que l'embrâsement général du monde arrivera par le même accident. De pareilles idées, quelque absurdes qu'elles soient, frappent plus certaines gens, que l'autorité de la révélation.

(18) Funeste présage pour Didon , comme le croit Virgile.

*Solaque culminibus ferali carmine bubo  
Sæpe queri , & longas in fletum ducere voces.*

(19) Cette superstition qui passa des Grecs aux Romains , a passé des Romains jusqu'à nous. Ma note seroit longue , si à ce présage j'ajoutois tous ceux qu'il a plu aux hommes d'appeler funestes , comme les tintemens d'oreilles , les éternumens , la rencontre d'une chienne pleine , d'une louve tousse , & les autres dont parle Horace dans l'Ode *Impios parræ* , &c. Le Spectateur Anglois dit qu'il a vu un clou rouillé , une épingle crochue , faire pâlir des guerriers qui avoient plusieurs fois affronté le canon , & qu'un hibou pendant la nuit cause souvent plus d'alarmes qu'une troupe de voleurs. Dans tous les tems , dans tous les pays , la foiblesse de notre esprit nous a fait craindre.

*Somnia , terrores magicos , miracula , sagas ,  
Nocturnos lemures , &c.* HOR.

(20) Depuis que Dieu s'est retiré de l'homme pécheur , il ne lui a parlé que rarement , & toujours pour le rappeller à lui , & le rendre meil-

*Tome I.*

Q

leur ; cependant nous nous imaginons qu'il doit à tout moment satisfaire notre curiosité sur ses frivoles questions. De-là, tous ces moyens ridicules que nous avons inventés pour l'interroger ; les oracles de l'antiquité , dont j'ai parlé au troisième Chant , les entrailles des victimes , le vol des oiseaux , les chênes de Dodone , &c. De-là les talismans , les amulettes , les anneaux , les bulles , &c. De-là , le crédit dans lequel se sont maintenus , depuis si long-tems , tous ceux qui se vantent de prédire l'avenir , ou d'avoir la propriété de la baguette ; de - là tous les mystères des Cabalistes. J'ai vu des gens persuadés de l'existence d'un peuple élémentaire , & de substances aériennes. Si le premier qui a avancé de pareilles chimères , les a avancées sérieusement , il avait un grand mépris pour le genre humain. C'est la réflexion que fait Pline sur une autre espèce d'imposteurs. *Hec serid quemquam dixisse summa hominum contemptio est.*

(21) L'Egypte fut la mère des sciences & des erreurs. Les unes & les autres passèrent d'abord en Grèce. Je ne sais pourquoi quelques-uns de nos savans ont prétendu trouver nos nouvelles découvertes dans la physique chez les Grecs. Si l'on juge de la physique des Grecs , par le traité de Plutarque , *des opinions des Philosophes* ; quel amas d'extravagances ! Anaximènes disoit que les étoiles étoient fichées dans le cristal du ciel , comme des têtes de clou. Anaxagore débitoit que le ciel étoit de pierre , & le soleil une pierre de feu , aussi grande que le Péloponèse. Quand des Philosophes , fameux

dans une  
la nation  
occupés  
nature. I  
devoit êt  
trevit l

(22) L  
d'Epicu  
sieurs de  
Virgile ,  
giques ;

(23) V  
gloire d  
Orabunt

(24) C  
étoit po  
Romain  
rafraîchi  
comme  
la terre  
nion co  
choit d  
des jou  
au bas

(25) feroien  
tems e  
ture. N  
nous y  
commen  
non fin  
vestibul

dans une nation , avancent de pareilles opinions , la nation n'est pas savante. Les sages de la Grece , occupés de la morale , négligèrent l'étude de la nature. Thalès cependant se douta que le soleil devoit être plus grand que le Péloponese , & entrevit la rondeur de la terre.

(22) La physique de Lucrece , la même que celle d'Epicure , est un amas d'erreurs grossières. Plusieurs de ces erreurs ont été honorées des vers de Virgile , toujours très-grand Poète dans ses Géographiques ; mais souvent mauvais Physicien.

(23) Virgile abandonne aux autres nations la gloire de tous les arts , même celle de l'éloquence : *Orabunt causas melius.*

(24) Quelques peuples s'imaginoient que la terre étoit portée par des éléphans. Les Grecs & les Romains croyoient que la nuit , les astres s'alloient rafraîchir dans la mer ; que le ciel nous couvroit comme une voûte , & que l'Océan environnoit la terre. Cosine l'Egyptien débite , comme l'opinion commune de son tems , que le soleil se couchoit derrière une montagne. De-là , l'inégalité des jours , suivant qu'il se couchoit au haut ou au bas de la montagne.

(25) Séneque , prévoyant que les siecles futurs feroient plusieurs découvertes , disoit que de son tems on n'étoit que dans le vestibule de la nature. Nous avons avancé dans ce vestibule ; mais nous y restons toujours , & nous pouvons dire comme Séneque , *Quæst. nat. 7. Natura sacra sua non simul tradit ; initiatos nos esse credimus , in vestibulo ejus hæremus.*

(26) L'Empire d'Orient & d'Occident.

(27) L'Empire des Califes , dont Mahomet jeta les fondemens , devint beaucoup plus formidable par l'union des Turcs & des Sarrasins.

(28) Quand Mahomet II se rendit maître de Constantinople , les palais des Empereurs , les statues , les tableaux , & des bibliotheques plus précieuses encore que tant de rares monumens de l'antiquité , furent brûlées par un peuple ennemi des arts & des sciences. Les Musulmans avoient déjà , en 641 , chauffé les bains d'Alexandrie avec les livres de cette fameuse bibliotheque. Le Calife , consulté sur ce qu'on devoit faire des livres , répondit : « S'ils sont contraires à l'Alcoran , il faut les brûler ; s'ils n'y sont pas contraires , il faut les brûler encore , parce que l'Alcoran suffit. » Que de trésors nous a enlevé cette décision !

(29) Aristote , dont la longue & étonnante fortune commença par l'amour que les Arabes prirent pour ses écrits , qu'ils obscurcirent encore par leurs commentaires. Cicéron dit qu'Aristote est inconnu même aux Philosophes : *Aristoteles i[n] his Philosophis ignotus.* Le Pere Rapin , qui en a fait un pompeux éloge dans ses Réflexions sur la Philosophie , avoue cependant qu'il semble n'avoir écrit que pour n'être pas entendu , & pour donner de l'exercice aux siecles suivans. Aristote n'est pas coupable de son obscurité. Ses écrits sont venus jusqu'à nous très-défigurés.

(30) Les anciens Philosophes avoient négligé la nature ; ceux qui les suivirent la négligèrent

encore plus. Pendant plusieurs siecles, on n'entendit parler que des inutiles subtilités des Scholastiques. La fameuse guerre entre les Nominaux & les Réalistes, où l'on vit d'un côté le Docteur subtil, de l'autre le Docteur invincible, ne put finir que par un édit de Louis XI.

(31) Les anciens, ayant toujours cru la terre une superficie plate, ne pouvoient soupçonner un autre hémisphère sous le nôtre. Il n'y a nulle apparence que Platon, par cette Isle Atlantique dont il parle, & sur laquelle les savans disputent, ait entendu l'Amérique. Cependant, par quelque tradition dont nous ignorons l'origine, Sénèque le Tragique annonce, avec un ton de Prophète, qu'un jour on découvrira un nouveau monde ; mais que ce jour est très-éloigné. *Venient annis saecula seris, quibus Oceanus vincula rerum laxet ; & ingens pateat tellus.* Sur quel fondement pouvoit-il prédire ce nouveau monde, auquel on ne songeait point quand Christophe Colomb découvrit l'Amérique ? Colomb lui-même la découvrit, dans le tems qu'il croyoit aller à la Chine.

(32) On savoit seulement que l'aimant attiroit le fer ; &, jusqu'au douzième siecle, on a ignoré qu'étant suspendu, il tourne toujours le même côté vers le même pôle du monde. J'ai observé, dans le troisième Chant, que les arts les plus utiles ont dû leur naissance au hasard. Nos plus belles découvertes dans la Physique ont eu le même sort. Que l'esprit humain trouve de quoi s'élever, il trouve aussi de quoi s'humilier ; parce que

tout lui rappelle sa foiblesse & sa grandeur. Il semble même que , pour mieux humilier ceux qui cultivent les sciences , Dieu ait permis que les plus belles découvertes aient été faites par hasard , & par ceux qui devoient moins les faire. La boussole n'a point été trouvée par un Marin , ni le télescope par un Astronome , ni le microscope par un Physicien , ni l'Imprimerie par un homme de lettres , ni la poudre à canon par un Militaire.

(33) Cette propriété de l'aimant , découverte , nous procura la boussole , avec laquelle nous entreprîmes des voyages de long cours. On connut la terre ; on tétudia la nature & l'astronomie. Mais les Incas , qui étoient depuis six cents ans les Rois du Pérou , lorsque les Espagnols y arrivèrent , conduits par Pisaro , eurent bien sujet de détester la boussole & les Espagnols.

(34) Le télescope , trouvé dans la Zélande par les enfans d'un Lunetier , au commencement du dix-septième siècle , fut cause des découvertes importantes que Galilée fit dans l'astronomie. Ce fut alors qu'il vit , pour ainsi dire , un ciel tout nouveau.

(35) Puisqu'en poésie on appelle souvent l'*univers* , la terre seule ; on peut bien donner ce nom au tourbillon qui emporte la terre & les autres planètes.

(36) Le malheureux Galilée , pour avoir dit que la terre tournoit , & que le soleil étoit immobile , fut mis dans les prisons de l'Inquisition , & fut

obligé à un sy-

(37) I-  
servateu-  
un nom  
pouvoi-  
vous en  
nimaux  
tems !

nus que  
malia b  
multa  
Malta ,

(38) C-  
» disoit  
» voulai-  
pedes ne

(39) A-  
nous po-  
soupirs.

(40) Croyoit,  
apparçut  
faits , 1-  
deux pi-  
fait , q-  
ment ,  
jusqu'à  
découv-  
vingt-s-  
cences  
teur de

obligé de se rétracter. On s'est enfin accoutumé à un système , qui parut d'abord une hérésie.

(37) Le microscope a fait connoître aux observateurs , & sur-tout à l'illustre M. Réaumur , un nombre infini de merveilles , que nos yeux ne pouvoient découvrir sans ce secours. Nous pouvons encore dire , comme Séneque : Combien d'animaux , que nous ne connaissons que depuis un tems ! & combien d'autres , qui ne seront connus que dans les siecles futurs ! *Quād multa animalia hoc primum cognovimus saeculo ! & quidem multa venientis avi populus ignota nobis sciet.* *Multa saeculis futuris reservantur.* Quæst. nat. 7.

(38) « Nous ne savons pas ce qui est à nos pieds , » disoit Démocrite , au rapport de Cicéron ; & nous « voulons parcourir les Cieux : » *Quod est ante pedes nemo videt , & cœli scrutamur plagas.*

(39) Aristote , dont le regne a été si long , que nous pouvons dire avoir été témoins de ses derniers soupirs.

(40) Aristote l'avoit dit , & Galilée lui-même le croyoit. Les Fontainiers du Grand - Duc s'étant apperçus que dans de grands tuyaux qu'ils avoient faits , l'eau ne s'élevoit pas au-deffus de trente-deux pieds , on demanda à Galilée la raison de ce fait , que le hasard apprenoit. Il répondit gravement , que la nature n'avoit horreur du vide que jusqu'à trente-deux pieds. Mais quand on vint à découvrir que le vif-argent ne s'élevoit que jusqu'à vingt-sept pouces , nouvel embarras. Les expériences faites par M. Pascal ont démontré la pesanteur de l'air , & on a compris enfin , qu'il valoit

mieux étudier la nature dans la nature même, que dans Aristote. Ainsi, jusqu'à ce hasard arrivé au tems de Galilée, on a ignoré le fait de l'eau & du vif-argent remontant à une certaine hauteur. La cause de ce fait, savoir, la pesanteur de l'air, n'a été connue que long-tems après, & la cause de cette pesanteur est toujours inconnue. Nous savons quelques faits, jamais les causes primitives.

(41) Retiré tantôt en Hollande, tantôt en Suede, où il est mort, que de contradictions il essuya! & que d'ennemis eut à combattre parmi nous le vengeur de la raison! Lorsque ses os furent rapportés de Suede à Paris en 1667, le P. Lallemand qui avoit préparé une Oraison funèbre pour le Service qui devoit se faire à Sainte Genevieve, reçut ordre de ne la pas prononcer.

(42) Nous serions encore égarés dans la nuit des qualités occultes, s'il ne nous avoit appris à chercher le mécanisme de la nature. On ne le connoît que par les expériences; & si nous sommes attachés avec raison à la physique expérimentale, nous en avons l'obligation à Descartes.

(43) Il n'a donné lui-même son système du monde, que comme une hypothèse.

(44) Cet amas de parties cubiques que Dieu, suivant Descartes, fit tourner sur leur centre, d'où sortit la matière globuleuse, & la matière striée, & dont les angles, en se brisant, formerent la matière subtile, qui, poussée au centre, composa le corps du soleil.

(45) Suivant le système de Newton, les corps mis dans le vide s'attirent entr'eux en raison

directe de leurs masses , & inverse du carré de leurs distances , & par les mêmes loix de l'attraction sont poussés vers le centre commun.

(46) Qu'on ne m'accuse point de manquer de respect , ni pour Newton , ni pour Descartes . Si je ne les admirrois pas , je ne prouverois pas par eux l'impuissance de l'esprit humain , quand il veut passer les bornes prescrites à ses connoissances .

(47) Que de Philosophes on pourroit comparer à ce Roi de Castille , Alphonse X , assez hardi pour prétendre , que si Dieu , à la création du monde , l'eût appellé à son conseil , il eût reçu de lui de bons avis !

(48) La progression de la vîtesse d'un corps qui tombe , nous est connue : nous calculons les vîtesses qu'il doit avoir dans tous les instans de sa chute . Mais pourquoi tombe-t-il ? Newton se contente de dire que la pesanteur est une première qualité que Dieu a imprimée à la matiere . Nous connoissons les faits , nous raisonnons sur les causes .

(49) Est-ce la trituration ou la fermentation , ou les deux ensemble ? La différence des sentimens prouve l'incertitude de la cause .

(50) La partie de la physique où nous devrions avoir fait le plus grand progrès pour notre intérêt , est la médecine . Pendant combien de siecles les Médecins n'ont-ils eu qu'une connoissance groisiere de l'anatomic , de la botanique , &c ? Pendant combien de tems ont-ils ignoré la circulation du sang ? On avoit soutenu , jusqu'au seizième siecle , que quand le mal est du côté droit , il faut saigner du côté gauche . Brissot osa avancer le contraire ,

& alluma une guerre très-vive en Espagne. On eut recours aux Magistrats. Arrêt rendu portant défense de saigner contre l'ancienne opinion. Appel de cet arrêt à l'Empereur Charles-Quint. Il alloit décider en faveur de l'ancienne pratique, lorsque le Duc de Savoie mourut, quoique saigné dans une pleurésie, suivant cette pratique. Cette mort dérouta Charles-Quint, qui n'osa prononcer; & le procès resta indécis. Quelle guerre n'a point causé parmi nous l'antimoine? Arrêts obtenus, tantôt pour le défendre, tantôt pour le permettre. Le quinquina, qui guérissoit si promptement la fièvre, eut parmi nos Médecins beaucoup d'ennemis. Ils s'opposoient à un remede si contraire aux maux dont l'*art fait son domaine*, dit La Fontaine dans son Poème du quinquina. L'animosité de Molière, contre les Médecins, vint de l'entêtement que plusieurs conservoient alors pour les anciennes erreurs. On fait le sujet de l'Arrêt burlesque de Boileau. La plaisanterie du Poète sauva l'honneur de plus d'un Philosophe, & de plus d'un Magistrat.

(51) Après nous être moqués des anciens Philosophes, nous semblons y revenir: par ces mots d'attraction, gravitation, &c. nous rappellons les qualités occultes, les atomes indivisibles, le vide, &c. Nous circulons de systèmes en systèmes, & nous revenons toujours au même point qui est l'ignorance.

(52) L'origine du mal physique a toujours causé une grande difficulté. Maxime de Tyr, Platonicien, dans son Traité d'où viennent les maux, puis-

que Dieu  
incendies  
Dieu; m  
de son ou  
ties fait l  
cit, cuij  
cipe, de  
aussi celu  
puissance  
une foibl  
si grande  
pas rend  
rinthe on  
gion!

(53) Xénoph  
Saint Pau  
l'expliqu  
l'homme  
pas, fait  
comme j  
seau?

(54) 1  
très-anci  
peuples,  
dittoit sé  
tera finir

Exit

La tes

que Dieu est l'auteur des biens , dit que la peste , les incendies , &c. ne sont point dans l'intention de Dieu ; mais une suite nécessaire à la conservation de son ouvrage , parce que la destruction des parties fait la conservation du tout. *Deus totum respicit , cujus causa necessaria est corrupti partes.* Ce principe , devenu aujourd'hui si commun , & qui est aussi celui de Pope , borne d'une étrange façon la puissance divine. Tantôt nos raisonneurs en ont une foible idée ; tantôt ils affectent d'en avoir une si grande , qu'ils n'osent décider si Dieu ne peut pas rendre la matière pensante. Dans quel labyrinthe on s'égare , quand on perd le fil de la Religion !

(53) Cette guerre continue qui fait dire à Xénophon qu'il trouve en lui deux ames , & à Saint Paul , qu'il trouve en lui deux loix , comment l'expliquer , si l'on ne remonte à l'origine de l'homme ? Pope , qui dans son Poème n'y remonte pas , fait donc une fausse apologie des passions , comme je le fais voir dans mon Epître à M. Rousseau ?

(54) L'attente d'un embrâlement général est très-ancienne , & commune à presque tous les peuples , au rapport des voyageurs. Il arrivera , disoit Séneque , *cum Deo visum ordiri meliora , vetera finiri.* Puisque rien n'est éternel , dit Lucrèce ,

*Fateare necesse est  
Exitium quoque terrarum , cœlique futurum.*

La terre , suivant sa conjecture , ayant par la

suite des tems perdu toute son humidité , deviendra combustible par l'action du soleil sur elle.

*Cum sol & vapor omnis ,  
Omnibus epotis humoribus , exuperarint. L. 7.*

D'autres Philosophes conjecturent que les planètes trouvant une résistance continue à traverser l'éther , leur force centrifuge s'affoiblit peu à peu , & cet affoiblissement insensible , multiplié par la suite des siecles , sera cause que la terre & les autres planètes se précipiteront enfin sur le soleil. Ne demandons point aux Philosophes si leurs conjectures sont vraisemblables ou non : demandons-leur seulement pourquoi ils les font. Qui leur a dit que le monde finiroit , & qu'il finiroit par le feu ? La physique n'a jamais annoncé cet événement. Je dirai à la fin du sixième Chant , quelle a pu être l'origine de cette ancienne tradition.

( 55 ) Montagne veut se moquer de ce privilége que l'homme s'attribue , d'être le seul dans l'univers , qui en puisse connoître la beauté , & en rendre graces à l'Architecte. Qui lui a scellé ce privilége , dit-il ? Qu'il nous montre les lettres de cette belle & grande charge. Il est le seul Etre pensant : voilà son privilége , & les lettres de la charge.

( 56 ) « L'homme , livré à la concupiscence , dit M. Bossuet dans ses *Elévarions* , la trahit à sa postérité : si-tôt que tout naît dans la concupiscence , tout naît dans le désordre , tout naît odieux à Dieu. Quel crime a commis cet enfant ? Il est enfant d'Adam : voilà son crime. »

(57)

( 57 ) N  
vine par  
égal : la  
du Crat  
même ne  
ccimes de  
loix qui  
criminel  
paroissent  
ce Poème  
de la Bull  
« Bien q  
» plie ,  
» servon  
» frustré  
» sent et  
» languis  
» trouve  
» supplic  
» oseron  
» infamie  
d'interce  
d'Or , qu  
» plie , est  
12 à Bru  
les enfan  
l'ont sag  
pour leu  
trie. Ain  
enfans ,  
Nec vero  
lera filio  
Tome

## *du cinquième Chant.* 193

(57) Nous ne devons pas juger de la justice divine par la nôtre. La nôtre est une justice d'égal à égal: la divine est une justice de l'infini au fini, du Créateur à la créature. Cependant notre justice même ne punit-elle pas quelquefois les enfans des crimes de leurs peres, & n'avons-nous pas des loix qui dégradent de noblesse, non-seulement le criminel, mais toute sa postérité? Ces loix ne nous paraissent pas injustes. Le Traducteur Allemand de ce Poëme rapporte ici un passage très-remarquable de la Bulle d'Or, sur un criminel de lèse-Majesté. « Bien qu'il fût juste de punir ses fils du même supplice, par une bonté particulière nous leur conservons la vie; mais nous voulons qu'ils soient frustrés des biens paternels, & qu'ils n'en puissent espérer de leurs parens & amis, afin qu'ils languissent dans une nécessité continue, qu'ils trouvent leur soulagement dans la mort, & leur supplice dans la vie. Nous voulons que ceux qui oseront intercéder pour eux, soient notés d'une infamie perpétuelle. » Dieu a permis à son fils d'intercéder pour nous. Ce qui est dit dans la Bulle d'Or, qu'il seroit juste de punir les fils du même supplice, est reconnu également juste par Cicéron, Ep. 12 à Brutus. J'avoue, dit-il, qu'il est dur de punir les enfans du crime de leurs peres; mais les loix l'ont sagement établi, afin que l'amour des peres pour leurs enfans, les rende plus attachés à la patrie. Ainsi c'est Lépide qui a été cruel envers ses enfans, & non celui qui a jugé Lépide en ennemi. *Nec vero me fugit quam sit acerbum, parentum fecera filiorum penitus lui; sed hoc præclarè legibus com-*

*paratum est, ut caritas liberorum amiciores parentes, reipublicæ redderet. Itaque Lepidus crudelis liberos, non is qui Lepidum hostem judicat.* Nous devons dire, suivant ce beau mot de Cicéron, que c'est Adam qui a été cruel envers nous, & non pas Dieu, & en conclure l'obligation que nous avons à Jésus-Christ, qui non-seulement a intercéde pour nous, mais a satisfait.

(58) Milton, qui ne croyoit pas qu'actuellement tout est bien, nous dépeint aussi-tôt après la désobéissance d'Adam, le péché & la mort sortant de l'enfer où ils avoient été enfermés jusqu'alors, & bâtiissant un pont de communication avec notre monde : ils affermissent avec des clous & des chaînes de diamant l'arcade de ce pont. En même tems les Anges, par l'ordre de Dieu, dérangent la situation de la terre, du soleil, des astres, &c. Nous allons voir des savans soutenir que ce dérangement que Milton décrit poétiquement, arriva en effet après le déluge. Comme je ne veux rien donner ni aux fictions poétiques, ni aux conjectures les plus vraisemblables, je n'avance rien que de certain, & ce que j'avance suffit, à ce que je crois, pour expliquer l'origine du mal physique. Dieu maudit la terre, & prédit qu'elle produiroit pour nous des ronces & des épines. Elle ne fut plus un jardin de délices : voilà son premier supplice.

(59) Voilà le second supplice de la terre, le déluge. On ne peut nier que ce bouleversement général n'ait flétrí sa beauté, altéré la pureté de l'air, & n'ait été cause que la vie de l'homme a été depuis si abrégée. Mais Dieu dérangea-t-il l'axe de

la terre ?  
le déluge  
parlé,  
comme  
tout ce  
la Natur  
pour app  
à dire q  
laissons  
endroits  
été fra  
comme  
ture rev  
enim cr  
tura ing  
sique,  
même ;

(60) la post  
qui dég  
futale  
& les f  
teaux  
gneur.  
Dieu,  
terre,  
l'hom  
de le p

(61)  
luna:  
ejus e  
(62)

## *du cinquième Chant.* 195

la terre ? Y avoit-il un équinoxe perpétuel avant le déluge ? & le printemps dont les Poëtes ont parlé , *ver erat eternum* , a-t-il été véritable , comme Burnet l'a prétendu ? On lit avec plaisir tout ce que M. Pluche a écrit dans le Spectacle de la Nature , & dans la révision de l'histoire du Ciel , pour appuyer cette conjecture ; mais je me borne à dire que par ses fables , ses crevasses , ses exhalaisons funestes , la terre nous présente en mille endroits les marques du grand coup dont elle a été frappée ; que la nature souffre & gémit , comme le dit Saint Paul , Rom. 8. *Exspectatio creatura revelationem filiorum Dei expectat. Vanitatis enim creatura subiecta est non volens... Omnis creatura ingemiscit & parturit...* L'origine du mal physique , ainsi que celle du mal moral , est donc la même ; c'est-à-dire , le péché du premier homme.

(60) Je viens de parler de nos loix qui dégradent la postérité d'un criminel. Nous en avons aussi qui dégradent sa terre , en ordonnant que la haute futaie sera coupée jusqu'à une certaine hauteur , & les fossés du château comblés ; afin que ces châteaux soient comme punis du crime de leur Seigneur. Pourquoi donc ne voulons-nous pas que Dieu , qui avoit donné à l'homme l'empire de la terre , ait flétrî la beauté de cet empire , lorsque l'homme , par sa désobéissance , se rendit indigne de le posséder ?

(61) La Jérusalem céleste *non eget sole , neque luna: nam claritas Dei illuminabit eam , & lucernæ ejus est Agnus.* Apoc. 21.

(62) Puisque c'est la foi qui nous sauve , nous

devons marcher dans l'obscurité. Si les dons du Saint-Esprit eussent toujours été visibles dans l'Eglise comme dans sa naissance, si les miracles y eussent été aussi fréquens, si chaque Pape eût été un Saint Pierre, & chaque Evêque un Saint Paul, la présence de Jésus-Christ, dans son Eglise, eût été si sensible, que notre foi n'auroit eu aucun mérite.

(63) Cette pensée de La Bruyere est fameuse: *Si ma Religion étoit fausse, voilà le piège le mieux dressé qu'il soit possible d'imaginer. Il étoit inévitable de ne pas donner tout au travers, &c.* Cette pensée est imitée de ces belles paroles de Richard de Saint-Victor: *Domine, si error est quem credimus, à te decepti sumus; quoniam iis signis prædictis est Religio, quæ non nisi à te esse potuerunt.*

(64) Je ne parle pas des conversions faites par violence, de tant de Saxons que Charlemagne fit Chrétiens, de tant de Mores baptisés par Ximènes, & des conversions faites dans l'Amérique. On ne peut nier qu'il n'y en ait eu un très-grand nombre faites dans les Indes par nos Missionnaires, par voie de persuasion. Il n'est pas nécessaire que la Religion Chrétienne soit par-tout la Religion régnante; mais qu'il y ait des Chrétiens par toute la terre.

(65) Plusieurs Souverains, quoique barbares, reçurent favorablement les premiers Missionnaires. Ceux qu'en 597 Saint Grégoire le Grand envoya en Angleterre, y trouverent un Roi fort doux, qui, après les avoir entendu parler d'une félicité éternelle, leur répondit: « Voilà de belles promesses, mais nouvelles & incertaines. Je ne dois pas

» tout  
» présen  
» bonh  
» cevr  
» à vo  
» der.  
Chine  
res; &  
faire d

(66) C  
» l'on  
» bâf  
» Tres  
» pern  
» poin  
» pour  
» nos  
» quel  
» choi  
» à to  
» leur  
» supp  
» fait  
» forc

(67) C  
nomme  
à soute  
la divin

(68) C  
le Roi  
entrain

## *du cinquième Chant.* 197

» tout d'un coup renoncer à ce que j'ai cru jusqu'à  
» présent. Cependant, puisque votre zèle pour notre  
» bonheur vous a fait venir de si loin, je vous re-  
» cevrai bien, & je ne vous empêche pas d'attirer  
» à votre Religion ceux que vous pourrez persua-  
» der. » M. Fleury, L. 36. Les Empereurs de la  
Chine reçurent de même nos premiers Missionnai-  
res; & si les Jésuites n'eussent jamais songé qu'à  
faire des Chrétiens, ils en eussent fait beaucoup.

(66) Cette pensée est encore dans La Bruyere. « Si  
» l'on nous assuroit que le motif secret de l'am-  
» bassade des Siamois, a été d'exciter le Roi  
» Tres-Chrétien à renoncer au Christianisme, à  
» permettre l'entrée de son Royaume aux Ta-la-  
» poins, qui eussent pénétré dans nos maisons,  
» pour persuader leur Religion à nos femmes, à  
» nos enfans, à nous-mêmes; avec quelles risées,  
» quel étrange mépris n'entendrions-nous pas des  
» choses si extravagantes? Nous faisons cependant  
» à tous ces Peuples des propositions qui doivent  
» leur paroître très-folles & très-ridicules, & ils  
» supportent nos Religieux & nos Prêtres... Qui  
» fait cela en eux & en nous? ne seroit-ce pas la  
» force de la vérité? »

(67) Prêtres des Siamois dont le Dieu, qu'ils  
nomment *Sommonokodon*, eut une grande guerre  
à soutenir contre son frere Theratar, & parvint à  
la divinité par ses grandes actions.

(68) L'Histoire Eccl. Fleury, L. 41. rapporte que  
le Roi des Frisons, prêt à recevoir le Baptême,  
entrant déjà dans les Fonts, demanda s'il trouve-

roit dans le Paradis les Rois ses aieux ? L'Evêque lui ayant répondu qu'ils étoient en Enfer, le Roi sortit des Fonts , en disant : *Je ne quitterai point a compagnie des Princes mes aieux , pour aller dans votre Paradis chercher ces pauvres que je ne connois point ; je ne puis croire ces nouveautés.* Elevés dans les vérités de notre Religion , nous ne comprenons point assez la répugnance que doivent trouver à s'y soumettre , ceux qui en entendent parler pour la premiere fois.

(69) Nom qu'on donne aux Temples des Indiens, & aux idoles adorées dans ces Temples. Le peuple de la Chine a aussi ses pagodes.

(70) Il n'est pas nécessaire que toute la terre ait été convertie ; il suffit qu'elle ait entendu. Ce qui a été prédit est accompli.

(71) *La raison , dit Locke , est la révélation naturelle , & la révélation est la raison augmentée par un nouveau fonds de découvertes , émanées immédiatement de Dieu.* Ces deux révélations nous apprennent ce que nous devons savoir pour le bien présent de nos corps , & le bien futur de nos ames. Quand nous voulons pousser plus loin notre curiosité , & exercer sur les ouvrages de Dieu un droit d'examen , la nature même nous apprend que nous ne l'avons pas. J'ai fait voir , dans le deuxième Chant & dans celui-ci , les erreurs de ceux qui ont voulu la connoître. Ce ne sont que systèmes qui se détruisent tour-à-tour. Les Philosophes anciens ont voulu expliquer la nature par le moyen de l'eau , de l'air , du feu , ou de quelque autre prin-

## *du cinquième Chant.* 199

cipe génératif; ensuite par les atomes, les quatre élémens, le sec & l'humide. Nos modernes ont eu recours, tantôt aux trois élémens sortis de l'écornement des cubes, tantôt à l'attraction, tantôt à des monades actives & passives, & capables de penser. Quelle contrariété dans l'esprit humain qui, sans preuves, croit ces choses inintelligibles, & résiste à une Religion prouvée par une nuée de témoins! Les plus incrédules à la parole de Dieu, sont souvent les plus crédules aux folles opinions des hommes.

(72) On peut ne connoître le Pere que par le Fils. Depuis le péché, Dieu s'étant retiré de nous, nous ne pouvons revenir à lui sans être rappelés. Un sujet disgracié & exilé pourra-t-il revoir son maître, si quelqu'un ne vient de sa part lui annoncer sa grâce & son rappel? Le Déiste, qui ne croit ni disgrace ni rappel, peut établir sa Religion sur la raison seule, sans révélation. La différence des Religions qui sont sur la terre, le persuade qu'elles sont toutes fausses, parce que, dit-il, si Dieu en avoit établi une, elle seroit unique. Toutes ces Religions qui lui paroissent si différentes, se réduisent à trois, qui toutes trois s'accordent à déposer contre lui, qu'il y a en une révélation. Excepté un petit nombre d'idolâtres qui reste encore, comme pour nous rappeler les anciennes extravagances du genre humain sans révélation; que nous offrira la terre, si nous la parcourons? Ce que nous y trouverons d'hommes, feront tous ou Juifs, ou Chrétiens, ou Mahométans. Le Chrétien,

rappelé au Pere par le Fils, respecte les Prophètes qui annoncerent ce Fils aux Juifs; il regarde sa Religion comme l'accomplissement de celle des Juifs, & toutes les deux n'en font qu'une. Le Mahométan respecte les Prophètes des Juifs, & le Messie des Chrétiens auquel il fait succéder un Prophète imaginaire. Sa Religion, qui n'est ni la Juive, ni la Chrétienne, mais un mélange bizarre de toutes les deux, avoue que l'une & l'autre l'a précédée, & se croit, comme elles, fondée sur la révélation. Voilà donc les trois Religions d'accord entre elles pour confondre le Déiste: voilà tous les hommes réunis, pour lui dire que toute Religion doit être fondée sur la révélation, & qu'il y a eu une révélation. Ainsi le Déiste, qui ne reconnoît ni disgrâce ni rappel, qui croit seul suivre la raison, & honorer Dieu par elle, est encore plus éloigné de Dieu & de la raison, que le Juif, & même que le Mahométan.

(73) Personne n'ignore la punition terrible d'Osâ, qui voyant l'Arche prête à tomber, courut pour la soutenir.

(74) La fureur avec laquelle elle est attaquée depuis quelque tems, est cause que la main invisible qui la soutient, ne doit plus être invisible pour nous. L'Evêque de Londres, comme je l'ai rapporté dans le troisième Chant, se plaignoit autrefois de ce que son Diocese étoit le théâtre des attentats contre la Religion. Ce théâtre a changé de place; & la France, qui dans le siècle précédent voyoit la Reli-

## *du cinquième Chant.* 201

gion défendue par ses grands hommes, (elle en avoit alors en tout genre) se voit aujourd'hui inondée d'ouvrages, dont l'objet est de renverser toute Religion ; qui ne sont pas à la vérité composés par ces grands hommes, mais auxquels un certain attrait qui les fait lire, ne manque jamais. Le Livre de l'*Education* qui a paru au mois de juin 1762, & qui fut aussi-tôt condamné à être brûlé à Paris & à Geneve, patrie de l'Auteur, & en même tems traduit à Londres, est un des plus capables de séduire, à cause que les personnes simples se laissent enchanter par l'éloge qu'elles y trouveront de Jésus-Christ & de l'Evangile. « Se peut-il, s'écrie cet impie, qu'un livre à la fois si simple & si sublime soit l'ouvrage des hommes ? Se peut-il que celui dont il fait l'histoire, ne soit qu'un homme lui-même ? L'Evangile qui parle à mon cœur, a des caractères de vérité si frappans, si parfaitement admirables, que l'inventeur en seroit plus étonnant que le héros. » Qui ne croiroit en ce moment voir l'Auteur aux pieds de Jésus-Christ, lui disant comme l'aveugle né : *Credo, Domine !* Cependant c'est en ce moment qu'il déclare qu'il ne peut se résoudre à le croire, & qu'il reste dans un doute respectueux. Reconnoissons l'artifice du démon ; quand il voit que les ouvrages de nos Matérialistes ne font pas assez de conquêtes, parce qu'on ne persuade pas aisément aux hommes qu'ils ne sont que matière, il suscite un nouveau Philosophe : par lui il prouve la distinction des deux substances ; il annonce des peines & des récompenses dans une autre vie ; il loue la

## 202 Notes du cinquième Chant.

vertu , il loue l'Evangile , il loue & admire Jésus-Christ , & son poison le plus subtil est renfermé dans ses louanges. Malgré tous les systèmes auxquels il a recours ,

*L'Arche du Dieu vivant ne peut jamais tomber.*

*Fin des Notes du cinquième Chant.*

## CHANT SIXIEME.

Non, des mystères saints l'auguste obscurité  
 Ne me fait point rougir de ma docilité ;  
 Je ne dispute point contre un Maître suprême.  
 Qui m'instruira de Dieu, si ce n'est Dieu lui-même ?  
 Dans un sombre nuage il veut s'envelopper ;  
 Mais il est un rayon qu'il en laisse échapper.  
 Que me faut-il de plus ? Je marche avec courage ;  
 Et, content du rayon, j'adore le nuage.  
 Il a dit, & je crois. Aux pieds de son Auteur,  
 Ma raison peut sans honte abaisser sa hauteur.

Mais pourquoi, non content de ce grand sacrifice,  
 Ce Dieu veut-il encor que l'homme se haisse ? (1)  
 Je m'aime : faut-il donc que m'armant de rigueur,  
 Toujours le glaive en main, j'aille au fond de mon  
     cœur,  
 (Sacrifice sanglant ! guerre longue & cruelle ! )  
 Couper de cet amour la racine éternelle ?  
 Il veut, jaloux d'un bien qu'il n'a fait que pour  
     lui,  
 De nos cœurs isolés être le seul appui.  
 Suis-je un objet si grand pour tant de jalousie ?  
 De l'or, ni des honneurs l'indigne frénésie,  
 Ne lui ravira point ce cœur qu'il doit avoir.  
 Faut-il à si bas prix sortir de son devoir ? (2)

Mais, pour quelque douceur rapidement goûtée,  
 Qui console en sa soif une ame tourmentée,  
 Croirons-nous qu'en effet il s'irrite si fort ?  
 Et, pour un peu de miel, condamne-t-il à mort ? (3)  
 Je sais qu'il nous demande un amour sans partage.  
 Mais enfin la nature est aussi son ouvrage ;  
 Et, lorsqu'à tant de maux tu mêles quelques biens,  
 O nature ! tes dons ne sont-ils pas les siens ?  
 Ce n'est pas, qu'attendant de toi les biens solides,  
 Chez tes amis fameux je choisisse mes guides.  
 L'arbitre renommé du plaisir élégant (4)  
 M'étaleroit en vain tout son luxe savant ;  
 L'art de se rendre heureux ne s'apprend point d'un  
 maître,

Habile seulement à ne se point connoître ;  
 Qui, mettant de sang froid la prudence à l'écart,  
 Veut vivre à l'aventure, & mourir au hasard.  
 Ce Rimeur enjoué m'inspire la tristesse ; (5)  
 Et que mimporte à moi sa goutte & sa vieillesse ?  
 L'ennui de ses malheurs dicta ses vers badins ;  
 Il m'y dépeint sa joie, & j'y lis ses chagrins.  
 Il me chante l'amour d'une voix affligée ;  
 Et, suivant mollement sa Muse négligée,  
 Du mépris de la mort me parle à chaque pas :  
 Il m'en parleroit moins, s'il ne la craignoit pas.  
 Illustres paresseux dont Pétrone est le maître,  
 O vous, mortels contens, puisque vous croyez  
 l'être,

Vous me vantez en vain vos jours délicieux !  
 Ne me comptez jamais parmi vos envieux.  
 Hélas ! dans ce tems même à vos cœurs favorable,  
 Regne affreux de Vénus, quand l'homme déplorabil-

*Confacra*

Confacra  
 Et de ses  
 Le sage  
 Encense  
 Leurs ch  
 Malheur  
 Mais con  
 Faut-il f  
 Un seul i  
 Et le Die  
 Quandil  
 Pour lui  
 J'étouffe  
 Je gourr

Dans sa  
 Quand i

Ainsi p  
 Une Reli  
 Frappé d  
 Troublé  
 Il repou  
 Achevon  
 Et, cher  
 Chasson

A la Ro  
 C'est la  
 A la divi  
 Celle de

*Tem*

## *Chant sixième.*      205

Confacra ses plaisirs sous des noms empruntés,  
Et de ses passions fit ses divinités ;  
Le sage dut toujours, honteux de sa foiblesse,  
Encenser à regret les dieux de la mollesse.  
Leurs charmes quelquefois peuvent nous entraîner ;  
Malheureux, sous leur joug qui se laisse enchaîner.  
Mais contre un ennemi, qui souvent est aimable,  
Faut-il faire à toute heure une guerre implacable ?  
Un seul moment de paix me rend-il criminel ?  
Et le Dieu des Chrétiens n'est-il pas trop cruel,  
Quand il veut que pour lui, renonçant à moi-même,  
Pour lui, mettant ma joie à fuir tout ce que j'aime,  
J'étouffe la nature, &c., maître infortuné,  
Je gourmande en tyran ce corps qu'il m'a donné ? (6)

Dans sa morale enfin trouverai-je des charmes,  
Quand il appelle heureux, ceux qui versent des  
larmes ?

Ainsi parle un mortel, qui combat à regret (7)  
Une Religion qu'il admire en secret.  
Frappé de sa grandeur, il la croit, il l'adore ;  
Troublé par sa morale, il veut douter encore.  
Il repousse le Dieu dont il craint la rigueur.  
Achevons le triomphe en parlant à son cœur ;  
Et, cherchant un accès dans ce cœur indocile,  
Chassons l'impiété de son dernier asyle.

À la Religie si j'ose résister, (8)  
C'est la raison du moins que je dois écouter.  
À la divine loi quand je crains de souscrire,  
Celle de la nature a sur moi tout l'empire.

Je veux choisir mon joug, & qu'entre ces deux loix,  
 Mon intérêt soit juge, & décide mon choix.  
 Sans doute qu'indulgence à nos ames fragiles,  
 La raison ne prescrit que des vertus faciles.  
 N'allons point toutefois les chercher dans Platon;  
 Et laissons déclamer Séneque & Cicéron.  
 Ces fastueux censeurs de l'humaine foiblesse,  
 Inspirés par l'orgueil plus que par la sagesse,  
 Peut-être en leurs écrits, remplis d'austérité,  
 Ont suivi la raison moins que leur vanité.  
 Faisons parler ici des Docteurs moins rigides;  
 Que les Poëtes seuls soient nos aimables guides.  
 De leurs vers enchanteurs, où tout doit nous charmer,  
 La morale n'a rien qui nous doive alarmer.  
 Cherchons-y ces devoirs, qui, tous tant que nous sommes,  
 Nous attachent au Ciel, à nous, à tous les hommes.

« De Jupiter par-tout l'homme est environné. »  
 » Rendons tout à celui qui nous a tout donné.  
 » Jetons-nous dans le sein de sa bonté suprême :  
 » Je suis cher à mon Dieu beaucoup plus qu'à moi-même. (11)  
 » Notre encens pourroit-il, par sa stérile odeur,  
 » D'un Etre souverain contenter la grandeur ?  
 » D'un méchant qui le prie, il rejette l'offrande : »  
 » Un cœur juste, un cœur saint, voilà ce qu'il demande.  
 » A l'un de ses côtés, la justice, debout, (13)  
 » Jette sur nous sans cesse un coup - d'œil qui voit  
 » tout ;

## *Chant sixième.*      207

» Et , le glaive à la main , demandant ses victimes ,  
» Présente devant lui la liste de nos crimes .  
» Mais , de l'autre côté , la clémence à genoux ,  
» Lui présentant nos pleurs , désarme son courroux .

» Quand pour moi si souvent j'implore la clé-  
» mence ,  
» N'en aurai-je jamais pour celui qui m'offense ?  
» Je plains le malheureux qui prétend m'outrager ,  
» Et j'abandonne au Ciel le soin de me venger . (14)  
» Si je n'ose haïr l'ennemi qui m'afflige ,  
» Que ne dois-je donc pas à l'ami qui m'oblige ?  
» Je donne à ses défauts des noms officieux ; (15)  
» Mon cœur , pour l'excuser , me rend ingénieux .  
» Il m'excuse à son tour ; &c , de mon indulgence ,  
» Celle qu'il a pour moi devient la récompense .  
» Ma charité s'étend sur tous ceux que je voi .  
» Je suis homme ; tout homme est un ami pour  
» moi . (16)

» Le pauvre & l'étranger , le Ciel me les en-  
» voie ; (17)  
» Et mes mains avec eux partagent avec joie  
» Des biens , qui pour moi seul n'étoient pas desti-  
» nés :  
» Les solides trésors sont ceux qu'on a donnés . (18)  
» D'une ame généreuse , ô volupté suprême !  
» Un mortel bienfaissant approche de Dieu mê-  
» me . (19)  
» L'amour de ses pareils sera toujours en lui  
» Des humaines vertus l'inébranlable appui .  
» Voudroit-il , alarmant ma tendresse jalouse ,

- » Me faire soupçonner la foi de mon épouse ? (20)
- » O crime , qui des loix crains par-tout la rigueur,
- » A tes premiers attraits il a fermé son cœur !
- » Qui nourrit en secret un desir téméraire , ( 21 )
- » Même dans un corps pur porte une ame adultere.
- » La pudeur est le don le plus rare des Cieux ; ( 22 )
- » Fleur brillante , l'amour des hommes & des  
» Dieux ,
- » Le plus riche ornement de la plus riche plaine ,
- » Tendre fleur que flétrit une indiscrete haleine. ( 23 )
- » L'amour , le tendre amour , flatte en vain mes  
» desirs ; ( 24 )
- » L'hymen , le seul hymen en permet les plaisirs.
- » Des passions sur moi je réprime l'empire.
- » Le monde à mes regards n'offre rien que j'ad.  
» mire. ( 25 )
- » Libre d'ambition , de soins débarrassé , ( 26 )
- » Je me plaît dans le rang où le Ciel m'a placé;
- » Et pauvre sans regret , ou riche sans attaché , ( 27 )
- » L'avarice jamais au sommeil ne m'arrache.
- » Je ne vais point , des grands esclaves fastueux , ( 28 )
- » Les fatiguer de moi , ni me fatiguer d'eux.
- » Faux honneurs ! vains travaux ! vrais enfans que  
» vous êtes ,
- » Que de vide , ô mortels , dans tout ce que vous  
» faites ! ( 29 )
- » Dégoûté justement de tout ce que je voi ,
- » Je me hâte de vivre , & de vivre avec moi . ( 30 )
- » Je demande , & fais avec un cœur avide ,
- » Ces momens que m'éclaire un soleil si rapide ;
- » Dons à peine obtenus , qu'ils nous sont emportés

## *Chant sixieme.*      209

» Momens que nous perdons , & qui nous font  
»      « comptés .  
» L'estime des mortels flatte peu mon envie .  
» J'évite leurs regards , & leur cache ma vie . ( 31 )  
» Que mes jours pleins de calme & de sérénité ,  
» Coulent dans le silence & dans l'obscurité :  
» Ce jour même des miens est le dernier peut-  
»      « être : ( 32 )  
» Trop connu de la terre , on meurt sans se con-  
»      « noître . ( 33 )  
» Je l'attends cette mort sans crainte ni désir :  
» Je ne puis l'avancer ; je ne puis la choisir .  
» L'exemple des Catons est trop facile à suivre .  
» Lâche qui veut mourir , courageux qui peut  
»      « vivre . ( 34 )  
» Demeurons dans le poste où le Ciel nous a mis .  
» Et s'il nous en rappelle , à ses ordres soumis ,  
» Partons . Heureux alors qui tournant en arrière  
» Un regard , sur les pas de toute sa carriere ,  
» Sur tant de jours passés , qu'il se rend tous pré-  
»      « sens ,  
» Quelque nombreux qu'ils soient , les voit tous  
»      « innocens !  
» Quel doux contentement goûte une ame ravie !  
» Ah ! c'est jouir deux fois du plaisir de la vie . » ( 35 )

Voilà donc cette loi si pleine de douceurs ,  
Cette route où j'ai cru marcher parmi les fleurs !  
Quoi ! je trouve partout la morale cruelle .  
Catulle m'y ramene ; Horace m'y rappelle .  
Tibulle m'en réveille un triste souvenir ,  
Lorsque de sa Délie il croit m'entretenir .

La regle de mes mœurs , cette loi si rigide ,  
 Est écrite par-tout , & même dans Ovide .  
 Oui , c'est dans ces écrits dont j'étois amoureux ,  
 Que la raison m'impose un joug si rigoureux .  
 Que m'ordonne de plus , à quel joug plus pénible  
 Me condamne le Dieu qu'on m'a peint si terrible ?  
 Mon choix n'est plus douteux , je ne balance pas .

Eh quoi ! de la vertu respectant les appas ,  
 L'amour de mon bonheur me pressoit de la suivre .  
 Doux , chaste , bienfaisant , pour moi seul j'allois  
 Vivre . ( 36 )

O grand Dieu , sans changer j'obéis à ta loi !  
 Doux , chaste , bienfaisant , je vais vivre pour toi .  
 Loin d'y perdre , Seigneur , j'y gagne l'assurance  
 De tant de biens promis à mon obéissance .  
 Que dis-je ! La vertu qui m'avoit enchanté ,  
 Sans toi , que m'eût servi de chérir sa beauté ?  
 De ses attraits , hélas ! admirateur stérile ,  
 J'aurois poussé vers elle un soupir inutile .

Qu'étoit l'homme en effet , qu'erreur , illusion ,  
 Avant le jour heureux de la Religion ?  
 Les sages dans leurs mœurs démentoient leurs maxi-  
 mes . ( 37 )

Quand Lycurgue s'oppose au torrent de nos crimes ,  
 Législateur impur , il en grossit le cours .  
 Ovide est quelquefois un Séneque en discours ;  
 Séneque dans ses mœurs est souvent un Ovide . ( 38 )  
 A l'amour , qui ne prend que sa fureur pour guide ,  
 Des mains de Solon même un temple fut construit .  
 De tes loix , ô Solon ! quel sera donc le fruit ?

Et quel  
Quand

Toute l  
Et souv  
Je déte  
En mép  
De l'hu  
Quand

Il n'aim  
Il faut ,  
Mais q

De la R  
Elle seu  
Reconn

Le ce  
Par un  
Et tout  
Si-tot  
L'hom

Aimez  
Nouvea

Allume  
L'hom  
Plein d  
Tout e  
Tout e

## Chant sixième.

211

Et quel voluptueux rougira de ses vices,  
Quand ses réformateurs deviennent ses complices ? (39)

Toute lumière alors n'étoit qu'obscurité,  
Et souvent la vertu n'étoit que vanité.  
Je déteste ces jeux d'où Caton se retire, (40)  
En méprisant Caton, qui veut que je l'admire.  
De l'humaine vertu reconnaissant l'écueil,  
Quand l'homme n'est qu'à lui, tout l'homme est  
à l'orgueil.

Il n'aime que lui seul : dans ce désordre extrême,  
Il faut, pour le guérir, l'arracher à lui-même.  
Mais qui pourra porter ce grand coup dans son  
cœur ?

De la Religion le charme est son vainqueur ; (41)  
Elle seule a détruit le plus grand des obstacles :  
Reconnaissons aussi le plus grand des miracles.

Le cœur n'est jamais vide. Un amour effacé,  
Par un nouvel amour est toujours remplacé ;  
Et tout objet qu'efface un objet plus aimable,  
Si-tot qu'il est chassé, nous paroît haïssable.  
L'homme s'aimoit ; Dieu vient, il nous dit : *Aimez-moi,*

*Aimez-vous ; l'amour seul comprend toute ma loi.*  
Nouveau commandement : le Maître qui le  
donne, (42)

Allume dans les cœurs cet amour qu'il ordonne.  
L'homme se sent brûler d'une ardeur qui lui plaît ;  
Plein du Dieu qui l'enchanté, aussi-tôt il se hait.  
Tout en lui jusqu'alors lui parut admirable ;  
Tout en lui maintenant lui paroît méprisable.

Il s'abaisse ; du sein de son humilité,  
 Sort un homme nouveau qu'a fait la charité :  
 Quand ce n'est plus pour lui , mais pour son Dieu  
     qu'il s'aime ,  
 Il se réconcilie alors avec lui-même.

Si-tôt que par l'amour l'ordre fut rétabli ,  
 Des plus grandes vertus l'univers fut rempli. (43)  
 Et qu'est-ce que l'amour trouveroit de pénible ?  
 Les supplices , la mort , n'ont rien qui soit terrible :  
 D'innombrables Martyrs se hâtent d'y courir.  
 Dieu ne veut plus de sang ; amoureux de souffrir ,  
 Les Saints s'arment contre eux de rigueurs salu-  
     taires. (44)

Les déserts sont peuplés d'exilés volontaires , (45)  
 Qui toujours innocens se punissent toujours. (46)  
 A la virginité l'on consacre ses jours ;  
 Le corps n'a plus d'empire , & l'ame toute pure  
 Imposse pour jamais silence à la nature.  
 Deux cœurs tendres qu'unut la main qui les a faits ,  
 Goûtent dans leurs plaisirs une innocente paix ,  
 Et leur chaîne est pour eux aussi sainte que chère .  
 Le pauvre & l'orphelin dans le riche ont un pere .  
 Au plus juste courroux qui peut s'abandonner ,  
 Quand le Prince lui-même apprend à pardonner ?  
 Théodore est en pleurs , Ambroise en est la  
     cause : (47)  
 J'admire également Ambroise & Théodore.

A ces traits éclatans reconnoissons les fruits ,  
 Que fertile en héros l'amour seul a produits .  
 Un culte sans amour n'est qu'un stérile hommage !

L'honn  
 Ses tem  
 Doit av  
 Si vous  
 Tout re  
 Quel au  
 Le term  
 Ne forg  
 Commie  
 De tout  
 Ecouter  
 « La  
 » Et jan  
 » Ma se  
 » Mon p  
 » Je ne  
 » Qu'in  
 » Maglo  
 » C'est e  
 » Tu me  
 » Au mi  
 » Les ho  
 » Les ho  
 » Ceux  
 » Qu'au  
 » O mer

## *Chant sixième.*      213

L'honneur qu'on doit à Dieu n'admet point de partage.

Ses temples sont nos cœurs. Quel terme, direz-vous,  
Doit avoir cet amour qu'il exige de nous ?  
Si vous le demandez, vous n'aimez point encore.  
Tout rempli de l'objet dont l'ardeur le dévore,  
Quel autre objet un cœur pourroit-il recevoir ?  
Le terme de l'amour est de n'en point avoir. (48)  
Ne forgeons point ici de chimere mystique. (49)  
Comment faut-il aimer ? La nature l'explique.  
De toute autre leçon méprisant la langueur,  
Ecouteons seulement le langage du cœur.

« La grandeur, ô mon Dieu ! n'est pas ce qui  
» m'enchante,  
» Et jamais des trésors la soif ne me tourmente.  
» Ma seule ambition est d'être tout à toi ;  
» Mon plaisir, ma grandeur, ma richesse est ta loi.  
» Je ne soupire point après la renommée.  
» Qu'inconnue aux mortels, en toi seul renfermée,  
» Magloire n'ait jamais que tes yeux pour témoins.  
» C'est en toi que je trouve un repos dans mes soins.  
» Tu me tiens lieu du jour dans cette nuit profonde.  
» Au milieu d'un désert tu me rendst tout le monde.  
» Les hommes vainement m'offriroient tous leurs  
» biens :  
» Les hommes ne pourroient me séparer des tiens.  
» Ceux qui ne t'aiment pas, ta loi leur fait  
» entendre,  
» Qu'aux malheurs les plus grands ils doivent tous  
» s'attendre :  
» O menace, mon Dieu, qui ne peut m'alarmer !

» Le plus grand des malheurs est de ne point t'aimer,  
 » Que ta croix dans mes mains soit à ma dernière  
     » heure, (50)  
 » Et que les yeux sur toi, je t'embrasse & je meure.  
 C'est dans ces vifs transports que s'exprime l'enthousiasme.

Hélas ! ce feu divin s'éteint de jour en jour :  
 À peine il jette encor de languissantes flâmes.  
 L'amour meurt dans les cœurs, & la foi dans les  
     âmes.

Qu'êtes-vous devenus, beaux siècles, jours naissans,  
 Temps heureux de l'Eglise, ô jours si florissans !  
 Et vous, premiers Chrétiens, ô mortels admirables !  
 Sommes-nous aujourd'hui vos enfans véritables ?  
 Vous n'aviez qu'un trésor & qu'un cœur entre vous,  
 Et sous la même loi nous nous haïssions tous.  
 Haine affreuse, ou plutôt impitoyable rage,  
 Quand par elle aveuglés, nous croyons rendre  
     hommage

Au Dieu qui ne prescrit qu'amour & que pardon.  
 Dieu de paix, que de sang a coulé sous ton nom ! (51)  
 N'ont-ils jamais marché que sous ton oriflamme ?  
 Imprimoient-ils aussi ton image en leur ame  
 Tous ces Héros croisés, qui, d'infidèles mains, (52)  
 Ne vouloient, disoient-ils, qu'arracher les lieux  
     saints ?

Leurs crimes ont souvent fait gémir l'infidèle.  
 En condamnant leurs mœurs, vantons du moins  
     leur zèle.

Mais détestons toujours celui qui patini nous (53)  
 De tant d'affreux combats alluma le courroux.  
 Quels barbares Docteurs avoient pu nous apprendre

## *Chant sixième.*      215

Qu'en soutenant un dogme, il faut, pour le défendre,  
Armés du fer, saisis d'un saint emportement,  
Dans un cœur obstiné plonger son argument ?

A la fin de mes Chants je me hâte d'atteindre,  
Et si je ne sentois ma voix prête à s'éteindre,  
Vous me verriez peut-être attaquer vos erreurs,  
Vous qui de l'hérésie épousant les fureurs,  
Enfans du même Dieu, nés de la même Mère,  
Suivez un étendard au nôtre si contraire.  
Unis tous autrefois, maintenant écartés,  
Qu'il a voulu? C'est vous qui nous avez quittés.(54)  
Vos peres ont été les frères de nos peres,  
Vous le savez; pourquoi n'êtes-vous plus nos frères?  
Avez-vous pour toujours rompu des nœuds si chers?  
Accourez, accourez; nos bras vous sont ouverts.  
De coupables aïeux, déplorables victimes,  
Ils vous ont égarés; vos erreurs sont leurs crimes.  
Revenez au drapeau qu'ils ont abandonné.  
Pat le Pere commun tout sera pardonné.  
Songez, songez que même à nos aînés perfides,  
Aux restes odieux de ses fils parricides,  
Ce Dieu tant outragé doit pardonner un jour;  
Contre toute espérance, espérons leur retour. (55)

Oui, le nom de Jacob réveillant sa tendresse,  
Il se rappellera son antique promesse.  
Il n'a point épuisé pour eux tout son trésor:  
L'atbre long-tems séché doit refleurir encor.  
Ils sont prédis les jours, où par des pleurs sincères  
L'enfant effacera l'opprobre de ses peres.

Tremblons à notre tour; ils sont aussi prédis

Les jours où l'on verra tous nos coëurs refroidis :  
 Ce tems fatal approche. O liens salutaires ,  
 Vous captivez encor quelques ames vulgaires !  
 Mais un sublime esprit vous brave hautement ,  
 Et se vante aujourd'hui de penser librement .  
 Il doute , il en fait gloire , & , sans inquiétude ,  
 Porte jusqu'au tombeau sa noble incertitude . (56)  
 Tout étoit adoré dans le siecle payen :  
 Par un excès contraire on n'adore plus rien .  
 Il faut qu'en tous ses points l'oracle s'accomplisse :  
 Il faut que par degrés la foi tombe & périsse , (57)  
 Jusqu'au terrible jour tant de fois annoncé ;  
 Ce jour dont l'univers fut toujours menacé ; (58)  
 Jour de miséricorde , ainsi que de vengeance .  
 Déjà je crois le voir ; j'en frémis par avance .  
 Déjà j'entends des mers mugir les flots troublés ;  
 Déjà je vois pâlir les astres ébranlés :  
 Le feu vengeur s'allume , & le son des trompettes  
 Va réveiller les morts dans leurs sombres retraites .  
 Ce jour est le dernier des jours de l'univers .  
 Dieu cite devant lui tous les peuples divers ;  
 Et , pour en séparer les Saints , son héritage  
 De sa Religion vient consommer l'ouvrage .  
 La terre , le soleil , le tems , tout va périr ;  
 Et de l'éternité les portes vont s'ouvrir .

Elles s'ouvrent . Le Dieu , si long-tems invisible ,  
 S'avance , précédé de sa gloire terrible ;  
 Entouré du tonnerre , au milieu des éclairs ,  
 Son trône étincelant s'élève dans les airs :  
 Le grand rideau se tire , & ce Dieu vient en maître .  
 Malheureux , qui pour lors commence à le connoître !

## Chant sixième. 217

Ses Anges ont par-tout fait entendre leur voix ;  
Et , sortant de la poudre une seconde fois , (59)  
Le genre humain tremblant , sans appui , sans  
refuge ,  
Ne voit plus de grandeur que celle de son Juge.  
Ebloui des rayons dont il se sent percer ,  
L'impie avec horreur voudroit les repousser.  
Il n'est plus temps ; il voit la gloire qui l'opprime ,  
Et tombe enseveli dans l'éternel abîme ,  
Lieu de larmes , de cris & de rugissements.  
Dans ce séjour affreux , quels seront vos tourmens ,  
Infideles Chrétiens , cœurs durs , ames ingrates ,  
Quand , malgré leurs vertus , les Titus , les Socrates ,  
(Hélas ! jamais du Ciel ils n'ont connu les dons . )  
Y sont précipités ainsi que les Catons ?  
Lorsque le Bonze étale en vain sa pénitence ; (60)  
Quand le pâle Bramine , après tant d'abstinence ,  
Apprend que contre soi , bizarrement cruel ,  
Il ne fit qu'avancer son supplice éternel ?  
De sa chute surpris , le Musulman regrette  
Le paradis charmant , promis par son Prophète ; (61)  
Et , loin des voluptés qu'attendoit son erreur ,  
Ne trouve devant lui que la rage & l'horreur.  
Le vrai Chrétien , lui seul , ne voit rien qui l'étonne ;  
Et sur ce tribunal , que la foudre environne ,  
Il voit le même Dieu qu'il a cru , sans le voir ,  
L'objet de son amour , la fin de son espoir  
Mais il n'a plus besoin de foi , nid d'espérance ;  
Un éternel amour en est la récompense.

SAINTE RELIGION , qu'à ta grandeur offerts

Tome I.

T

## 218 *La Religion, Chant VI.*

Jusqu'à ce dernier jour puissent durer mes vers! (62)  
D'une Muse, toujours compagne de ta gloire,  
Autant que tu vivras, fais vivre la mémoire.  
La sienne.... Qu'ai-je dit ? Où vais-je m'égarer ?  
Dans un cœur tout à toi l'orgueil veut-il entrer ?  
Sois de tous mes désirs la règle & l'interprète,  
Et que ta seule gloire occupe ton Poète.

*Fin du sixième & dernier Chant.*

---

## N O T E S

### DU SIXIÈME CHANT.

(1) « JÉSUS-CHRIST, dit M. Bossuet, nous propose l'amour de Dieu, jusqu'à nous haïr nous-mêmes. Il nous propose la modération des désirs sensuels, jusqu'à retrancher tout-à-fait nos propres membres, renoncer à tout plaisir, vivre dans le corps comme si l'on étoit sans corps, quitter tout, vivre de peu, presque de rien, & attendre ce peu de la Providence. » *Hist. univ.*

(2) Il y a des gens, dit M. Pascal, qui se demandent si sottement. Celui que je fais parler ici, est persuadé que les plaisirs imaginaires que notre seule vanité réalise, ne méritent pas notre attachement; il est persuadé aussi que les plaisirs des sens ne le méritent pas; mais comme la nature nous y entraîne, il est effrayé d'une loi qui s'oppose toujours à la nature. Ainsi, quoiqu'il ne soit ni avare, ni ambitieux, ni Epicurien, ni Pirthonien, il a de la peine à être Chrétien sincèrement.

(3) Allusion aux paroles de Jonathas: *Gustans gustavi paululum nelli, & ecce morior.*

(4) Saint-Evremont, fameux par l'esprit & par la volupté, fut appellé le Pétrone de son siècle. Dans son Discours sur les plaisirs, il se vante de ne point se connoître. « Je ne veux avoir sur rien

» un commerce trop long & trop sérieux avec  
» moi-même... Puisque la prudence a eu si peu de  
» part aux actions de ma vie , il me fâcheroit  
» qu'elle se mêlât d'en régler la fin. »

(5) L'Abbé de Chaulieu , dans les Poésies qu'on  
a imprimées sous son nom , revient à tout mo-  
ment , à son âge , à sa goutte , & à son mépris  
pour la mort. *Plura de extremis loqui , pars ignavia  
est.* Tacite.

(6) Les Philosophes payens avoient raisonné de  
plusieurs façons différentes sur le souverain bien.  
Jésus-Christ commença son sermon sur la mon-  
tagne , par décider cette grande question : *Heureux  
ceux qui pleurent , heureux ceux qui souffrent , &c.*  
Et le premier à qui il assure , suivant la réflexion  
de M. Bossuet , une place dans son Paradis , est un  
compagnon de sa croix , mourant sur elle à côté  
de lui.

(7) *Les hommes , dit Abadie , sont incrédules ,  
parce qu'ils veulent l'être ; & ils veulent l'être ,  
parce que c'est l'intérêt de leurs passions.* Ce n'est  
point ordinairement l'incrédulité qui fait les  
voluptueux ; c'est la volupté qui fait presque tous  
les incrédules.

(8) *Ratio est vera lex* , disent les Spinozistes dans  
le *Panthéisticon* imprimé en Angleterre , livre dont  
la morale , qui n'a pour but que la tranquillité de  
l'ame , est cependant très - sévère , puisqu'elle  
ordonne toujours la résistance aux passions. Bayle  
demande , dans son Traité sur la Comète , si une  
société d'Athées se feroit des principes de morale  
& de probité . Ce livre en est la preuve ; mais qui

pratiqu  
bientôt  
la tran  
aisème

(9)  
Philoso  
science  
des véri  
vérités  
Cicéron  
vent m  
abrégé  
devoirs  
vers no

(10)  
pium ;  
(11)

(12)

recessus

(13)  
Hésiod  
Theb. 1

(14)  
d'un pe  
luptas

(15)  
Ce bel

(16)

Ter.  
(17)  
dans l'  
Dieux.

pratiqueroit sincèrement cette morale , se lasseroit bientôt de n'en espérer d'autre récompense que la tranquillité de l'ame. L'honnête homme est aisément Chrétien.

(9) Dans la science de la nature , les anciens philosophes n'ont débité que des erreurs. Dans la science de la morale , ils ont débité les plus grandes vérités ; parce que la loi naturelle grave ces vérités dans nos cœurs. Quel sévere Casuiste que Cicéron dans ses Offices ! Mais ces vérités se trouvent même chez les Poëtes , d'où l'on peut tirer un abrégé de morale , & les grands principes sur nos devoirs envers Dieu , envers les hommes , & envers nous-mêmes.

(10) *Jovis omnia plena.* Virg. *Hinc omne principium ; buc refer exitum.* Hor.

(11) *Carior est illis homo , quam sibi.* Juven.

(12) *Compositum jus , fasque animi , sanctosque recessus mentis , &c.* Perse.

(13) Cette image de la justice divine , est dans Hésiode , & celle de la clémence , est dans Stace. *Theb. 12.*

(14) La vengeance , dit Juvénal , est le partage d'un petit esprit. *Infirmi est animi exiguae voluptas ultio.*

(15) *At pater ut nati , sic nos debemus amici , &c.* Ce bel endroit d'Horace est su de tout le monde.

(16) *Homo sum , humani nil à me alienum puto.* Ter.

(17) *Les pauvres & les étrangers ,* dit Homero dans l'Odyssée , nous viennent de la part des Dieux.

(18) Fameuse Epigramme de Martial : *Solas, quas dederis, semper habebis opes.*

(19) Rien, dit Cicéron, n'approche plus les hommes des Dieux, que de faire du bien. Ceux qui, *sui memores alios fecere merendo*, sont placés par Virgile dans les Champs Élysées.

(20) *Hoc fonte derivata clades, &c.* Horace attribue à l'adulterie tous les malheurs qui affligent les Romains. Tacite, en décrivant les mœurs des Germains, peuples très-féroces, remarque que chez eux l'adulterie étoit rare, & sévèrement puni ; ce qui lui fait dire ce beau mot : Chez eux on ne rit pas du crime, & la galanterie n'est pas appellée la mode du siècle. *Nemo illic vitia ridet, nec corrumpe aut corrupti, saeculum vocatur.*

(21) C'est Ovide qui parle ainsi de la pensée criminelle : *Quæ quia non licuit, non facit, illa facit.* Et ailleurs : *Omnibus exclusis intus adulter erit.*

(22) Cette sentence est dans Euripide.

(23) *Ut flos in septis secretus nascitur hortis ; sic Virgo dum intacta manet.* Catulle.

(24) Catulle dit à l'Hymen : *Nil potest sine te, Venus, fama quod bona comprobet, commedi capere, &c.*

(25) *Nil admirari propè res est una, &c.* Hor.

(26) *Quod sis esse velis, nihilque malis.* Mart.

(27) C'est le sage dont parle Virgile : *Nec ille aut doluit miserans inopem, aut invidit habenti.*

(28) *Dulcis inexpertis cultura potentis amici ; expertus metuet, &c.* Hor.

(29)  
inane

(30)  
effuger  
imput

(31)  
vide

(32)  
Grata

(33)  
omnib

(34)  
R

Plat  
permis  
sans  
damn  
raison  
condam

(35)  
lard  
territo  
dire a

(36)  
tenten  
lumu  
intell

## du sixieme Chant. 223

(29) *O curas hominum ! ô quantum est in rebus inane ! Pers.*

(30) *Sed neuter sibi vivit heu ! bonisque soles effugere atque abire sentit, qui nobis pereunt, & imputantur. Mart.*

(31) *Bene qui latuit, bene vixit. Maxime d'Orvide.*

(32) *Omnem crede diem tibi diluxisse supremum. Grata superveniet, &c. Hor.*

(33) *Illi mors gravis incubat, qui notus nimis omnibus, ignotus moritur sibi. Séneq. Trag.*

(34) c'est Martial qui l'a dit :

*Rebus in angustis facile est contemnere vitam.*

*Fortius ille facit, qui miser esse potest.*

Platon & Cicéron , en disant qu'il n'est pas permis à une sentinelle de sortir de son poste , sans l'ordre de celui qui l'y a placée . ont condamné l'homicide de soi-même par une meilleure raison . Il n'est pas étonnant que les Payens aient condamné ce que rien ne peut justifier .

(35) Belle Epigramme de Martial , sur un vieillard qui ne se repent daucun jour de sa vie . *Præteritosque dies, & tutos respicit annos ; ce qui fait dire à Martial :*

*Ampliat ætatis spatium sibi vir bonus hoc est  
Vivere bis, vita posse priore frui.*

(36) Cicéron dépeint dans ses Offices ce contentement d'une ame vertueuse . *Si considerare volumus quæ sit in natura excellentia & dignitas ; intelligimus quam sit turpe diffluere luxurias & de-*

*licet ac molliter vivere, quamque honestum, parcè, continenter, severè, sobriè.*

(37) On peut dire du plus sage des Payens, sans en excepter aucun, ce mot de Saint Augustin : *Agebat quod arguebat ; quod culpabat adorabat.* Les femmes furent communes sous les loix de Lycurgue. Platon défendoit de s'enivrer, excepté aux fêtes de Bacchus. Aristote interdisoit les images déshonnêtes, excepté celles des Dieux. Solon établit à Athenes le temple de l'amour impudique. *Toute la Grece*, dit M. Bossuet, étoit pleine de temples consacrés à ce Dieu, & l'amour conjugal n'en avoit pas un.

(38) Séneque, aussi faux Philosophe que faux bel-esprit, rend sa morale haïssable par le ton fastueux avec lequel il la débite. Je pourrois citer des pastages des anciens, peu favorables à ses mœurs, & parler de ses richesses immenses ; mais il suffit, pour connoître ce Stoïcien si sévere en ses discours, de savoir qu'il étoit un servile adulateur du monstre dont il avoit été le précepteur, jusques-là qu'il fut capable de le justifier sur le meurtre de sa mère. *Tac. ann. 15.* J'ai rapporté au second Chant la parole superstitieuse de Socrate mourant. Que dire de Séneque mourant, qui prend de l'eau de son bain, & en arrose ceux qui l'environnent, en disant : *Jovi liberatori.*

(39) Les Prédicateurs de la raison humaine, les Platoniciens, les Stoïciens, ont précédé les Prédicateurs de l'Evangile. Les premiers n'ont rien changé ; les seconds ont en un moment peuplé la terre de citoyens plus parfaits que ceux que

Plato  
Tous  
homme  
(40)  
des li-  
toit,  
fence  
leurs  
toute  
" que  
" pou  
" n'y

La r-  
va pa-  
à des  
n'est p-  
il voi-  
indign

(41)  
ciété ;  
& le  
Ils so-  
turels  
les ré-  
cepte  
les Pa-  
mille,

## *du sixième Chant.* 225

Platon avoit en idée , & que le sage des Stoïciens .  
Tous les efforts de la raison pour réformer les  
hommes , ont servi de triomphe à la grace .

(40) Les jeux de Flore se représentoient avec  
des licences très-scandaleuses . Caton qui y assis-  
toit , s'apercevant que , par respect pour sa pré-  
sence , le peuple n'osoit demander aux Acteurs  
leurs licences ordinaires , se retira pour laisser  
toute liberté ; ce qui a fait dire à Martial : « Puis-  
» que tu savois ce qui se passoit à ces jeux ,  
» pourquoi , sévere Caton , y venoist - tu ? Tu  
» n'y venoist donc que pour en sortir ? »

*Nosces jocosæ dulce cùm sacrum Flora ,  
Festosque lusus , & licentiam vulgi ,  
Cur in theatrum , Cato severè , venisti ?  
An ideo tantum veneras , ut exires ?*

La réflexion de Martial est juste ; mais elle ne  
va pas assez loin . Caton est condamnable de venir  
à des jeux où la pudeur défend d'assister . Caton  
n'est pas moins condamnable de s'en retirer , quand  
il voit que sa présence contient le peuple . Son  
indigne complaisance est la preuve de sa vanité .

(41) Les hommes sont faits pour vivre en so-  
ciété ; c'est ce que prouvent leurs besoins mutuels ,  
& le don de la parole , qui suppose des auditeurs .  
Ils sont d'abord unis en société par les liens na-  
turels ; la Religion , qui perfectionne la nature ,  
les réunit par des liens plus étroits , par le pré-  
cepte de l'amour , les prières , les sacremens , &  
les Pasteurs . Les Chrétiens ne font qu'une fa-  
mille , sous un chef qui est le centre de l'unité .

La raison seule ne peut donc, comme les Déistes le prétendent, être le seul fondement d'une Religion, puisqu'elle ne peut même être le seul fondement de la société. L'autorité des loix soutient les Etats.

(42) Le nouveau commandement de l'amour, quoique de la loi naturelle, & renouvelé par le Décalogue, est appellé nouveau dans la loi nouvelle, parce que Jésus-Christ, qui en est venu donner l'exemple, l'a gravé dans les cœurs par sa grâce; &, en nous le faisant pratiquer, nous a renouvelés nous-mêmes. *Ideò novum dicitur, quia innovat.* S. Aug.

(43) Rien n'est difficile à l'amour, dit S. Augustin. *Ubi amat, non laboratur; aut si laboratur, labor certè amat.* Nous apprenons par les Payens mêmes, combien les mœurs des premiers Chrétiens étoient admirables. La fameuse lettre de Pline à Trajan leur rend un témoignage non suspect. Lucien, qui n'épargne personne, a taillé les Chrétiens; mais ses railleries même leur font honneur. Il nous apprend dans la mort de Peregrinus, avec quel zèle les premiers Chrétiens se soutenoient les uns les autres. « Car, » dit-il, leur législateur leur a fait accroire qu'ils « sont tous frères; de sorte qu'ils croient que « tout est commun: ils méprisent tout, & la « mort même, sur l'espérance de l'immortalité. »

(44) Dans les trois premiers siècles de l'Eglise, on ne voit que supplices: dans le siècle suivant, on ne voit qu'austérités. Aux victimes des tyrans suc-

*du sixième Chant.* 227

cedent les victimes de la pénitence, dont le nombre étonne. Que d'Anachorètes ou de Cénobites dans l'Orient ! L'Egypte en est remplie ; toute la Thébaïde n'est qu'un Monastère. Cette Egypte, autrefois le théâtre d'une sagesse orgueilleuse, où les Savans de la Grèce alloient chercher des lumières, est peuplée d'hommes qui ne veulent que se cacher & s'anéantir & qui ayant la seule science nécessaire, renoncent à toute autre science. C'est parmi ces hommes si simples, que va passer quarante ans le célèbre Arsene, tandis que les deux Princes, dont il a été le Gouverneur & le Précepteur, sont les maîtres du monde ; & lorsqu'on lui demande pourquoi dans ce désert il va consulter si souvent un vieux solitaire fort ignorant : *Je suis habile, répond Arsene, dans les Lettres Grecques & Romaines ; mais je ne suis pas encore à l'alphabet de ce vieillard.*

(45) Après le spectacle des Martyrs, la Religion offre celui des Solitaires. Il semble que Dieu ait voulu les opposer à ces Philosophes qui avoient prêché à leurs Disciples la retraite & le silence ; mais ces Disciples de Jésus-Christ, loin de chercher la science dans leur retraite, souvent ne savoient pas lire ; ils ne cherchoient que les austérités, la priere & l'oubli du monde.

(46) « Le miracle des miracles, dit M. Bossuet, » c'est qu'avec la foi, les vertus les plus éminentes » & les pratiques les plus pénibles se sont répandues par toute la terre.... Les innocens même » ont puni en eux avec une rigueur incroyable, » cette pente prodigieuse que nous avons au péché.

» Les déserts ont été peuplés , & il y a eu tant de Solitaires , que des Solitaires plus parfaits ont été contraints de chercher des solitudes plus profondes . »

( 47 ) Saint Ambroise lui imposa la pénitence publique , à cause du meurtre de Thessalonique. Théodore s'y soumit , & n'ayant pas la permission d'entrer dans le sanctuaire , resta prosterné devant la porte de l'Eglise , dépouillé de ses ornements impériaux , arrosant le pavé de ses larmes , & demandant miséricorde. Que doit-on plus admirer , ou de l'humilité de l'Empereur , ou de la fermeté de l'Evêque ?

( 48 ) C'est Saint Bernard qui parle ainsi : *Modus amandi Deum , est amare sine modo.*

( 49 ) Ces termes de *pur amour* , *amour désintéressé* , *déluge & bouillonnement d'amour* , *union* , *liquefaction* , rien de l'ame abîmée dans le tout de Dieu , *parfaite nudité* , & tant d'autres qu'ont inventé certains Mystiques.

( 50 ) Un homme plein de ces sentimens est toujours heureux : ainsi la Religion seule procure cette paix de l'ame , à laquelle les Athées croient pouvoir parvenir par la Raison. L'Auteur du *Panthéton* parle ainsi à celui qu'il veut rendre heureux par son système. *Sortem tuam , quæcumque sit , aquo animo feres : flultam ambitionem & rodentem invidiam procul fugabis : perituros contemnes honores , ipse brevi periturus : jucundam deges vitam : nihil admirans aut horrescens : vitam hilarè , mortem tranquillè obeamus.* Voilà de belles maximes ; mais la raison seule les fera-t-elle pratiquer ? écar-

terait-elle

plaisir  
les vol  
tyrs ?  
de la r  
ment c  
lui arr  
Dieu lu  
sont d  
veur d  
reux s  
mourir  
( 51  
en lou  
ramen  
point c  
« Cett  
» thol  
» touj  
Cet es  
de la v  
teur ?  
soit ,  
que le  
que v  
quelq  
contin  
plus fr  
Boilea  
cathol  
quelle  
voit p  
J

terra-t-elle de nous l'ennui inséparable de tous les plaisirs & de toutes les conditions , tourment dont les voluptueux & les grands sont les premiers martyrs ? Pourra-t-elle nous faire surmonter l'horreur de la nature au moment de la mort ? C'est ce moment que souhaite le vrai Chrétien : les maux qui lui arrivent pendant la vie , sont des biens que Dieu lui envoie : les biens qui ne lui arrivent pas , sont des maux que Dieu lui épargne : tout est faveur du Ciel pour lui. Qui peut rendre malheureux sur la terre celui qui ne veut que souffrir & mourir ?

(51) M. Fléchier , dans la vie de Théodore , en louant la bonté de ce Prince , qui tâchoit de ramener par douceur les Hérétiques , ne voulant point de conversions forcées , ajoute ces paroles : « Cette douceur fit souvent de la peine aux Catholiques , qui par un zèle précipité vouloient toujours qu'on exterminât leurs adversaires . » Cet esprit de violence qui est dans le parti même de la vérité , que devient-il dans le parti de l'erreur ? Jésus-Christ en quittant ses Disciples leur disoit , qu'il leur laisseoit la paix ; cependant , depuis que les Empereurs eurent donné la paix à l'Eglise , que voit-on dans l'Histoire Ecclésiastique ? Avec quelques exemples de grandes vertus , un spectacle continual des plus terribles passions. Quelles guerres plus furieuses que celle où l'on veut , comme dit Boileau , *dans un sein hérétique , enfoncer un poignard catholique !* Et sans parler des guerres sanglantes , quelle suite de querelles entre les Chrétiens ! On voit Prêtres contre Prêtres , Moines contre Moines ,

**Evêques contre Evêques , Conciles contre Conciles ;**  
**on s'accuse les uns les autres devant les Empereurs ;**  
**on se déchire ; on s'anathématisé : de toute ma-**  
**nière s'accomplit la prophétie sur Jésus-Christ :**  
*Postus est in ruinam & resurrectionem , &c.* Ce  
**signe tant contredit , sera jusqu'à la fin du monde**  
**cause de perte ou de salut , ruine , ou résurrec-**  
**tion.**

( 52 ) Les Croisades furent appellées des guerres saintes , parce qu'elles avoient pour objet la délivrance des lieux saints. C'est à cause de ce zèle , que Godefroy de Bouillon est le héros du Tatte , qui chante , dit-il , des armes pieuses .

*Canto l'armi pietose , el Capitano  
 Ch'el gran Sepolcro liberò di Christo.*

( 53 ) Julien l'Apostat disoit des fureurs des Ariens contre les Catholiques , que les Chrétiens étoient entr'eux plus cruels que les tigres. Qu'eût il dit des fureurs des Luthériens en Allemagne , & de celles des Calvinistes en France ?

( 54 ) « Il y a toujours , dit M. Bossuet , ce fait malheureux contre les Hérétiques. Ils se sont séparés du grand corps de l'Eglise. Mais pour nous quelle consolation de pouvoir depuis notre souverain Pontife remonter sans interruption jusqu'à Saint Pierre , établi par Jésus-Christ ; d'où , en reprenant les Pontifes de la Loi , on va jusqu'à Aaron & Moyse ; de-là jusqu'aux Patriarches & jusqu'à l'origine du monde ! Quelle suite ! quelle tradition ! quel enchaînement merveilleux ! »

( 55 ) Leur retour nous est annoncé par Saint

## *du sixieme Chant.* 251

Paul, Rom. xi. comme M. Bossuet l'a si bien développé.

(56) On rapporte qu'une Dame de Londres , après avoir lu un ouvrage de Sherlock sur l'immortalité de l'ame , se pendit dans sa chambre , & écrivit auparavant sur sa cheminée ce vers :

*Sherlock, je doute encore , & je vais m'éclaircir.*

La Duchesse de Buckingham fait ainsi parler son mari dans l'Epitaphe qu'elle a fait graver sur son Mausolée à Westminster.

*Pro Rege sapè , pro Republica semper ,  
Dubius , sed non improbus vixi.  
Incertus morior , non perturbatus.*

Quand on a vécu dans le doute , & qu'on meurt dans l'incertitude , peut-on se vanter de mourir sans inquiétude ? Si quelques personnes d'esprit ont eu le malheur de s'égarer à ce point , ne croyons pas que leur exemple ait été généralement suivi . Dans une note du quatrième Chant , j'ai nommé les grands hommes qui avoient illustré les premiers siecles de l'Eglise . On feroit une liste nombreuse de ceux qui , dans ces derniers siecles , ont édifié par une foi sincere . Je ne parle pas seulement de ces hommes rares , comme les Bossuets , & quelques autres , qui ont été attachés à l'Eglise par leur état & leurs travaux , ni de ces Savans fameux , comme les Mabillons , les Renaudots , les Nicolles , &c. Combien de génies illustres dans les lettres , & même dans les sciences profondes , la métaphysique , la médecine , l'astronomie , la

géométrie, ( quoique Bayle , à l'article de M. Pascal , trouve la chose bien rare , ) ont été remplis d'une piété humble ! Le Recueil des éloges des illustres Membres de l'Académie des sciences , nous en fait connoître plusieurs. Les deux plus grands Philosophes de l'Angleterre , Locke & Newton , ont montré , par leurs écrits , leur soumission à la révélation. Enfin je ne puis mieux finir cette note que par le nom de Pascal , dont la vie , qui est plus propre , disoit Bayle , à défaire les impies que cent volumes de sermons , confirme ce qui a été dit de la Religion , qu'elle fait croire de grandes choses aux esprits les plus simples , & en fait pratiquer de petites aux esprits les plus sublimes.

(57) Un Geometre Anglois , persuadé de cette vérité , a voulu y appliquer les calculs géométriques dans son livre intitulé : *Philosophiae christiane principia mathematica*. Sur ce principe très-faux , qu'un fait diminue par degrés de certitude , à mesure qu'il augmente en ancienneté , il a calculé quand la foi en Jésus-Christ , qui doit toujours aller en diminuant , seroit tout-à-fait éteinte , & a cru trouver , par ce calcul , que le Jugement dernier arriveroit environ dans mille cinq cents ans. Cette parole de Jésus-Christ , *Non est vestrum noſte tempora* , dérange tous ces calculs de géométrie.

(58) J'ai dit au cinquième Chant , que l'attente de l'embrâlement général du monde est presque aussi ancienne que le monde. Les Philosophes & les Poëtes payens l'annoncent , Properce , Lucrece , Ovide :

*du sixieme Chant.*      253

*Una dies dabit exitio, multosque per annos  
Sufflentata ruet moles, & machina mundi.*

PROPERT.

*Esse quoque in fatis reminiscitur affore tempus  
Quo mare, quo tellus, correptaque regia cœli  
Ardeat, & mundi moles operosa laboret.*

OVID.

L'attente d'un pareil événement, que la physique n'a pu annoncer, doit nécessairement prendre sa source dans une ancienne tradition, dont il me paroît qu'on trouve un témoignage dans Josciphe. Il rapporte, L. 1. que les enfans d'Adam ayant été instruits que la terre devoit souffrir deux déluges, un d'eau, & l'autre de feu, pour conserver cette tradition, la graverent sur deux colonnes, dans l'espérance que si l'une périssait dans le premier déluge, l'autre pourroit subsister. Si les enfans d'Adam ont eu cette connoissance, ils l'ont répandue, & elle s'est perpétuée. Quoi qu'il en soit, il est bien étonnant de lire dans Séneque ces mots : *Cum Deo visum ordiri meliora, vetera finiri*; & de lire aussi dans Isaïe : *Antiqua ne intueamini, ecce ego facio nova.*

(59) Loin que la raison nous prouve l'impossibilité de la résurrection des corps, elle nous en assure la possibilité. La nature semble elle-même nous en offrir une image, dans une brillante résurrection des plus vils insectes, dont j'ai parlé au premier Chant: prodige que la physique ne peut expliquer. Celui qui peut changer une chenille en papillon; celui qui a fait le corps humain, ouvrage

si admirable ; celui qui a pu l'unir avec l'ame , a pu rendre cette union éternelle ; & s'il veut la rompre pour un tems , il peut la rétablir ensuite. La raison nous dit qu'aucune substance n'est anéantie. Dieu peut , sans doute , séparer celles qu'il a unies , & réunir celles qu'il a séparées. La raison nous persuade qu'il le peut , & la Religion nous assure qu'il le veut. La société entre l'ame & le corps devoit d'abord être éternelle. La mort fut la peine du péché. Dieu ordonna que la société seroit rompue pour un tems ; mais il a prédit qu'il la rétabliroit un jour. Nous avons vu , dans le cours de cet ouvrage , l'accomplissement de la plus grande partie des choses prédictes. Soyons donc persuadés que tout le reste de ce qui a été prédit , sera également accompli.

( 60 ) Personne n'ignore les austérités presque incroyables que pratiquent les Bonzes & les Bramines , pour s'attirer la vénération & les aumônes des peuples : ils sont les martyrs de l'erreur , de l'intérêt & de la vanité.

( 61 ) La Religion chrétienne qui ordonne une vie pénitente sur la terre , promet un Paradis tout spirituel ; la Mahométane , au contraire , permet une vie sensuelle sur la terre , & promet un Paradis tout charnel. La peinture de ce Paradis est si grossière , qu'au rapport de Briot , *Empire Ottoman* , les Turcs éclairés n'osent le croire véritable ; mais la multitude n'en doute pas. Plusieurs sont assez simples pour conserver un toupet de cheveux sur leur tête , afin qu'au dernier jour Mahomet les enlève plus aisément. Il doit les sauver tous

« A  
» pé  
» int  
» dis  
» ref  
» ave  
( 62  
le mo  
son E  
des :  
tous  
leur p  
au p  
jours  
fin ,  
raison  
l'orig  
heurs  
ché ,  
porte  
ne se  
voile  
l'unité  
ticulièr  
la natu  
s'attrête  
que l'h  
Créateu  
ce qu'i  
dorent  
rent ri  
ment q

« A la vérité , dit-il dans l'*Alcoran* , les grands  
» pécheurs seront d'abord punis ; mais par mon  
» intercession , ils seront enfin reçus dans le Para-  
» dis , n'étant pas possible que les vrais croyans  
» restent pour toujours dans les flammes éternelles  
» avec les infideles . »

(62) Une Religion qui commence & finit avec  
le monde , & rappelle toute l'histoire à la sienne ,  
son Empire ayant été établi par les révolutions  
des autres Empires ; une Religion qui rappelle  
tous les peuples , même les Mahométans , par  
leur propre Religion , à cette révélation , donnée  
au premier de tous les peuples , subsistant tou-  
jours pour l'attester toujours ; une Religion en-  
fin , qui , par tant de témoignages tirés de la  
raison , de l'histoire & de la nature , développe  
l'origine des désordres du monde & de nos mal-  
heurs , & qui , quoiqu'annonçant un Dieu ca-  
ché , forme un corps de lumière si éclatant ,  
porte avec elle le caractère de la Divinité . Dieu  
ne se montre à l'homme pécheur , que sous un  
voile ; mais les deux grands ouvrages où brille  
l'unité d'un dessein toujours suivi , le font par-  
ticulièrement reconnoître . Ces deux ouvrages sont  
la nature & la Religion . Les Déistes , qui ne  
s'arrêtent qu'au premier , sont forcés d'avouer  
que l'homme doit adorer un Etre suprême , le  
Créateur du monde ; & , comme ils ignorent  
ce qu'ils en doivent espérer & craindre , ils l'a-  
dorent sans le connoître , ou plutôt ils n'ado-  
rent rien ; & l'on peut dire d'eux plus justement  
qu'un ancien Poète ne l'a dit des Juifs :

*Nil preter nubes, & cœli numen adorant.* Ceux qui connoissent un Créateur dans son ouvrage de puissance , qui est la nature , & un réparateur dans son ouvrage de justice & d'amour , qui est la Religion , sont les seuls qui connoissent & adorent l'Être suprême , de la maniere dont doit être connu & adoré celui qui est esprit & vérité.

LA BÉNÉDICTION que Dieu a répandue sur cet Ouvrage , dans un siecle où l'impiété triomphe , m'a engagé à y donner une nouvelle attention. J'ai , dans mes vers & dans mes notes , fait quelques additions ; & j'en aurrois peut-être fait d'autres , si je n'avois pas été arraché à ce travail , par une de ces afflictions dans lesquelles on ne peut être consolé que par la Religion. Heureux alors , non pas celui qui en parle en vers ; mais celui dont le cœur en est rempli ! Un fils m'étoit cher , non parce qu'il étoit unique ; mais parce qu'il promettoit beaucoup. Obligé de se procurer de quoi vivre , il s'étoit déterminé , par un choix sagement médité , au commerce maritime , où les richesses qu'on peut gagner , ne sont point , comme il me le disoit , celles de l'iniquité . L'espérance qu'il feroit une fortune honnête , & en honnête homme , m'avoit adouci la douleur de sa séparation , lorsqu'il partit pour Cadix , où , à peine arrivé , il vient de m'être enlevé par cet affreux tremblement de terre , dont on parlera long-tems ; & les circonstances qui l'ont fait périr sont si cruelles , qu'elles contribuent à le faire regretter de tout le monde , dans sa patrie & en Espagne , où il

s'étoit  
Dieu m  
un de c  
tible à  
fions. C  
de son  
sagesse  
Dieu l'  
moi qu  
me trou  
que je  
moi ce  
vie si t  
dés ma  
dans m  
je passer  
l'autre !  
anéter  
ment m  
nir d'au

Fin de

s'étoit déjà fait estimer. Dieu me l'aovoit donné ,  
Dieu me l'a ôté ; oui, Dieu me l'a ôté , & même par  
un de ces coups imprévus , qui rendent la mort ter-  
rible à tout âge , & sur-tout dans l'âge des pas-  
sions. Cependant la vertu de mon fils , la bonté  
de son cœur , la droiture de ses sentimens , la  
sagesse de ses moeurs , tout me fait espérer que  
Dieu l'a pris dans sa miséricorde ; & que c'est  
moi qu'il a frappé par œ grand coup , afin que  
me trouvant seul , je ne sois plus qu'à lui , &  
que je passe le reste de mes jours à implorer pour  
moi cette miséricorde , que ne mérite point une  
vie si peu conforme aux grandes vérités , que  
dès ma jeunesse j'ai eu la hardiesse d'annoncer  
dans ma Poésie. Puisse l'affliction dans laquelle  
je passerai le reste de cette vie , m'être utile pour  
l'autre ! Puisse cette Religion que j'ai chantée ,  
arrêter les larmes que la nature veut à tout mo-  
ment me faire verser sur mon fils , & m'en four-  
nir d'autres pour pleurer sur moi-même !

*Fin des Notes du sixième & dernier  
Chant.*

## A V I S.

LE Poème de la Religion , que M. Hardion  
avoit envoyé à feu Monsieur Rousseau pour  
en examiner la versification , ayant donné lieu  
à la réponse suivante , qu'il a bien voulu nous  
communiquer , aussi-bien qu'à l'Epître X que  
M. Rousseau rendit publique quelque tems  
après ; nous avons cru nécessaire d'imprimer  
ici ces deux Pièces. Elles font honneur à un  
Ouvrage que M. Rousseau paroît avoir exa-  
miné avec tant d'attention , & elles n'en sont  
pas moins à la mémoire de ce célèbre Poète ,  
par les sentimens de Religion dont elles sont  
remplies.

J  
D  
LE P  
Q  
U  
de la Re  
de son f  
admirab  
qu'on y  
force de  
mie , &  
preuves  
l'art ave  
un corps  
auquel  
aveugle  
ce qui d  
la Religi  
Mais ,  
même :  
plupart  
plaire , s  
qui aimo

---

# J U G E M E N T D E M. R O U S S E A U S U R LE POEME DE LA RELIGION.

---

QUELQUE recommandable que soit le Poëme de la Religion, par l'importance & par la grandeur de son sujet, on peut dire qu'il n'est pas moins admirable par la maniere dont il est traité; soit qu'on y considere l'assemblage, le choix & la force des preuves; soit qu'on y regarde l'économie, & la judicieuse distribution de ces mêmes preuves qui, se donnant du jour l'une à l'autre par l'art avec lequel l'Auteur les a placées, composent un corps de lumiere, & un tout de conviction auquel il est impossible que l'incredulité la plus aveugle & la plus opiniâtre puisse résister. C'est ce qui doit rendre cet ouvrage aussi immortel que la Religion qu'il défend.

Mais, quelque solide qu'il soit, cette solidité même auroit pu lui nuire dans l'esprit de la plupart des Lecteurs, à qui l'utile ne fauroit plaire, s'il n'est pas accompagné d'agrémens, & qui aiment mieux sacrifier l'utilité à leur plaisir,

que leur plaisir à l'utilité. C'est à quoi l'Auteur a bien pourvu par l'abondante & riche variété des peintures qu'il a semées dans tout son ouvrage, & par la magnificence du style dont il s'est servi pour les exprimer. En sorte que si jamais la poésie a mérité d'être appellée le langage des Dieux, on peut dire que celle-ci mérite particulièrement d'être appellée le langage de Dieu, qui semble y parler lui-même par l'organe de celui qu'il a chargé de sa cause. C'est un témoignage que je dois à ma propre conscience, & à l'impression que la lecture de ce Poème a faite sur mon cœur & sur mon esprit. J'en ai suivi la conduite avec une grande attention.

On ne sauroit établir les preuves de la Religion, qu'en commençant par établir celles de l'existence de Dieu. C'est ce que l'Auteur a fait dans le premier Chant, où tout ce que la physique peut fournir à la poésie, & la métaphysique à la raison, se trouve décrit & développé de la maniere la plus noble & la plus distincte. Ces preuves amènent naturellement la distinction des deux substances, leur union pendant la vie, & leur séparation à la mort; d'où s'ensuit la preuve de l'immortalité de l'âme. Les diverses opinions & les contariétés des Philosophes sur ce sujet, conduisent à la nécessité d'une révélation. Le troisième Chant poursuit la proposition avancée à la fin du précédent, en faisant voir par l'histoire du monde, & des Juifs en particulier, que ce n'est que dans leurs livres que la révélation se trouve; d'où résulte par des conséquences indisputables, l'authenticité

& la prophétie par M. Le sième de la Auteu la pro établi suppli humai phante le cent l'avoit fin des Après l'esprit curité la mor jusqu'à cultés à lieu qu révélati plus fr solide mèmes du Paga Certe que ce l'Evang le chem les devo

Ton

& la vérité d'une Religion annoncée par les Prophètes, confirmée par les miracles, & avouée par Mahomet lui-même, son plus grand ennemi.

Le quatrième Chant est parfaitement lié au troisième, par l'exposition admirable de la naissance de la Religion chrétienne, des miracles de son Auteur, de l'accomplissement des prophéties, de la propagation si rapide de l'Evangile, & de son établissement au milieu des persécutions & des supplices. On y voit les nations soumises, la raison humaine confondue, la folie de la croix triomphante de la sagesse du monde, & enfin Rome, le centre du Paganisme, punie comme Jérusalem l'avoit été ; mais relevée pour devenir jusqu'à la fin des siècles, le centre de la Religion chrétienne. Après ces preuves tirées des faits, l'Auteur rassure l'esprit & le cœur de l'homme ; l'un contre l'obscurité des mystères, l'autre contre la sévérité de la morale. Il fait voir, dans le cinquième Chant, jusqu'où va l'ignorance de l'homme, & les difficultés auxquelles le Déiste ne peut répondre ; au lieu que le Chrétien y trouve la réponse dans la révélation. A l'égard de la morale, ce qui m'a le plus frappé, est le parallel également docte, solide & ingénieux, de la morale des Poëtes mêmes, & des Poëtes d'ailleurs les plus corrompus du Paganisme, avec celle des Chrétiens.

Cette pensée, que la Religion n'exige de nous, que ce que la droite raison nous ordonne, & que l'Evangile, s'il est permis de parler ainsi, ne rend pas le chemin plus étroit que la simple philosophie, & les devoirs prescrits à l'honnête homme, eût admi-

262 *Jugement de M. Rousseau.*

tablement exprimée , & il falloit qu'elle le fût ; mais il falloit aussi montrer l'avantage que la morale du Christianisme a sur toute autre morale. Cet avantage consiste dans le précepte de la charité , le plus doux de tous les préceptes , tous les autres ne s'adressant qu'à la raison ; mais celui-ci s'adressant au cœur , qui est ce que Dieu demande particulièrement ; & comme cette vertu est le couronnement de toutes les vertus chrétiennes , l'Auteur ne pouvoit mieux couronner son Ouvrage , qu'en nous en faisant sentir le prix & la nécessité ; & c'est ce qu'il a exécuté d'une maniere si touchante & si élevée , qu'il semble que ce soit Dieu lui-même qui ait choisi le langage de l'homme , pour parler au cœur de l'homme.

*A Bruxelles , le 30 Août 1737.*

zu.

le fût;  
que la  
morale,  
a cha-  
pus les  
elui-ci  
mande  
est le  
ennes;  
vrage,  
essité;  
i tou-  
t Dieu  
nime,

737.

É P I T R E  
DE M. ROUSSEAU,  
A M. R A C I N E.

**L**E Poëme de la Religion , dont l'Auteur m'a fait l'honneur de me communiquer le manuscrit , & qui a donné lieu à cette Epître , m'a paru un chef-d'œuvre de poésie , aussi bien que de piété , également admirable par la solidité des preuves qui y sont alléguées , & par l'abondance & riche variété des peintures dont il les a ornées . En sorte que si jamais la poésie a pu être nommée le langage des Dieux , on peut dire que celle-ci mérite particulièrement d'être appellée le langage de Dieu qui semble y parler lui-même par l'organe de celui qu'il a voulu charger de sa cause C'est ce qui m'a engagé à solliciter ici l'Auteur , si digne du nom qu'il porte , de donner incessamment son ouvrage au public , auquel il ne fauroit être trop tôt présenté , pour le rassurer contre le progrès de l'impiété , & de cette secte d'hommes téméraires , qui , avec beaucoup d'esprit , & encore plus de libertinage , semblent n'avoir en vue que d'établir , sur les ruines de la Religion chrétienne , le système affreux du Spinozisme & du Matérialisme .

## É P I T R E.

D E nos erreurs, tu le fais, cher RACINE ,  
La déplorable & funeste origine  
N'est pas toujours, comme on veut l'assurer,  
Dans notre esprit, facile à s'égarer ;  
Et sa fierté dépendante & captive  
N'en fut jamais la source primitive.  
C'est le cœur seul, le cœur qui le conduit ,  
Et qui toujours l'éclaire , ou le séduit.  
S'il prend son vol vers la céleste voûte ,  
L'esprit docile y vole sur sa route ;  
Si de la terre il suit les faux appas ,  
L'esprit servile y rampe sur ses pas :  
L'esprit enfin , l'esprit , je le répète ,  
N'est que du cœur l'esclave ou l'interprète.  
Et c'est pourquoi tes divins Précurseurs ,  
De nos autels antiques défenseurs ,  
Sur lui toujours se sont fait une gloire  
De signaler leur première victoire.  
Oui, cher RACINE , & pour n'en point douter  
Chacun en soi n'a qu'à se consulter.  
Celui qui veut de mon esprit rebelle  
Dompter , comme eux , la révolte infidelle ,  
Pour parvenir à s'en rendre vainqueur ,  
Doit commencer par soumettre mon cœur ;  
Et plein du feu de ton illustre pere ,  
Me préparer un chemin nécessaire  
Aux vérités qu'Esther va me tracer ,  
Par les soupirs qu'elle me fait pousser .

C'est par cet art que l'Auteur de la Grace,  
 Versant sur toi sa lumiere efficace,  
 Daigna d'abord , certain de son succès ,  
 Toucher mon cœur dans tes premiers essais ;  
 Et qu'aujourd'hui consommant son ouvrage ,  
 Et secondant ta force & ton courage ,  
 Il brise enfin le funeste cercueil  
 Où mon esprit retranchoit son orgueil ,  
 Et grave en lui les derniers caractères ,  
 Qui de ma foi consacrent les mysteres .  
 Quelle vertu ! quels charmes tout-puissans  
 A son empire asservissent mes sens !  
 Et quelle voix céleste & triomphante  
 Parle à mon cœur , le pénétre , l'enchanté !  
 C'est Dieu , c'est lui , dont les traits glorieux  
 De leur éclat frappent enfin mes yeux .  
 Je vois , j'entends , je crois ; ma raison même  
 N'écoute plus que l'oracle suprême .  
 Qu'attends-tu donc ? toi dont l'œil éclairé  
 Des vérités dont il m'a pénétré ,  
 Toi dont les chants non moins doux que sublimes ,  
 Se sont ouverts tous les divins abîmes  
 Où sa grandeur se plaît à se voiler ;  
 Qu'attends-tu , dis-je , à nous les révéler  
 Ces vérités qui nous la font connoître ?  
 Et que fais tu s'il ne te fit point naître  
 Pour ramener ses sujets non soumis ,  
 Ou consoler du moins ses vrais amis ?  
 Dans quelle nuit , hélas ! plus déplorable  
 Pourroit briller sa lumiere adorable ,  
 Que dans ces jours où l'Ange ténébreux  
 Offusque tout de ses brouillards affreux ?

Où franchissant le stérile domaine  
Donné pour borne à la sagesse humaine ,  
De vils mortels jusqu'au plus haut des cieux  
Osent lever un front audacieux ?  
Où nous voyons enfin , l'osé-je dire ?  
La vérité soumise à leur empire ,  
Ses feux éteints dans leur sombre fanal ,  
Et Dieu cité devant leur tribunal ?  
Car ce n'est plus le tems où la licence  
Daignoit encor copier l'innocence ,  
Et nous voilé ses excès monstrueux  
Sous un bandeau modeste & vertueux .  
Quelque mépris , quelque horreur que mérite  
L'art séducteur de l'infâme hypocrite ,  
Toujours pourtant du scandale ennemi ,  
Dans ses dehors il se montre affermi ;  
Et plus prudent que souvent nous ne sommes ,  
S'il ne craint Dieu , respecte au moins les hommes .  
Mais en ce siecle à la révolte ouvert ,  
L'impiété marche à front découvert :  
Rien ne l'étonne , & le crime rebelle  
N'a point d'appui plus intrépide qu'elle .  
Sous ses drapeaux , sous ses fiers étendards ,  
L'œil assuré , courant de toutes parts  
Ces légions , ces bruyantes armées  
D'esprits subtils , d'ingénieux Pygmées ,  
Qui sur des monts d'argumens entassés ,  
Contre le Ciel burlesquement haussés ,  
De jour en jour , superbes Encelades ,  
Vont redoublant leurs folles escalades ;  
Jusques au sein de la Divinité  
Portent la guerre avec impunité ;

Viendront bientôt , sans scrupule & sans honte ,  
 De ses arrêts lui faire rendre compte ;  
 Et déjà même , arbitres de sa loi ,  
 Tiennent en main pour écraser la foi ,  
 De leur raison les foudres toutes prêtes .  
 Y songez-vous , insensés que vous êtes ?  
 Votre raison qui n'a jamais flotté  
 Que dans le trouble & dans l'obscurité ,  
 Et qui , rampant à peine sur la terre ,  
 Veut s'élever au-dessus du tonnerre ;  
 Au moindre écueil qu'elle trouve ici-bas ,  
 Bronche , trébuche , & tombe à chaque pas :  
 Et vous voulez , fiers de cette étincelle ,  
 Chicaner Dieu sur ce qu'il lui révèle ?  
 Cessez , cessez , héritage des vers ,  
 D'interroger l'Auteur de l'univers :  
 Ne comptez plus avec ses loix suprêmes ;  
 Comptez plutôt , comptez avec vous-mêmes :  
 Interrogez vos mœurs , vos passions ,  
 Et feuilletons un peu vos actions .  
 Chez des amis , vantés pour la sagesse ,  
 Avons-nous vu briller votre jeunesse ?  
 Vous a-t-on vus , dans leur choix enfermés ,  
 Et de leurs mains à la vertu formés ,  
 Chérir comme eux la paisible innocence ,  
 Vaincre la haine , étouffer la vengeance ,  
 Faire la guerre aux vices insensés ,  
 A l'amour-propre , aux vœux intéressés ,  
 Dompter l'orgueil , la colere , l'envie ,  
 La volupté des repentirs suivie ?  
 Vous a-t-on vus dans vos divers emplois ,  
 Au taux marqué par l'équité des loix ,

De vos trésors mesurer la récolte ,  
Et de vos sens apaiser la révolte ?  
S'il est ainsi , parlez ; je le veux bien.  
Mais non ; j'ai vu , ne dissimulons rien ,  
Dans votre vie , au grand jour exposée ,  
Une conduite , hélas ! bien opposée .  
Une jeunesse en proie aux vains désirs ,  
Aux vanités , aux coupables plaisirs .  
Un fol essaim de beautés effrénées ,  
A la mollesse , au luxe abandonnées ,  
De faux amis , d'insipides flatteurs ,  
Furent d'abord vos sages précepteurs .  
Bientôt après , sur leurs doctes maximes ,  
En gentillesse érigéant tous les crimes ,  
Je vous ai vus , à titre de bel air ,  
Diviniser des idoles de chair ,  
Et mettre au rang des belles aventures  
Sur leur pudeur vos victoires impures .  
Je vous ai vus , esclaves de vos sens ,  
Fouler aux pieds les droits les plus puissans ;  
Compter pour rien toutes vos injustices ;  
Immoler tout à vos moindres caprices ,  
A votre haine , à vos affections ,  
A la fureur de vos préventions ;  
Vouloir enfin , par vos défordres mêmes ,  
Justifier vos défordres extrêmes ;  
Et , sans rougir , enflés par le succès ,  
Vous honorer de vos propres excès .  
Mais au milieu d'un si gracieux songe ,  
Ce ver caché , ce remords qui vous ronge  
Jusqu'au plus fort de vos dérèglements ,  
Vous exposoit à de trop durs tourments .

Il a fallu , parlons sans nulle feinte ,  
 Pour l'étouffer , étouffer toute crainte ,  
 Tout sentiment d'un fâcheux avenir ;  
 D'un Dieu vengeur chasser le souvenir ;  
 Poser en fait qu'au corps subordonnée ,  
 L'ame avec lui meurt ainsi qu'elle est née ;  
 Passer enfin de l'endurcissement  
 De votre cœur , au plein soulévement  
 De votre esprit . Car tout libertinage  
 Marche avec ordre ; & son vrai personnage  
 Est de glisser par degré son poison ,  
 Des sens au cœur , du cœur à la raison .  
 De-là sont nés , modernes Ariostes ,  
 Ces merveilleux & commodes principes ,  
 Qui , vous bornant aux voluptés du corps ,  
 Bornent aussi votre ame & ses efforts  
 À contenter l'agréable imposture  
 Des appétits qu'excite la nature .  
 De-là sont nés , Epicures nouveaux ,  
 Ces plans faimeux , ces systèmes si beaux ,  
 Qui , dirigeant sur votre prud'hommie  
 Du monde entier toute l'économie ,  
 Vous ont appris que ce grand univers  
 N'est composé que d'un concours divers  
 De corps muets , d'insensibles atômes ,  
 Qui par leur choc forment tous ces fantômes ,  
 Que détermine & conduit le hasard ,  
 Sans que le Ciel y prenne aucune part .  
 Vous voilà donc rassurés & paisibles ;  
 Et désormais aux troubles inaccessibles  
 Vos jours sereins , tant qu'ils pourront durer ,  
 À tous vos vœux n'ont plus qu'à se livrer .

Mais c'est trop peu. De si belles lumières  
Luiroient en vain pour vos seules paupières ;  
Et vous devez , si ce n'est par bonté ,  
En faire part , du moins par vanité ,  
A ces amis si zélés , si dociles ,  
A ces beautés si tendres , si faciles ,  
Dont les vertus , conformes à vos mœurs ,  
Vous ont d'avance assujetti les cœurs.  
C'est devant eux que vos langues disertes  
Pourront prêcher ces rares découvertes ,  
Dont vous avez enrichi vos esprits ;  
C'est à leurs yeux que vos doctes écrits  
Feront briller ces subtiles fadaises ,  
Ces argumens émaillés d'antitheses ,  
Ces riens pompeux avec ait enchaissés  
Dans d'autres riens , fierement énoncés ,  
Où la raison la plus spéculative ,  
Non plus que vous , ne voit ni fond ni rive.  
Que tardez-vous ? ces tendres nourriçons  
Déjà du cœur dévorent vos leçons.  
Ils comprendront d'abord , comme vous-mêmes ,  
Tous vos secrets , vos dogmes , vos problèmes ;  
Et , comme vous , bientôt même affirmés  
Dans la carrière où vous les aurez mis ,  
Vous les verrez , glorieux Néophytes ,  
Faire à leur tour de nouveaux prosélytes ;  
Leur enseigner que l'esprit & le corps ,  
Bien qu'agités par différens ressorts ,  
Doivent pourtant toute leur harmonie  
A la matière éternelle , infinie ,  
Dont s'est formé ce merveilleux essaim  
D'être divers émanés de son sein ;

Que ces grands mots d'ame , d'intelligence ,  
 D'esprit céleste , & d'éternelle essence ,  
 Sont de beaux noms , forgés pour exprimer  
 Ce qu'on ne peut comprendre ni nommer ;  
 Et qu'en un mot notre pensée altiere  
 N'est rien au fond que la seule matiere ,  
 Organisée en nous pour concevoir ,  
 Comme elle l'est pour sentir & pour voir :  
 D'où nous pouvons conclure , sans rien craindre  
 Qu'au présent seul l'homme doit se restreindre ;  
 Qu'il vit & meurt tout entier . & qu'enfin ,  
 Il est lui seul son principe & sa fin .  
 Voilà le terme , où , sur votre parole ,  
 Et sur la foi de votre illustre école ,  
 Doit s'arrêter dans notre entendement  
 Toute recherche & tout raisonnement :  
 Car de vouloir combattre les mysteres ,  
 Où notre foi puise ses characteres ,  
 C'est , dites-vous , gréler sur les roseaux ,  
 Est-il encor d'assez foibles cerveaux  
 Pour adopter ces contes apocryphes ,  
 Du Monachisme obscurs hiéroglyphes ?  
 Tous ces objets de la crédulité ,  
 Dont s'infatue un mystique entêté ,  
 Pouvoient jadis abuser des Cyrilles ,  
 Des Augustins , des Léons , des Basiles ;  
 Mais quant à vous , grands hommes , grands esprits  
 C'est par un noble & généreux mépris  
 Qu'il vous convient d'extirper ces chimères ,  
 Epouvantail d'enfans & de grand'meres .  
 Car aussi-bien , par où se figurer ,  
 Poursuivez-vous , de pouvoir pénétrer

Dans ce qui n'est à l'homme vénérable,  
Qu'à force d'être à l'homme impénétrable ?  
Quel fil nouveau , quel jour fidèle & sûr  
Nous guideroit dans ce dédale obscur ?  
Suivre à tâtons une si sombre route ,  
C'est s'égarer ; c'est se perdre. Oui , sans doute ,  
C'est s'égarer , j'en conviens avec vous ,  
Que de prétendre , avec un cœur dissous  
Dans le néant des vanités du monde ,  
Dans les faux biens dont sa misère abonde ,  
Dans la mollesse & la corruption ,  
Dans l'arrogance & la présomption ,  
Vous éllever aux vérités sublimes ,  
Qu'ont jusqu'ici démenti vos maximes .  
Non , ce n'est point dans ces obscurités ,  
Qu'on doit chercher les célestes clartés .  
Mais voulez-vous , par des routes plus sûres ,  
Vous élancer vers ces clartés si pures ,  
Dont autrefois , dont encor aujourd'hui  
Tant de héros , l'inébranlable appui  
Des vérités par le Ciel révélées ,  
Font adorer les traces dévoilées ,  
Et tous les jours , pleins d'une sainte ardeur ,  
Dans leurs écrits consacrent la splendeur ?  
Faites comme eux : commencez votre course  
Par les chercher dans leur première source :  
C'est la vertu , dont le flambeau divin  
Vous en peut seul indiquer le chemin .  
Domptez vos cœurs ; brievez vos noeuds funestes ;  
Devenez doux , simples , chastes , modestes ;  
Approchez-vous avec humilité  
Du sanctuaire où gît la vérité .

C'est le trésor où votre espoir s'arrête ;  
 Mais , croyez-moi , son heureuse conquête  
 N'est point le prix d'un travail orgueilleux ,  
 Ni d'un savoir superbe & pointilleux .  
 Pour le trouver ce trésor adorable ,  
 Du vrai bonheur principe inséparable ,  
 Il faut se mettre en règle , & commencer  
 Par asservir , détruire , terrasser  
 Dans notre cœur nos penchans indociles ;  
 Par écarter ces recherches fuites ,  
 Où nous conduit l'attrait impérieux  
 De nos désirs follement curieux ;  
 Par fuir enfin ces amarces perverses ,  
 Ces amitiés , ces profanes commerces ,  
 Ces doux liens que la vertu proscrit ,  
 Charme du cœur , & poison de l'esprit .  
 Dès qu'une fois le zèle & la prière  
 Auront pour vous franchi cette barrière ,  
 N'en doutez point , l'auguste vérité  
 Sur vous bientôt répandra sa clarté .  
 Mais , direz-vous , ce triomphe héroïque  
 N'est qu'une idée , un songe Platonique .  
 Quoi ! gourmander toutes nos volontés ?  
 Anéantir jusqu'à nos volontés ?  
 Tyranniser des passions si belles ?  
 Répudier des amis si fidèles ?  
 Vouloir de l'homme un tel détachement ,  
 C'est abolir en lui tout sentiment ;  
 C'est condamner son ame à la torture ;  
 C'est en un mot révolter la nature ,  
 Et nous prescrire un effort incertain ,  
 Supérieur à tout effort humain .

Vous le croyez ; mais , malgré tant d'obstacles ,  
Dieu tous les jours fait de plus grands miracles .  
Il peut changer nos glaçons en bûchers ,  
Briser la pierre & fondre les rochers .  
Tel aujourd'hui dégagé de sa chaîne ,  
N'écoute plus que sa voix souveraine ,  
Et de lui seul faisant son entretien ,  
Voit tout en lui . hors de lui ne voit rien ;  
Qui , comme vous , commençant sa carrière ,  
Ferma long - tems les yeux à la lumiere ,  
Et qui peut-être , envers ce Dieu jaloux ,  
Fut autrefois plus coupable que vous .

Pour toi , rempli de sa splendeur divine ,  
Toi , qui rival & fils du grand Racine ,  
As fait revivre , en tes premiers élans ,  
Sa piété non moins que ses talens ,  
Je l'avouerai : quelques rayons de flamme ,  
Que par avance eût versé dans mon ame  
La vérité qui brille en tes écrits ;  
J'en eusse été peut-être moins épris ,  
Si de tes vers la chatouilleuse amorce  
N'eût secondé sa puissance & sa force ;  
Et si mon cœur , attendri par tes sons ,  
A mon esprit n'eût dicté ses leçons .

*A Bruxelles , le 1 Septembre 1737.*

AVERTISSEMENT  
SUR L'ÉPITRE SUIVANTE.

Les amateurs de la poésie parurent contents de l'Epître de feu M. Rousseau ; ils retrouverent tout le feu de sa jeunesse dans plusieurs endroits , & sur-tout dans la peinture qu'il y fait des Esprits-forts.

Sous ses drapeaux , sous ses fiers étendards ,  
L'œil assuré , courant de toutes parts  
Ces Légions , ces bruyantes armées  
D'Esprits subtils , d'ingénieux Pygmées ,  
Qui sur des monts d'argumens entassés ,  
Contre le Ciel burlesquement haussés ,  
De jour en jour , superbes Encelades ,  
Vont redoublant leurs folles escalades , &c.

Cette même Epître ne fut pas reçue moins favorablement de ceux qui conservent un véritable amour pour la Religion ; ils virent avec joie un Poète tel que celui-ci en prendre la défense , & se faire gloire non-seulement de sa soumission , mais de l'aveu de son changement.

## *Avertis. sur l'Epître suiv.* 277

Dieu brise enfin le funeste cercueil  
Où mon esprit retranchoit son orgueil.  
Je vois , j'entends , je crois , &c.

C'est le même aveu qu'il répète à la fin.

Tel aujourd'hui , dégagé de sa chaîne ,  
N'écoute plus que sa voix souveraine ,  
Et de lui seul faisant son entretien ,  
Voit tout en lui , hors de lui ne voit rien ;  
Qui comme vous commençant sa carrière ,  
Ferma long-tems les yeux à la lumiere ,  
Et qui peut-être envers ce Dieu jaloux ,  
Fut autrefois plus coupable que vous.

Des sentimens si louables m'engagerent à faire voir dans ma réponse , que l'exemple qu'il donnoit , quelque rare qu'il soit aujourd'hui , ne doit point surprendre , puisque les grands hommes sont ceux à qui l'humilité coûte le moins , & que les Poètes du siecle précédent , le siecle des grands hommes , ont non-seulement respecté toujours la Religion dans leurs écrits ; mais ont prouvé , par leurs mœurs , la sincérité de leur respect pour elle. Je remonte ensuite à la source de ce libertinage d'esprit , qui fait tant de progrès : je la trouve dans les écrits de Bayle qui n'ont fait que des demi-savans ; & dans cette nouvelle métaphy-

278 *Avertis. sur l'Epître suiv.*

sique , dont les étranges partisans , tantôt à l'exemple de Locke , n'osent décider si la matière ne peut penser , & tantôt avec M. Pope décident hardiment que tout est dans l'ordre , & que l'homme est aussi heureux & aussi parfait qu'il doit l'être , quoique rien n'en prouve mieux le désordre & la misère qu'une pareille philosophie.

N'ayant pas le bonheur de pouvoir lire dans l'original les Ouvrages de M. Pope , le plus célèbre Poète que l'Angleterre ait aujourd'hui , je ne prétends pas attaquer ici ses véritables sentimens , dont je ne puis être certain . Je ne prétends attaquer que ceux qui sont devenus si communs parmi nous depuis la lecture de son *Effai sur l'Homme* , dont les principes n'étant pas assez développés pour nous , sont cause que plusieurs personnes croient y trouver un système , qui n'est peut-être pas celui de l'Auteur.

---

---

## E P I T R E

### A M. ROUSSEAU.

*Cette Épître est la Réponse à celle qu'il  
m'a adressée , & dans laquelle il at-  
taque les Esprits-forts.*

DE ton zèle contre eux , qu'ils seront étonnés  
Ces esprits par l'orgueil dans l'erreur obstinés !  
Eh ! qui peut mieux que toi , cher Rousseau ,  
les confondre !  
Ce n'est qu'en t'imitant qu'ils doivent te répondre .  
En vain dans la révolte ils étoient affermis :  
Qu'ils tombent tous aux pieds du Dieu qui t'a sou-  
mis ,  
Et ne rougissent point d'avouer leur folie .  
Quel esprit sera fier , quand le tien s'humilie ?  
Frappés de ton exemple , attentifs à ta voix ,  
Qu'ils commencent du moins à douter , quand tu  
crois .

Ce n'étoit point assez d'adorer en silence  
Celui que hautement brave leur insolence :  
Ce n'étoit point assez de renfermer en toi  
Le respect que ce Dieu t'inspire pour sa Loi .  
Tu lui devois encor cet éclatant hommage .  
Puissent tes derniers vers , fruit d'un noble courage ,

Montrer aux ennemis de la Religion,  
Et sa gloire & la tienne , & leur confusion !

Elle n'est en effet que honte & que foiblesse ,  
Cette force d'esprit qu'ils nous vantent sans cesse.  
Un grand homme , Rousseau , si l'homme est ja-  
mais grand ,

Plus il est éclairé , plus il voit son néant.  
Il fait qu'il ne fait rien ; il l'avoue , & sa gloire  
Est celle d'écouter quand Dieu parle , & de croire.  
Il laisse à l'ignorant la folle vanité ,  
Et met tout son repos dans son humilité ,  
Exemple peu commun dans le siècle où nous  
sommes.

Seroit-il donc passé le siècle des grands Hommes ?

Eh ! quel tems , nous dit-on , de clarté plus rempli ?  
Du honteux préjugé l'empire est aboli.  
Nos aïeux sous son joug vieillisoient dans l'en-  
fance ;  
Aujourd'hui rejetant toute aveugle puissance ,  
Nous ne faisons sur nous régner que la raison.

Que bénî soit le Ciel , qui sur notre horizon  
Fit lever tout-à-coup ces astres salutaires ,  
Ce grand jour dont l'éclat n'a point lui sur nos  
peres.

Gouîtons notre avantage , & plaignons leur mal-  
heur.

Quels hommes cependant ! & quel tems fut le leur !  
J'y vois dans son midi le soleil de la France . ( 1 )

Oui , ce même soleil , si pâle en sa naissance ,  
De ses nombreux rayons rassemblant la splendeur ,

Vient br  
Saci , N  
Pour ses  
Tels fure  
Ils reviv  
Conserv  
De leur  
Sur vos  
Je me ta  
Et sans  
Sera da  
Je ne ve  
Agréab

Que  
Discou  
Par de  
Et loin  
Près de  
Ils adm  
De tou  
Les ju  
Assûre  
Phédu  
O per  
Sont  
A la !  
Cet a  
Cher  
Le C  
A-t-o  
Faire

Vient briller à mes yeux dans toute sa grandeur.  
Saci , Nicole , Arnaud , Bosluet , Bourdaloue ,  
Pour ses peres encore l'Eglise vous avoue ;  
Tels furent de sa foi les premiers protecteurs .  
Ils revivent en vous ces illustres docteurs ,  
Conservant au milieu de vos graces aimables ,  
De leur antiquité les rides vénérables .  
Sur vos graves écrits d'un saint zèle enflammés ,  
Je me tais , c'est assez de vous avoir nommés ;  
Et sans peindre Pascal , dont la plume & la vie  
Sera dans tous les tems la terreur de l'impie ,  
Je ne veux m'arrêter qu'à ces esprits charmans ,  
Agréables Auteurs de nos amusemens .

Que de héros ! Je crois entendre dans Athènes  
Discourir les Platons , tonner les Démosthenes .  
Par de nouveaux plaisirs tour-à-tour enchanté ,  
Et loin de la tribune au théâtre emporté ,  
Près de Socrate assis , je trouve Thucydide ;  
Ils admirent Sophocle , ils aiment Euripide .  
De tous côtés alors les chef-d'œuvres naîssoient :  
Les juges éclairés qui leur applaudissoient ,  
Assuroient d'une longue & brillante fortune  
Phédre , le Misanthrope , Armide , Podogune . (2)  
O peres trop fameux , que vos noms triomphans  
Sont pesans à porter par vos foibles enfans !  
A la Religion soyons du moins fidèles :  
Cet amour nous rendra dignes de nos modeles .  
Cherchoient-ils à briller par d'insolens propos ?  
Le Ciel fut-il jamais l'objet de leurs bons mots ?  
A-t-on vu dans leurs vers ces sublimes génies ,  
Faire aux dépens de Dieu rire leurs Uranies ? (3)

Le Peintre dangereux, dont le hardi pinceau (4)  
 Du perfide hypocrite entreprit le tableau,  
 A ses noirs couleurs en oppose d'aimables,  
 Et peint la piété sous des traits véritables :  
 Peut-être que lui-même il l'admit en secret.  
 A des sujets honteux se livrant à regret,  
 La Fontaine en gémit ; à ses remords rebelle, (5)  
 Sa main fert malgré lui sa plume criminelle ;  
 Vrai dans tous ses écrits, vrai dans tous ses discours,  
 Vrai dans sa pénitence à la fin de ses jours,  
 Du Maître qui s'approche il prévient la justice ;  
 Et l'Auteur de Joconde est armé d'un cilice.  
 D'Arnaud l'ami constant, le sage Despréaux (6)  
 Lança ses premiers traits contre les Desbarreaux.  
 Couronné par les mains d'Auguste & d'Emilie,  
 A côté d'Akempis Corneille s'humilie. (7)  
 Toi qui peignis Monime & ses tendres douleurs,  
 Tu te fis à toi-même un crime de nos pleurs. (8)  
 Pour nous avoir coûté tant de larmes aimables,  
 On t'en a vu sur toi verser de véritables.  
 Puissent ceux qu'au théâtre entraîne un même  
     attrait,  
 S'ils imitent ta faute, imiter ton regret !

O France, riche alors en ames si parfaites,  
 Oui, la Religion captivoit tes Poëtes.  
 Faut-il s'en étonner ? L'honneur, la bonne foi,  
 L'austere probité fut leur première loi.  
 Dans leurs écrits charmans, Auteurs inimitables,  
 Et, dans un doux commerce, hommes toujours  
     aimables,  
 Colbert, à double titre épuisant ses faveurs,

(4) Récompensoit en eux les talens & les mœurs.  
Ils ne prétendoient pas qu'un accès près des Muses,  
A des vices honteux pût fournir des excuses.  
Tous les dons de l'esprit, quel que soit leur pouvoir,  
N'affranchissent jamais le cœur de son devoir.  
(5) Vertueux citoyens, amis tendres, leur zèle  
Fit régner même entre eux une paix éternelle ;  
Leur estime sincère en étoit le lien.  
Qu'aisément, cher ROUSSEAU, l'honnête homme  
est Chrétien !

(6) Ranimez un moment votre illustre poussière,  
O morts ! si vous daignez revoir notre lumière,  
Sortez de vos tombeaux, & considérez-nous.  
Morts fameux, dans nos traits vous reconnoissez-  
vous ?  
Vos fils.... Vous retombez ; vous ne pouvez le  
croire. \*  
Qui nous a donc changés ? Trop d'amour pour la  
 gloire.  
Loin de suivre vos pas, les voulant devancer,  
Nous crumes follement vous pouvoir effacer.  
Vous paroissez sans art ; vos enfans, plus habiles,  
Chercherent des beautés moins simples, moins  
 faciles ;  
Et de toujours briller l'ambitieux espoir  
Amena l'esprit faux, suivi du faux savoir.  
L'amour d'un vain éclat, séduisante parure,  
Emporta notre esprit plus loin que la nature.  
Loin d'elle rien n'est beau ; l'art plaît en l'imitant.  
Le merveilleux, sans elle, éblouit un instant :  
Mais par elle tout vit, tout charme, tout réveille ;  
Et la simplicité devient une merveille.

Un excès plus fatal emporta la raison ,  
 Qui , lasse de chérir son heureuse prison ,  
 Pour vouloir tout apprendre , osa , d'un pas rebelle ,  
 Sortir du cercle étroit que Dieu trace autour d'elle .  
 Plutôt que d'y rentrer , s'égarant pour jamais ,  
 Elle espéra , malgré tant de brouillards épais , \*  
 Etendre son empire en étendant sa vue .  
 La nuit l'enveloppa : sa fierté confondue ,  
 Au lieu de s'enrichir , perdit son premier bien ;  
 Et l'œil toujours ouvert , voyant tout , ne vit rien .  
 Dans ce trouble , usurpant son nom & sa puissance ,  
 Compagne du Déisme & de la tolérance ,  
 Par l'orgueil soutenue & par la volupté ,  
 Sur un trône éclatant monta l'impiété .

Un mortel préparoit la voie à ses conquêtes ,  
 Et , prompt à lui fournir des armes toutes prêtes ,  
 A Rotterdam pour elle ouvrit son arsenal .  
 De toute vérité ce dangereux rival ,  
 Guerrier infatigable & propre à tout combattre ,  
 Peu jaloux d'élever , toujours jaloux d'abattre ,  
 Ne se plaisoit qu'à voir argumens terrassés ,  
 Disputeurs en déroute , & partis renversés .  
 Ainsi d'un œil content Marius , dans sa fuite ,  
 Contemplant les débris de Carthage détruite .  
 Détestable plaisir ! cœur cruel ! homme affreux ,  
 Qui regarde avec joie un objet malheureux !  
 Notre fier conquérant , ravageur de systèmes ,  
 Ne traînoit après lui que doutes , que problèmes ,  
 Sophismes captieux , longues digressions ,  
 Amas d'autorités , foule d'objections .  
 Ce merveilleux Protée , adroit à nous surprendre ,  
 Infidele aux drapeaux qu'il paroifsoit défendre ,

Adversaire

Adversaire du camp qu'il avoit protégé,  
Et souvent déserteur aussi-tôt qu'engagé,  
Forma plus d'un nuage à force de poussière,  
Qu'il fit presque voler jusques à la lumière.  
Combien de raisonneurs, dont l'étonnant orgueil  
S'enfia dans son informe & critique recueil ! (9)  
L'ardeur de disputer veut au moins pour amorce  
De l'érudition quelque légère écorce ;  
Mais l'étude est pénible, & le fruit en est lent.  
Que Bayle fut commode au lecteur indolent !  
Tout s'y trouve ; science, histoire, longs passages,  
Grave métaphysique, & galans badinages.  
Bientôt à décider son disciple hardi,  
Ayant tout parcouru, crut tout approfondi.  
Enfin, chez l'Imprimeur la gémisante presse  
Vit sortir de son sein, las d'enfanter sans cesse,  
D'innombrables Journaux, dont le fécond progrès  
Changea les ignorans en savans par extraits.

Dès long-tems la Tamise, au trouble accoutumée,  
Fut par un nouveau trouble elle-même alarmée.

L'ame dès sa naissance en guerre avec le corps,  
Dans ses droits cependant paisible jusqu'alors,  
Pensoit seule, & jamais n'avoit eu cette crainte,  
Qu'à son grand privilege on dût porter atteinte.  
Son rival lui prétend disputer ses honneurs,  
Et fait parler pour lui de subtils chicaneurs.  
L'ame dans ce procès ne craint point qu'on décide :  
Son droit n'est point douteux ; mais son juge est  
timide.

Locke pese, examine ; &, pour trop balancer, (10)  
Trouve la cause obscure, & n'ose prononcer.

Cruelle modestie ! ô fatale lumiere !  
 O mer ! entre elle & nous oppose ta barriere.  
 Vœux tardifs ! à nos yeux elle vint se montrer;  
 Elle étoit étrangere , il fallut admirer.  
 Peu contens de nos biens , nous vantons ceux des  
 autres ;  
 Nos voisins autrefois vantoient aussi les nôtres.  
 Eprise du plus grand de nos méditatifs , (11)  
 Londres applaudissoit à ces spéculatifs ,  
 Qui , dans le sein de l'être en qui tout est visible ,  
 Contempoient l'étendue , immense , intelligible;  
 Archétype , en qui seul je vois , sans le savoir ,  
 Les objets qu'ici bas de mes yeux je crois voir.  
 Tout change. La raison change aussi de méthode;  
 Ecrits , habilemens , systèmes , tout est mode.

L'homme dans tous les tems déplora ses malheurs.  
 Rousseau , tu l'appellois *un miroir de douleurs* ;  
 Et , quand pour son portrait tu peignis la souffrance ,  
 Il n'y trouva que trop sa triste ressemblance.  
 Il se trompoit lui-même , & son Peintre nou-  
 veau (12)

De cet objet de pleurs fait un riant tableau.  
 « Eh! pourquoi , nous dit-il , rêveurs atrabilaires ,  
 » Vous plaire à vous forger des maux imaginaires?  
 » La plainte a-t-elle donc tant de charmes pour  
 » vous ?  
 » Pourquoi soupçonner Dieu d'un bizarre cour-  
 » roux ;  
 » Et , critiques chagrins de l'ouvrage d'un pere ,  
 » Où son amour éclate , y chercher sa colere ?  
 » Heureux membres d'un tout sagement ordonné

» Au bonheur général chaque être est destiné.  
» Il n'est point de désordre; & des mains de son  
» maître,  
» L'homme est fort parfaït , autant qu'il le doit  
» être.  
» Tout conspire pour lui, jusqu'aux séditions  
» Qu'élevent si souvent de folles passions. (13)  
» Reconnoissez, ingrats , que leurs secrets ravages  
» Vous emportent au bien par d'utiles orages.  
» Tels , en se disputant le royaume des airs,  
» Par leurs affreux combats les vents servent les  
» mers. »

Philosophes profonds , vos chimères sont belles.  
Quels cœurs ne vont s'ouvrir à ces douces nou-  
velles ?

Eh quoi ! lorsque la paix dans le mien veut entrer ,  
Il se plaint , & c'est lui que j'entends soupirer.  
Qu'il se taise à l'instant ; votre honneur le demande ;  
Qu'il soit heureux enfin quand Pope le commande.  
Malgré lui , malgré moi , serois-je mécontent ?  
Pour ce cœur toutefois dans ses plaintes constant ,  
J'appelle en vain la joie ; il la repousse encore.  
Calmez ces passions dont l'ardeur le dévore ,  
Et loin de me vanter leurs utiles combats ,  
Délivrez-moi plutôt d'un bien dont je suis las .  
L'instant qui nous délivre , est l'instant du naufrage :  
Je le fais ; mais hélas ! ennuyé de l'orage ,  
Irai-je demander mon repos à la mort ?  
Savant navigateur , si c'est-là votre port , (14)  
L'asyle est plus affreux pour moi que la tempête .  
Que Lucrece , s'il veut à sa lugubre fête ,

Invite parmi vous son fameux Traducteur,  
 Qui d'un maître si cher parfait imitateur,  
 Dans un lien , tissu par la mélancolie ,  
 Immole sa jeunesse au dégoût de la vie.  
 Pour moi , peu curieux de ce tragique honneur ,  
 Je tremble à vos sermons , apôtres du bonheur ;  
 Et quand l'impiété qui vante son breuvage ,  
 Cher & dernier espoir des cœurs qu'elle encourage ,  
 Distilleroit pour moi tout le suc des pavots ,  
 Je laisse son nectar à ses tristes hétros.

Aujourd'hui , direz-vous , par nos pures lumières  
 Nous voulons dissiper ces vapeurs meurtrieres ,  
 Que peuvent éléver dans les foibles mortels  
 Vos rigoureux Pascals , misanthropes cruels , (15)  
 Qui ne parlant jamais que de crime & de peine ,  
 Ne nous donnent pour nous que mépris & que  
 haine.

Eh ! pourquoi dégoûter les humains de leur sort ?  
 Entretenons plutôt l'erreur qui les endort .  
 N'en écartons jamais , imprudemment séveres .  
 L'orgueil & le mensonge , enchanteurs nécessaires .  
 « Oui , pour attacher l'homme à sa condition , (16)  
 » Sans cesse à ses côtés marche l'opinion .  
 » Dont l'art inépuisable en utiles merveilles ,  
 » Sait flatter le savant dans ses pénibles veilles ,  
 » Consoler l'ignorant dans son repos honteux ,  
 » Faire danser l'aveugle , & chanter le boiteux .  
 » Nous lui devons enfin ce nuage admirable ,  
 » Que souleve & grossit , complaisant charitable ,  
 » L'orgueil toujours fécond en charmantes vapeurs ,  
 » Le plus cher des amis , le plus doux des trom-  
 » peurs . »

De la félicité voilà donc nos seuls gages.  
La vanité , l'erreur , des vapeurs , des nuages.  
Quoi ! vous que la raison éclaire de si près ,  
Vous pour qui la nature a si peu de secrets ,  
Vous n'y découvrez point pour nous d'autres  
richesses !

De nos enfans plutôt reprenons les foiblesseſſes .  
Ne font-ils pas heureux , lorsqu'une goutte d'eau ,  
Que leur souffle pénètre au bout d'un chalumeau ,  
À l'aide d'une pâte à s'étendre docile ,  
Etale la grandeur de son globe fragile ,  
Vide ouvrage du vent , que le vent va briser ?  
L'homme , à tout âge enfant , ne doit que s'amuser .  
Badinage , ou travail , qu'importe ce qu'il aime ,  
Pourvu qu'il se dérobe à l'ennui de soi-même !  
Si telle est felon vous la route du bonheur ,  
Laissez-moi m'affliger , j'aime mieux ma douleur .  
J'aime mieux , de mes maux parcourant l'étendue ,  
À l'objet qui m'attriste accoutumer ma vue ;  
Ou plutôt , j'aime mieux , plein d'un espoir flatteur ,  
Me jeter dans le sein de mon consolateur .

Oui , l'homme est malheureux ; dès long-tems tu  
l'éprouves :

Et son consolateur , cher ROUSSEAU , tu le trouves .  
C'est celui qu'imploroit d'une mourante voix ,  
Ce saint Roi de Juda , dont ta lyre autrefois (17)  
Par des sons si touchans accompagnoit les larmes ;  
C'est celui qui souvent prend contre nous les  
armes ,  
Et qui , par ses rrigueurs préparant ses biensfaits ,  
Nous livre des combats pour nous rendre la paix .

## 290 Epître à M. Rousseau.

Peut-être que ce Dieu s'apprête à te la rendre ;  
Contre ses ennemis tu viens de le défendre.  
Nous admirons ces vers qui les ont terrassés :  
Puissent-ils par lui-même être récompensés !  
Que pour premier bienfait sa clémence attendris,  
Au gré de mes désirs te rende à ta patrie. (18)  
D'un mortel courageux la patrie est par-tout ;  
Mais ton courage enfin n'est-il donc pas à bout ?  
Que tant d'amis pour toi qui soupirent sans cesse,  
Doivent de tes marais t'augmenter la tristesse !  
Qui t'y retient encore, ô cher infortuné ?  
Reviens, c'est trop souffrir : quel courroux obstiné,  
Tant de gloire & d'exil ne doit donc pas éteindre !  
Et soustant de lauriers quel foudre peux-tu craindre !

DE

(1) rassiem  
dire q  
quoiqu  
Qu'êt  
toit  
pieces

(2) garde  
die &  
comm  
& le

(3) trop  
fame  
cont

(4) n'a i  
pen  
poss  
Tart  
fass  
gina

(5)

---

## N O T E S

### DE L'ÉPITRE A M. ROUSSEAU.

(1) Que de grands hommes en tous les genres rassemblé le siècle de Louis XIV ! On peut bien dire que notre soleil fut alors un brillant midi, quoique peu auparavant il eût encore été si pâle. Qu'étoit notre poésie avant Corneille ? & qu'étoit Corneille lui-même dans ses premières pieces ?

(2) Les trois pieces que plusieurs personnes regardent comme les chef-d'œuvres de la Tragédie & de la Comédie. On regarde aussi Armide comme le triomphe de notre spectacle lyrique, & le chef-d'œuvre de Lulli.

(3) Epître très-impie d'un Auteur qui n'est que trop connu. On ne peut accuser aucun Poète fameux du siècle précédent, d'avoir fait des vers contre la Religion.

(4) Puisque Moliere, tout criminel qu'il est, n'a rien écrit qui puisse le convaincre d'impiété, pensons de lui le plus favorablement qu'il est possible ; & que le portrait qu'il a fait dans le Tartuffe, Act. 1. Sce. 5. de la vraie piété, nous fasse croire qu'intérieurement il respectoit l'original.

(5) Lorsqu'il s'écrie : Oh ! combien l'homme est in-

## 292 Notes de l'Epître

constant, divers, foible, léger ! &c. Jamais on ne vit des mœurs plus simples, ni un cœur plus sincère. On lit le détail de sa conversion, dont le P. Pouget fut le ministre, dans l'Histoire de l'Académie Françoise. M. l'Abbé d'Olivet dit avoir vu le cilice qu'on trouva sur lui après sa mort, & fait de la Fontaine ce grand éloge, que dans toute sa vie il n'avait jamais songé à tromper en rien, ni Dieu, ni les hommes.

(6) M. Brossette, dans les notes sur la Satyre première, dit que Boileau, dans les derniers vers, désigne Desbarreaux, & qu'il retrancha de ce portrait d'un libertin, quelques vers qui parurent trop hardis à M. Arnaud.

(7) Il paraît lui-même avoir voulu s'humilier, puisqu'il dit au Pape, dans son Epître dédicatoire : « La traduction que j'ai choisie, par la simplification de son style, ferme la porte aux plus beaux ornemens de la poésie ; &, bien loin d'augmenter ma réputation, semble sacrifier à la gloire du Souverain Auteur, tout ce que j'en ai pu acquérir dans ce genre d'écrire. »

(8) *Postquam profana tragædiarum argumenta tractasset, Musas tandem suas uni Deo consecravit, omnemque ingenii vim in eo laudando consultit, qui solus laude dignus est.* Ces paroles de son épitaphe faite par Boileau, font connoître les sentimens des deux Poëtes.

(9) Bayle, qui de Protestant se fit Catholique, & retourna ensuite à la Religion protestante, non seulement a su, par sa maniere de raisonner, éblouir les esprits superficiels ; mais il a su paroître rem-

pli d'une vaste érudition , à ceux qui n'approfondissent point. Lorsque son Dictionnaire parut , M. l'Abbé Renaudot , chargé d'en faire son rapport à M. le Chancelier , en donna son jugement par un écrit , dans lequel il avança sans crainte , que Bayle n'avoit lu les anciens que dans les citations des modernes ; & que , dans les articles d'érudition un peu recherchée , il faisoit plus de fautes que le Moreti qu'il critiquoit. Quoiqu'un pareil reproche dût piquer un homme qui se donnoit pour savant critique , Bayle , dans une réponse à ce jugement , s'efforce de se justifier sur les impiétés & les obscénités ; mais à l'article de la science , il paroît baisser pavillon devant M. l'Abbé Renaudot ; il avoue qu'il ne fournit aux vrais savans que *des compilations indigestes & assez crues* : ce sont ses termes. Ce Dictionnaire , où l'on trouve tant d'articles inutiles , & où l'on ne trouve pas tant d'articles importans , peut bien être appellé un *Recueil informe*.

(10) Non-seulement Locke a nié les idées innées , & a soutenu que toutes venoient des sens ; non-seulement il a soutenu que l'ame ne pensoit pas toujours , & que la pensée étoit à l'ame , ce que le mouvement étoit à la matière ; mais sur la question , si la matière peut penser ou non , il est resté indécis , par respect , a-t-il dit , pour la puissance de Dieu. « Que savons-nous , selon » lui , si Dieu ne peut pas la rendre pensante ? » Par conséquent , sommes-nous capables de con- » noître si un être purement matériel pense ou » non ? » Qu'une telle modestie peut mener loin !

(11) La métaphysique du P. Malebranche a été long-tems très en regne en Angleterre. Aujourd'hui Locke domine. Dans un livre de M. de Voltaire, qui a fait beaucoup de bruit, les raisonnemens du P. Malebranche sont appellés des *illusions sublimes*. La mode change.

(12) J'ai parlé dans le Poème de la Religion, Chant deuxième & Chant cinquième, des malheurs de l'homme, dont le péché originel est la cause. Je ne soupçonne pas M. Pope de ne pas admettre cette source du désordre ; mais comme ses principes ne la supposent pas, on pourroit croire que, suivant son système, l'homme innocent seroit tel qu'il est aujourd'hui, sujet aux infirmités, à la mort, aux combats de la cupidité, à l'importunité des passions. « Certainement, dit soit Saint Augustin aux Pélagiens qui soutenaient cette erreur, si un Peintre s'avisoit de faire un pareil tableau du Paradis terrestre, quand même il y mettroit une inscription, qui de nous croiroit voir un Paradis ? Qui croiroit même que le Peintre s'est trompé ? Nous dirions tous qu'il a voulu se moquer. » *Certe si talis Paradisus pingeretur, nullus diceret esse Paradisum, nec si suprà legisset hoc nomen inscriptum; nec diceret errasse Piëtorem; sed planè agnosceret irrisorem.* Op. imp. I. 3.

(13) Si par ce mot on n'entend que nos inclinations, il est vrai qu'elles sont utiles, nécessaires & louables suivant leur objet. Mais comme on entend ordinairement par ce mot les mouvements violens qui emportent l'âme, & qu'elle a

beauco  
pas bie  
même  
ner que  
jours d  
payenn  
comm

(14) I  
furnon  
donner  
nature  
*in tant*  
l'épit  
nent.

» telle

» est u

mori p

Où co

Pline !

à qua

Anglet

à qua

(15)

qu'on

peut f

est si

Mais

contre

ont d

supéri

(16)

Qui au

beaucoup de peine à retenir , l'homme n'est-il pas bien malheureux d'avoir à soutenir contre lui-même une guerre continue? Et doit-on s'étonner que la morale chrétienne nous ordonne toujours de résister à nos passions , puisque la morale payenne l'a ordonné tant de fois ? Tout sage doit , comme dit Horace , *responsare cupidinibus.*

(14) Pline le Naturaliste , qui seroit bien mieux surnommé le Misanthrope , dit que le pouvoir de se donner la mort , est le plus grand présent que la nature nous ait fait: *Quod homini dedit optimum , in tantis vite panis;* & il s'étonne qu'on ait donné l'épithète de *funebles* aux plantes qui empoisonnent. « Parce que , dit-il , notre condition est » telle , que pour les plus heureux même , la mort » est un port. » *Quoniam ea vita conditio est , ut mori plerumque etiam optimi portus sit.* L. 25. c. 3. Où conduit l'esprit d'irréligion , qui étoit celui de Pline ! Lucrece , le prédateur de l'impiété , se tua à quarante - quatre ans ; & Crecch , fameux en Angleterre par sa traduction de Lucrece , se pendit à quarante ans.

(15) Ce reproche de sévérité & de misanthropie qu'on a fait particulièrement à M. Pascal , & qu'on peut faire également à tant d'autres Ecclavains , est si injuste , qu'il ne mérite pas d'être réfuté. Mais d'où vient l'acharnement des esprits-forts contre M. Pascal ? Ne vient-il pas du chagrin qu'ils ont d'avoir contre eux l'exemple d'un génie si supérieur ?

(16) Ceci est encore tiré de *l'Essai sur l'homme.* Qui auroit cru que nous eussions tant d'obligation

296 Notes de l'Epître , &c.

à l'opinion , à la vanité , à l'erreur ? Si notre bonheur consistoit à ignorer nos malheurs , le désordre en seroit encore plus grand , & nous n'en serions que plus à plaindre , suivant cette belle parole de Saint Augustin : *Quid miserius misera non miserante seipsum !*

(17) Le Cantique d'Ezéchias , dont M. Rousseau a fait une belle traduction.

(18) Lorsque j'achevai cette Epître , le bruit courroit que M. Rousseau étoit prêt de revenir dans sa patrie ; il fit , en effet , un voyage à Paris , où il ne se montra qu'à quelques amis. Ce fut alors que je le vis pour la première & la dernière fois.

LETTRE

notre  
le dé-  
ns n'en  
e belle  
misera  
iffreau a  
uit cou-  
dans sa  
où il ne  
que je

## LETTRE DE M. RACINE,

A M. . . .

Quoique j'aie été attaqué , Monsieur , dans quelques Journaux imprimés dans votre Ville , & dans le Supplément au Dictionnaire de Bayle , à l'article *Rousseau* , par ceux qui prétendent qu'il a joué le rôle d'hypocrite jusqu'au lit de la mort ; je ne me repens point d'avoir pris sa défense dans les deux Lettres qui précédent le Recueil des siennes , & dans celles que les Mémoires de Trévoux , Janvier 1757 , II. vol. ont rapportée. Les ennemis qui persécutent la mémoire de ce Poète infortuné , m'ont accusé de prendre son parti , à cause des éloges qu'il fit du Poème de la Religion. J'ai pu , je l'avoue , être flatté d'avoir son suffrage , lorsque ce Poème parut : mais depuis le tems qu'il est entre les mains du Public , ce suffrage m'est indifférent , & je n'ai eu d'autre intérêt , en défendant sa mémoire , que celui de la vérité. Du reste , je ne répondrai point à ceux qui m'ont attaqué à son sujet. Je ne veux point de querelles littéraires ; elles ne font jamais d'honneur. D'ailleurs , je suis dans cet âge qui m'a mis dans cette disposition que Caton , suivant que Cicéron le fait parler dans

## 298 Lettre de M. Racine, &c.

son Traité de la vieillesse , appelloit *satietas vita*; disposition qui nous fait désirer , selon lui , *ad meliora profici/ci*. Quand on a ce désir , fondé sur des motifs que Caton ne pouvoit avoir , on n'offense personne ; quand on est offendé , on pardonne ; & regardant comme bien frivoles , tant de choses qu'on avoit autrefois regardées comme importantes , on ne songe plus qu'à celles qui le sont véritablement. Ce sont les seules qui m'occupent maintenant : *Vellem ab initio*.

Je suis , Monsieur , &c.

Ce 1 Avril 1757.

L E T T R E  
 DE MONSIEUR LE CHEVALIER  
 D B R A M S A Y ,  
 A MONSIEUR RACINE .

**Q**UELQUE charmé que je sois , Monsieur , de votre Ouvrage que je viens de lire , il ne convient pas à un Etranger d'en faire l'éloge . & vous feitez peu de cas de l'encens que vous prodigueroit un inconnu .

Le principal dessein de cette Lettre est de rendre justice à mon ami & à mon compatriote M. Pope . Il est très-bon Catholique , & a toujours conservé la Religion de ces ancêtres dans un Pays où il aurait pu trouver des tentations pour l'abandonner . La pureté de ses mœurs , la noblesse de ces sentiments , & son attachement à tous les grands principes du Christianisme , le rendent aussi respectable , que la supériorité de ses lumières , la beauté de son génie , & l'universalité de ses talents le rendent admirables .

Il a été accusé en France de vouloir établir la fatalité monstrueuse de Spinoza , & de nier la dégradation de la nature humaine . Je le crois exempt

A a ij

## 300 Lettre de M. de Ramsay,

de l'une & de l'autre de ces deux funestes erreurs, qui renversent toute Morale & toute Religion, soit naturelle, soit révélée. Voici comme j'entends les principes de son *Essai sur l'Homme*, & je pense qu'il ne me désavouera pas.

Il est bien éloigné de croire que l'état actuel de l'homme soit son état primitif & conforme à l'ordre. Son dessein est de montrer que depuis la nature dégradée, tout est proportionné avec poids, mesure & harmonie, à l'état d'un être déchu, qui souffre, qui mérite de souffrir, & qui ne peut être rétabli que par les souffrances: que les maux physiques sont destinés à guérir le mal moral: que les passions & les crimes des hommes les plus méchans sont bornés, dirigés, & réglés de façon par une sagesse souveraine, qu'elle tire l'ordre de la confusion, la lumiere des ténèbres & des biens innombrables des maux passagers de cette vie: que cette Providence conduit tout à ses fins, sans jamais blesser la liberté des Etres intelligens, & sans produire ni approuver les effets de leur malice délibérée; & que tout est réglé dans l'ordre physique, tandis que tout est libre dans l'ordre moral: que ces deux ordres sont enchaînés sans fatalité, & sans cette nécessité qui nous rend *vertueux sans mérite, & vicieux sans crime*: que nous ne voyons présentement qu'une roue détachée de la vaste machine, qu'un nœud très-petit de la grande chaîne, & qu'une foible partie du plan immense qui sera dévoilé quelque jour. Alors Dieu justifiera pleinement toutes les démarches incompréhensibles de sa sagesse & de sa bonté, & s'absoudra,

comm  
mortel

Vou  
telle  
cœur,  
quez  
mais le  
Pays-c  
passage  
nel, in  
destiné

Je co  
nies ré  
inédu  
semblo  
prit san

Notr  
l'élagie  
mêmes  
l'homme  
ment b  
mort;  
veli da  
furnatu  
Payens  
même  
inour  
tous le  
qu'il ju  
imitera  
Poëme  
perdu,

comme dit Milton , du jugement téméraire des mortels.

Vous avez donné une preuve éclatante de la justesse de votre esprit , & de la justice de votre cœur , en avertissant le Lecteur que vous n'attaquez pas les véritables sentimens de M Pope ; mais les fausses conséquences qu'on a tirées en ce Pays-ci de son Ouvrage , en confondant l'ordre passager de la nature dégradée , avec l'ordre éternel , immuable & nécessaire , auquel l'homme est destiné.

Je connois les coupables Auteurs de ces calomnies répandues contre M. Pope : Spinoalistes , & incrédules eux-mêmes , ils ont cru qu'il leur ressemblait , persuadés qu'on ne peut avoir de l'esprit sans penser comme eux.

Notre Homere Anglois , bien éloigné de l'erreur Pélagienne , dont Homere & Platon auroient eux-mêmes rougi , est persuadé que non-seulement l'homme est déchu & dépouillé , mais mortellement blessé ; non-seulement blessé , mais encore mort ; non-seulement mort , mais de plus enseveli dans le péché : de sorte que dans une force furnaturelle , sans la *Sovapeis Θεῖα* , reconnue des Payens même , il ne peut rien produire de lui-même qui soit conforme à l'ordre éternel , à l'amour du Souverain Beau pour lui même , & de tous les Etres subalternes pour lui Je me flatte qu'il justifiera un jour ses vrais sentimens , & qu'il imitera votre exemple , en nous donnant un Poëme sur la Religion , fort supérieur au *Paradis perdu* , dont les images souvent rampantes , sont

## 302 Lettre de M. de Ramsay,

peu dignes de la majesté du sujet , dont le plan philosophique ( \* ) n'égale pas le génie sublime du Poète , ni l'ordonnance symétrique , l'esprit créateur de Milton.

Milton écrivit son Poëme pour confondre l'incredulité de son siècle ; mais Calviniste outré , il dégrada son Ouvrage par les injures puériles & insensées qu'il vomit contre l'Eglise Romaine , aussi bien que par le plan borné & rétréci qu'il nous donna de la Providence , & de l'amour universel de Dieu pour ses créatures .

M. le Chevalier Newton , grand Géometre & nullement Métaphysicien , étoit persuadé de la vérité de la Religion ; mais il voulut raffiner sur d'anciennes erreurs orientales , & renouvela l'Arianisme par l'organe de son fameux disciple & interprète M. Clarke , qui m'avoua quelque tems avant que de mourir , après plusieurs conférences que j'avois eues avec lui , combien il se repentoit d'avoir fait imprimer son Ouvrage : je fus témoin , il y a douze ans à Londres , des derniers sentimens de ce modeste & vertueux Docteur .

M. Locke , génie superficiel , qui a écrit les Eléments de la Philosophie , plutôt que ses principes approfondis , étoit , je crois , un Socinien décidé . Quand l'autorité ne guide plus un Philosophe ,

---

( \* ) On ne comprend pas ce que veut dire ici le Chevalier de Ramsay . Il n'y a dans ce Poëme , ni plan philosophique , ni ordonnance symétrique ; & l'amour de Dieu pour les hommes est bien mieux prouvé par Milton que par Pope .

& que les décisions de l'Eglise ne lui servent pas de boussole , il s'égare toujours.

Je m'étois égaré dès ma tendre jeunese dans une incrédulité séduisante, mais également éloignée des horreurs du Spinozisme impie , & des excès du Déisme , qui ne cherche à secouer le joug de la révélation , que pour contenter les passions. Je fus ramené par le grand & sublime Fénelon , Archevêque de Cambrai , qui me fit comprendre , non-seulement la beauté de la morale chrétienne , mais qui me démontra que quoique nos Mysteres soient incompréhensibles , ils ne sont pourtant pas impossibles ; qu'ils ont un côté obscur qui humilie l'esprit humain . & un côté lumineux qui l'éclaire & le console. En sorte que je puis dire avec feu notre ami M. Rousseau :

*Tel aujourd'hui , dégagé de sa chaîne ,  
N'écoute plus que la voix souveraine ,  
. . . . . qui commençant sa carrière ,  
Ferma long-tems les yeux à la lumière.*

Je suis , Monsieur , avec , &c.

Le Chevalier DE RAMSAY.

À Pontoise , le 28 Avril 1742.

---

## RÉPONSE DE MONSIEUR RACINE.

SE  
DE M  
A M  
JE suis  
vous se  
lettre q  
remise.

Elle v  
engagé  
lettre q  
tenu h  
illustre  
fut just  
seule n  
lui-mêm  
pour la  
l'Eglise  
joint u  
Docteu

**I**l est vrai, Monsieur, que je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous; mais si votre nom & vos ouvrages m'étoient inconnus, je serois étranger dans la république des lettres. La maniere dont vous expliquez le système de M. Pope est si lumineuse, & si conforme à la Religion, que je vous demande la permission de rendre votre lettre publique. Elle servira, en attendant que M. Pope s'explique lui-même, & parle aussi clairement que vous le faites parler, à éclairer ceux qui le font penser bien différemment.

Ce que vous m'écrivez sur Milton, Newton, Clarke & Locke, fait voir que l'amour de la vérité est plus fort sur vous, que l'amour pour vos compatriotes, puisque vous ne dissimulez pas leurs erreurs. Il faut avouer que les Géometres eux-mêmes, malgré cette science qui doit rendre l'esprit si juste, s'écartent souvent dans les vérités les plus importantes, lorsqu'ils ne veulent suivre que leurs lumières; parce qu'en pareille matière, la grande justesse d'esprit est la soumission à l'autorité.

Je suis, Monsieur, &c.

*A Soissons, le 11 Mai 1742.*

E.

---

## SECONDE LETTRE

DE MONSIEUR LE CHEVALIER  
DE RAMSAY,  
A MONSIEUR RACINE.

neur  
vos  
nger  
dont  
amis-  
vous  
pu-  
Pope  
que  
font  
on,  
e la  
pour  
pas  
tres  
ndre  
cités  
ivie  
ere,  
2 à

**J**E suis content, Monsieur, & bien persuadé que vous serez aussi content que moi, en recevant la lettre que M. Pope m'a adressée pour vous être remise.

Elle vous fera connoître que je ne m'étois pas engagé témoirement, lorsque, dans la premiere lettre que j'eus l'honneur de vous écrire, j'ai soutenu hardiment la pureté des sentimens de mon illustre compatriote. Mais ce n'étoit pas assez qu'il fut justifié par moi; on eût pu croire que l'amitié seule m'avoit fait parler. Le voici qui se justifie lui-même. Sa lettre, en vous prouvant son zèle pour la Religion, & sa soumission à l'autorité de l'Eglise, fermera la bouche à ses accusateurs. Il y joint un livre fait, pour sa défense, par un célébre Docteur de l'Eglise Anglicane, nommé Warburton.

306 *Lettre de M. de Ramsay,*

En distribuant lui-même cet ouvrage à ses amis, il l'adopte, il l'approuve & le rend précieux.

Vos soupçons contre lui étoient pardonnables. Vous aviez été ébranlé par les faux rapports de ses ennemis; il en a de plusieurs espèces. Son rare talent lui fait des envieux: *Urit enim fulgor suo*, &c. Les liaisons intimes qu'il a eues avec plusieurs grands Seigneurs opposés, ou accrédités à la Cour, lui en ont fait d'autres. Du reste, on a des preuves certaines de sa probité & de sa vertu incorruptible.

J'ai ouï dire qu'il a été successivement, & quelquefois en même tems, ami & confident intime de plusieurs Ministres. Il auroit pu faire une fortune immense, en profitant de la disgrâce des uns, pour faire sa cour aux autres; mais son cœur est incapable de ces bassesses.

On m'affirme aussi qu'une Princesse, admiratrice de ses ouvrages, voulut, dans le tems qu'elle gouvernoit l'Angleterre, engager ce Poète, non pas à abandonner la Religion de ses peres, mais à dissimuler: elle vouloit lui procurer des places considérables, en lui promettant qu'il seroit dispensé des sermens accoutumés. Il refusa ces propositions avec une fermeté inébranlable. Un pareil sacrifice n'est pas celui d'un incrédule ni d'un Déiste.

Ne croyez pas que les sentimens d'une amitié réciproque m'engagent à parler ainsi en faveur

*à M. Racine.* 307

de M. Pope, ni que j'aie envie de lui offrir un encens adulateur. Je ne songe qu'à rendre hommage à la justice & à la vérité.

Je suis, &c.

*Ce 10 Septembre 1742.*

---

## LETTER OF M. POPE TO M. RACINE.

**SIR,**

*Nothing had delayed my acknow ledgement for your most obliging letter, but the expectation of that agreeable present with you have honourd me, the Book it self. The only allay to the pleasure it gave me in reading it, was to find that you imputed to me principles j never was guilty of. But then again, your declaration at the end of it that you did not understand the original, that you could not be certain whether it really contained those principles or not, and thad you had done this only because Others had taught they found them there: this, Sir, j must look upon as a agreat & extraordinary proof of your candor, your temper, your charity.*

*But j assure you, Sir, a total ignorance of our language has not been so fatal to me, as an imperfect knowledge of it. And all the beauties of Mons. de Resnel verification have given less advantage to my essay, than his continued mestakes of my doctrine & reasoning have injured id. You vill see them sufficiently exposed in the work j send you, ( written by the Learned Author of the divines legation of Moses, ) and j flatter my self that the Chevalier Ramsay, who has so warme zeal for truth, will take the trouble of explaining it*

**LETTRE**

DE  
J'AU  
plus tō  
attendu  
J'ai reç  
plaisir  
mélang  
vous m'  
ne m'  
votre a  
tendant  
pas jug  
& que  
les faut  
danger  
cru y  
de vot  
charité  
Je pu  
ignora  
fatale  
mes Tr  
mes ve  
la ver  
moins  
To

## LETTER

### DE M. POPE A M. RACINE.

J'AUROIS eu l'honneur, Monsieur, de répondre plus tôt à votre lettre, si je n'avois pas toujours attendu le beau présent dont vous m'avez honoré. J'ai reçu enfin votre Poème sur la Religion. Le plaisir que me causa cette lecture eût été sans mélange, si je n'avois eu le chagrin de voir que vous m'imputiez des principes que j'abhorre. Je ne m'en suis consolé qu'en lisant l'endroit de votre avertissement, où vous déclarez que, n'entendant pas l'original anglois, vous ne pouvez pas juger de l'*Essai sur l'Homme* par vous-même, & que vous n'attaquez pas mes principes; mais les fausses conséquences qu'on en a tirées, & les dangereuses maximes que quelques personnes ont cru y trouver. Cet aveu est une preuve éclatante de votre candeur, de votre prudence & de votre charité.

Je puis vous assurer, Monsieur, que votre entière ignorance de notre langue, m'a été beaucoup moins fatale que la connaissance imparfaite qu'en avoient mes Traducteurs, qui les a empêchés de pénétrer mes véritables sentimens. Toutes les beautés de la vérification de M. l'Abbé du Resnel, ont été moins honorables à mon Poème, que ses méprises

---

## LETTER OF M. POPE TO M. RACINE.

**SIR,**

*Nothing had delayed my acknowledgement for your most obliging letter, but the expectation of that agreeable present with you have honour'd me, the Book it self. The only alloy to the pleasure it gave me in reading it, was to find that you imputed to me principles j never was guilty of. But then again, your declaration at the end of it that you did not understand the original, that you could not be certain whether it really contained those principles or not, and thad you had done this only because Others had taught they found them there: this, Sir, j must look upon as a great & extraordinary proof of your candor, your temper, your charity.*

*But j assure you, Sir, a total ignorance of our language has not been so fatal to me, as an imperfect knowledge of it. And all the beauties of Mons. de Resnel verification have given less advantage to my essay, than his continued mistakes of my doctrine & reasoning have injured id. You will see them sufficiently exposed in the work j send you, ( written by the Learned Author of the divines legation of Moses,) and j flatter my self that the Chevalier Ramsay, who has so warm a zeal for truth, will take the trouble of explaining it.*

**LETTRE**

DE  
J'AURAI  
plus tôt  
attendu  
J'ai reçu  
plaisir &  
mélange  
vous m'  
ne m'en  
votre av  
tendant  
pas jugé  
& que v  
les fausses  
dangerous  
cru y tra  
de votre  
charité.

Je puis  
ignorance  
fatale qu  
mes Trad  
mes vérifi  
la vérific  
moins he

Tome

## LETTER

### DE M. POPE A M. RACINE.

J'AUROIS eu l'honneur, Monsieur, de répondre plus tôt à votre lettre, si je n'avois pas toujours attendu le beau présent dont vous m'avez honoré. J'ai reçu enfin votre Poëme sur la Religion. Le plaisir que me causa cette lecture eût été sans mélange, si je n'avois eu le chagrin de voir que vous m'imputiez des principes que j'abhorre. Je ne m'en suis consolé qu'en lisant l'endroit de votre avertissement, où vous déclarez que, n'entendant pas l'original anglois, vous ne pouvez pas juger de l'*Essai sur l'Homme* par vous-même, & que vous n'attaquez pas mes principes ; mais les fausses conséquences qu'on en a tirées, & les dangereuses maximes que quelques personnes ont cru y trouver. Cet aveu est une preuve éclatante de votre candeur, de votre prudence & de votre charité.

Je puis vous assurer, Monsieur, que votre entière ignorance de notre langue, m'a été beaucoup moins fatale que la connoissance imparfaite qu'en avoient mes Traducteurs, qui les a empêchés de pénétrer mes véritables sentimens. Toutes les beautés de la vérification de M. l'Abbé du Resnel, ont été moins honorables à mon Poëme, que ses méprises

310 Letter of M. Pope, &c.

to your full satisfaction: after which j may trust to  
your own justice.

Upon the whole, j have the pleasure to answer you in  
the manner you most desire, a sincere avow that all my  
opinions are intirely different from those of Spinoza, or  
even of Leibnitz; but on the contrary conformable to  
those of Mons. Pascal & Mons. Fenelon: the latter of  
whom j would most readily imitate, in submitting all  
my opinions to the decision of the Church.

J have the honour to be, with just regard,

SIR,

Your most humble & most  
obedient servant.

A. POPE.

London, 1 Sept. 1742.

contin  
trine ,  
ces me  
anglois  
ouvrage  
phique  
de Moy  
rempli  
vérité ,  
Alors j  
flatte q

En a  
me ref  
que voi

Je dé  
que ma  
à ceux  
puisqu'  
M. Pas  
que je f  
en sou  
ticuliere

J

A L

## Lettre de M. Pope , &c. 311

continuelles sur mes raisonnemens & sur ma doctrine , ne lui ont été préjudiciables. Vous verrez ces méprises relevées & réfutées dans l'ouvrage anglois que j'ai l'honneur de vous envoyer. Cet ouvrage est un Commentaire critique & philosophique par le savant Auteur de *la Divine Légation de Moïse*. Je me flatte que le Chevalier de Ramsay , rempli , comme il l'est d'un zèle ardent pour la vérité , voudra bien vous en expliquer le contenu. Alors je m'en rapporterai à votre justice , & je me flatte que tous vos soupçons seront dissipés.

En attendant ces éclaircissemens , je ne faurois me refuser le plaisir de répondre nettement à ce que vous désirez savoir de moi.

Je déclare donc hautement & très-sincèrement , que mes sentimens sont diamétralement opposés à ceux de Spinoza , & même à ceux de Leibnitz , puisqu'ils sont parfaitement conformes à ceux de M. Pascal , & de M. l'Archevêque de Fénelon , & que je ferois gloire d'imiter la docilité du dernier , en soumettant toujours toutes mes opinions particulières aux décisions de l'Eglise .

Je suis , &c.

A Londres , le 1 Septembre 1742.

---

## R E P O N S E

### DE M. RACINE A M. POPE.

**Q**UELLE plus grande preuve de votre Religion , Monsieur , que la douceur & l'humilité avec laquelle vous vous justifiez devant un homme qui doit se justifier lui-même de vous avoir attaqué témoirement ! Vous me pardonnez ma faute , sans m'en faire le moindre reproche ; & plus vous m'épargnez , moins je dois m'épargner & me pardonner.

Oui , Monsieur , j'avoue qu'un zèle trop précipité m'a séduit. J'avois entendu plusieurs fois opposer à des vérités que vous respectez autant que je les respecte , des principes qu'on disoit être les vôtres , ou du moins des conséquences des vôtres. Je m'étois cru permis de m'élever contre vous. Il est vrai que dans l'Avertissement qui précède mon Epître , je fis un aveu que m'inspira le remords qui m'agitoit en vous attaquant. J'ai obligation de ce remords à la persuasion où j'ai toujours été , que les plus grands Hommes sont ceux qui sont les plus dociles à la révélation. J'avois peine à comprendre que vous fussiez du nombre des ennemis d'une Religion qui n'en a jamais eu que dépréhensibles , & que dans un Ouvrage où vous entreprenez de nous montrer la route du bonheur ,

## Réponse de M. Racine, &c. 313

vous fussiez capable de prêter des armes à ceux qui veulent nous en écarter.

Quoique votre Lettre qui vous fait tant d'honneur, doive me faire rougir, puisqu'elle apprend combien j'ai eu tort de vous soupçonner, je me vois obligé de la rendre publique. L'offense l'a été, la réparation doit l'être. C'est ce que je dois & à vous, & à moi, parce que je le dois à la justice.

Quelque apologie de vos sentimens que puisse contenir le Livre que vous avez eu la bonté de m'envoyer, il devient inutile après la déclaration que vous faites dans votre Lettre. Eh ! quelle plus forte apologie, que cette disposition où vous êtes de soumettre toujours vos opinions particulières à l'autorité de l'Eglise ! Ce respect que vous conservez pour elle, malgré tant de motifs qui auroient pu l'affoiblir en vous, est une grande leçon pour nous qui avons le bonheur de vivre dans son sein. Ceux qui parmi nous ont comme vous la louable ambition de mettre en vers des vérités utiles aux hommes, doivent de toute façon vous prendre pour leur modèle, & n'oublier jamais que le plus grand Poète de l'Angleterre est un des plus humbles enfans de l'Eglise.

Je suis, Monsieur, &c.

A Paris, le 25 Octobre 1742.

---

## AVERTISSEMENT.

JE n'ai pas dû répondre autrement à un homme aussi célèbre qui m'envoyoit sa profession de foi ; j'ai dû la croire sincère , par conséquent interpréter favorablement son système dans son *Essai sur l'Homme* , & croire qu'il avoit raison de se plaindre de ses Traducteurs. Après avoir lu ce Poème dans l'Anglois , loin d'en être le défenseur , je reconnois qu'il ne peut être justifié que par des explications très-forcées , & que le système qu'il présente d'abord , est celui du Déisme. Il promet , en commençant de justifier les voies de Dieu ; Milton promet la même chose dans l'exorde de son *Paradis perdu*. Quelle différence entre ces deux défenseurs de la Providence ! Milton qui suit la révélation , développe d'une manière admirable la suite des desseins de Dieu sur les hommes. Pope , qui ne suit que la raison , laisse dans une entière ignorance sur ces desseins , dont il ne parle pas. Le seul qui ait rapport à la Religion dans son Poème , est celui-ci : *Laisssez les faux zélés disputer sur*

*la Foi*  
*dans* *u*  
*d'un âg*  
*ni l'éta*  
*Il se p*  
*ni de t*  
*le soup*  
*écrite ,*  
*je suis c*  
*au mil*  
*& mêm*  
*y peut*  
*Poème*  
*nous ,*  
*tions ,*  
  
*Ce n*  
*que le P*  
*traduit*  
*cette tr*  
*mands ,*  
*parce qu*  
*pas lais*  
*en vers*  
*Traduct*  
*toucher*  
*nomenc*

*la Foi ; celui qui vit bien , ne peut être que dans une bonne voie.* Il fait une descriptio[n] d'un âge d'or , qui n'est ni celui des Poëtes , ni l'état d'innocence dans le Paradis terrestre. Il ne parle jamais de la chute de l'homme , ni de son Réparateur. Je suis très-éloigné de le soupçonner , après la Lettre qu'il m'a écrite , d'avoir voulu prêcher le Déisme ; mais je suis obligé d'avouer , qu'on croit le trouver au milieu de tous ses raisonnemens abstraits , & même il s'y présente si naturellement , qu'on y peut attribuer la fortune rapide que ce Poëme fit peu après sa naissance , parmi nous , lorsqu'il y parut en différentes traductions , tant en prose qu'en vers.

Ce ne fut que long-tems après sa naissance que le Poëme de la Religion parut à Londres , traduit en vers Anglois. Je ne parlerai ni de cette traduction , ni de celle en vers Allemands , ni des deux autres en vers Italiens , parce qu'elles sont imprimées ; mais je ne dois pas laisser perdre le souvenir d'une traduction en vers Latins , non imprimée , la mort du Traducteur ne lui ayant pas permis de la retoucher , parce que ce Traducteur fut un phénomene littéraire , dont il fut parlé dans les

Mercures de France de 1748 , où l'on inséra quelques morceaux de sa traduction.

M. le Chancelier d'Aguesseau ayant entendu dire qu'un Ouvrier en étamines de la Ville du Mans , avoit traduit en vers Latins les six Chants du Poëme de la Religion , & ayant peine à le croire , écrivit pour être assuré de ce fait , au Lieutenant Général de cette Ville , qui fut lui-même très-surpris d'entendre parler d'un Poëte de sa Ville , qu'on n'y connoissoit pas. Il le fit chercher , il le découvrit , & confirma la vérité de cette nouvelle à M. le Chancelier , qui , instruit du triste état de ce Poëte , lui fit toucher une gratification.

Le Sieur Etienne Bréard , c'est son nom , très-reconnaissant de la libéralité de M. le Chancelier , lui fit un remercîment en Vers , dans lesquels il avoue être du nombre de ces Artisans qu'il appelle *Pannorum Artifices leviorum* , & il m'envoya sa traduction , qui n'étoit point encore sortie de ses mains , avec ce congé poétique :

*Quid dubitas , liber , è manibus prodire ? Dolorum  
Filius es , genuit te in fletibus ægra senectus . . .  
Propera , & genitus pro Religionis amore  
Patris in extremis , ieris quo cumque , mementi .*

C'étoit  
m'adres  
de moi  
sa vie p  
après si  
la Lettre  
style pr  
sa foi.

C'étoit en effet, *Patris in extremis* qu'il m'adressoit sa traduction ; il mourut peu de mois après. L'indifférence qu'il eut toute sa vie pour être connu, mérite qu'il le soit après sa mort ; ce qui m'engage à rapporter la Lettre qu'il m'écrivit : la simplicité de son style prouve la simplicité de ses mœurs & de sa foi.

---

## LETTRE DU SR. ÉTIENNE BRÉARD, A MONSEUR RACINE.

**S**I la traduction que j'ai faite, Monsieur, de vos sublimes Chants sur la Religion, est reçue favorablement, c'est à l'Auteur de la Religion que j'en dois rendre graces ; sans son secours, aurois-je pu réussir, lorsque j'étois dans l'indigence & dans la vieillesse, & lorsque, sur-tout, une paralysie m'avoit jetté dans un état digne de compassion ? Ce malheur cependant m'a été utile, puisque me faisant quitter la profession mécanique que j'exerçois, il m'a rappelé aux études de mes premières années.

Mon pere, fabricant en étamines au Mans, me mit au collège des PP. de l'Oratoire de cette ville, où je fus assez bon écolier. Je remportois souvent des prix. Après ma philosophie je fis ma théologie, & à 22 ans j'allai à la Trappe, où je portai quatre mois l'habit de novice. Je quittai un lieu si saint, mais trop austere pour moi ; & le Pere des novices me dit, en me donnant le baifer de paix : *Puisque vous nous quittez, n'abandonnez pas*

moins les inspirés.  
Mans, c'  
J'avois l'  
espérer c'  
à la pro  
nommon  
vrier, je  
l'âge de  
ai jamais  
timens q

A 64 a  
ne nae lai  
pliquer, i  
e fis que  
l'Abbaye  
pour rend  
Ces bons  
félicitant  
homme e  
donneren  
à le tradu  
Cependan  
de cette gr  
Vous l'ave  
avez parl  
bonté à su  
& qui, pa  
Magistrat  
tection, &

moins les sentimens de Religion que nous vous avons inspirés. Je sortis en pleurant , & je retournai au Mans , où je fus quelque tems maître d'école. J'avois l'ambition d'être Prêtre ; mais ne pouvant espérer d'avoir un titre , je pris le parti de revenir à la profession paternelle ; c'est celle que nous nommons Serger , dans laquelle , comme fils d'ouvrier , je fus reçu à moins de frais. J'ai depuis l'âge de 24 ans exerceé cette profession , & je n'y ai jamais , graces à Dieu , perdu de vue les sentimens qu'on m'avoit inspirés à la Trappe.

A 64 ans , étant attaqué d'une paralysie , qui ne me laissoit que quelques intervalles pour m'appliquer , je me rappellai mes anciennes études , & je fis quelques vers latins , que j'allai montrer à l'Abbaye de Saint-Vincent , où je me fis porter pour rendre mes devoirs à D. Rivet , & D. Dodart. Ces bons Religieux , fameux dans les lettres , me félicitant de ces vers qu'ils n'attendoient pas d'un homme de mon âge & de ma profession , me donnerent le Poëme de la Religion , m'exhortant à le traduire. Je tremblai à cette proposition. Cependant j'entrepris ce travail , & avec le secours de cette grace que vous avez chantée , je l'ai achevé. Vous l'avez su , & c'est vous , sans doute , qui en avez parlé à M. le Chancelier , dont l'insigne bonté à su me trouver dans mon humble obscurité , & qui , par l'organe du premier & du plus illustre Magistrat de cette ville , m'a fait assurer sa protection , & m'en a fait ressentir les effets. C'est

320

Lettre , &c.

avec toute la reconnaissance que je vous dois,  
que je suis ,

Monsieur , &c.

*Au Mans , le 26 Janvier 1749.*

R

D E

J E conç  
lorsque ,  
découvert  
vous cher  
royaume .  
saintes o  
malheurs  
*eræmia l.*  
m'avoir c  
remercim  
l'honneur  
l'amour -  
ignorez ,  
nous autr  
Quand je  
trouver e  
sacrifié ve  
je songe  
vous ave  
engagé à  
pénétré ,  
que moi  
doute ne  
Traducte

RÉPONSE

*Tom:*

## RÉPONSE DE MONSIEUR RACINE.

J'Éconçois, Monsieur, quelle a été votre surprise, lorsque, dans votre obscurité, vous vous êtes vu découvert par le premier Magistrat du Mans, qui vous cherchoit par l'ordre du premier Magistrat du royaume. M. le Chancelier qui a su, par quelles saintes occupations vous vous consoliez dans vos malheurs, a été édifié & attendri. *Sunt hic suæ træmia laudi, sunt lachrymæ rerum.* Vous eroyez m'avoir quelque obligation, & vous me faites des remerciemens, lorsque je vous en dois. Vous ignorez l'honneur que votre ouvrage fait au mien, & l'amour-propre qu'il m'inspire, parce que vous ignorez, & en cela, vous ne ressemblez pas à nous autres Poëtes, ce que c'est que l'amour-propre. Quand je songe à la peine qu'on a eue à vous trouver dans votre ville même, où vous avez sacrifié vos jours à un emploi mécanique; quand je songe que ce n'a été que l'adoucissement que vous avez cherché dans vos maux, qui vous a engagé à mettre en vers les vérités dont vous êtes pénétré, j'en conclus que vous êtes bien plus digne que moi de chanter la Religion. Vous croyez sans doute ne marcher qu'après moi, comme mon Traducteur, dans la carrière poétique; & moi je

322 Réponse de M. Racine.

vois , par la maniere dont vous vous êtes toujours  
caché , que n'ayant jamais attendu votre récom-  
pense des hommes , je ne marche que bien loin  
après vous dans la carriere qui doit nous conduire  
tous deux à l'objet de nos vers .

Je suis , Monsieur , &c.

D U

*Fin du Tome premier.*

LA Re

Jugeme

de la

Épître d

Avertis

Épître à

Lettre d

Lettre d

à M.

Répons

Seconde

Ram

Letter o

Lettre d

Répons

## T A B L E

## DU PREMIER VOLUME.

LA Religion.	Pag. 1
Jugement de M. Rousseau , sur le Poëme de la Religion.	259
Épître de M. Rousseau , à M. Racine.	263
Avertissement sur l'Épître suivante.	276
Épître à M. Rousseau.	279
Lettre de M. Racine à M....	297
Lettre de Monsieur le Chevalier de Ramsay, à M. Racine.	293
Réponse de M. Racine.	304
Seconde Lettre de Monsieur le Chevalier de Ramsay , à M. Racine.	305
Letter of M. Pope to M. Racine.	308
Lettre de M. Pope à M. Racine.	309
Réponse de M. Racine à M. Pope.	312

Avertissement.	Pag. 314
Lettre du sieur Étienne Bréard , à M. Racine.	318
Réponse de M. Racine.	322

*Fin de la Table du premier Volume.*

*N. B.* Il y a erreur de chiffres , depuis la page 248 , qui doit être 228 , jusqu'à la fin.

30.10.87



g. 314

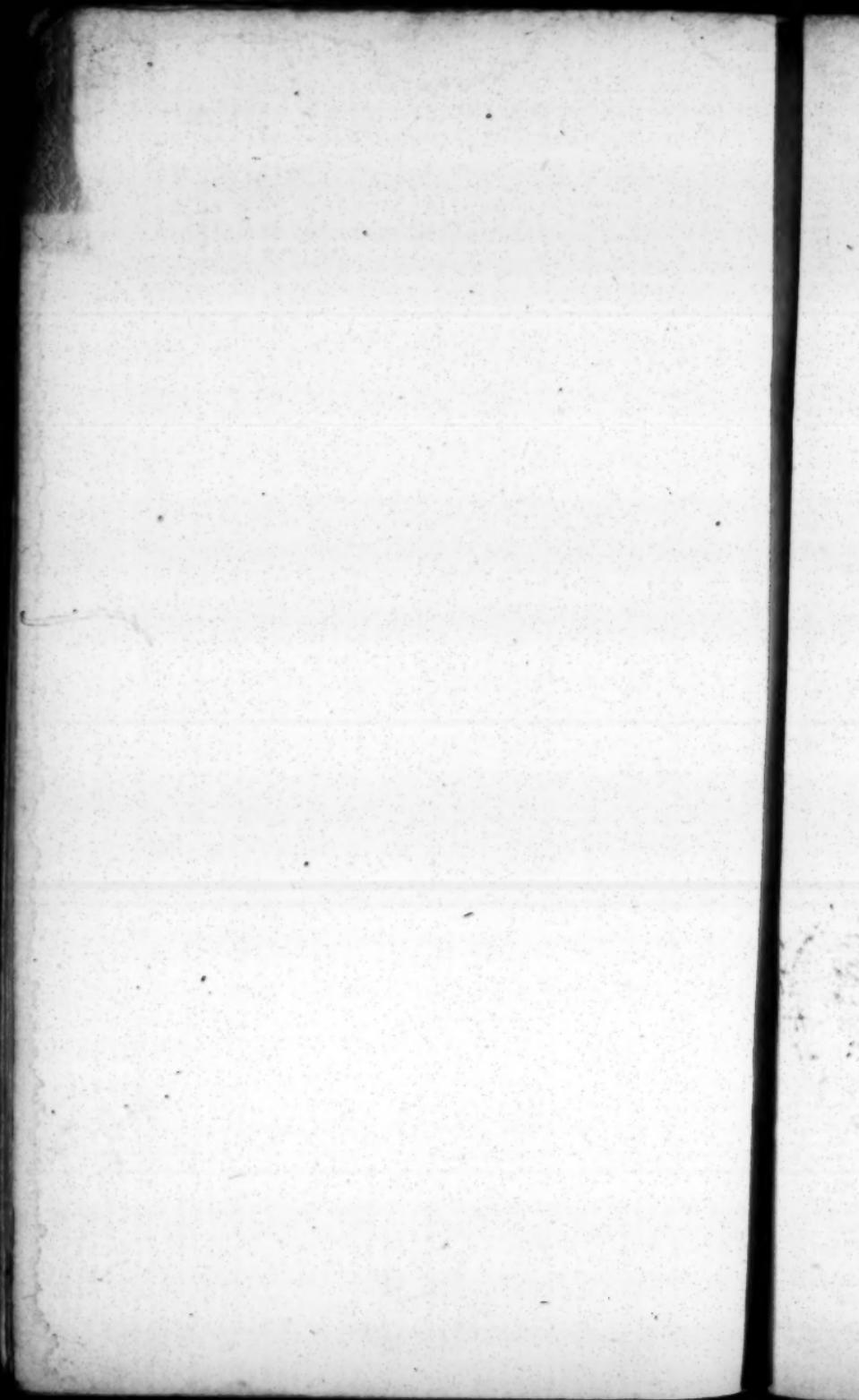
I. Ra-

318

320

me.

uis la  
a fin.



1224